

ROCK STYLE

Lisez la différence !

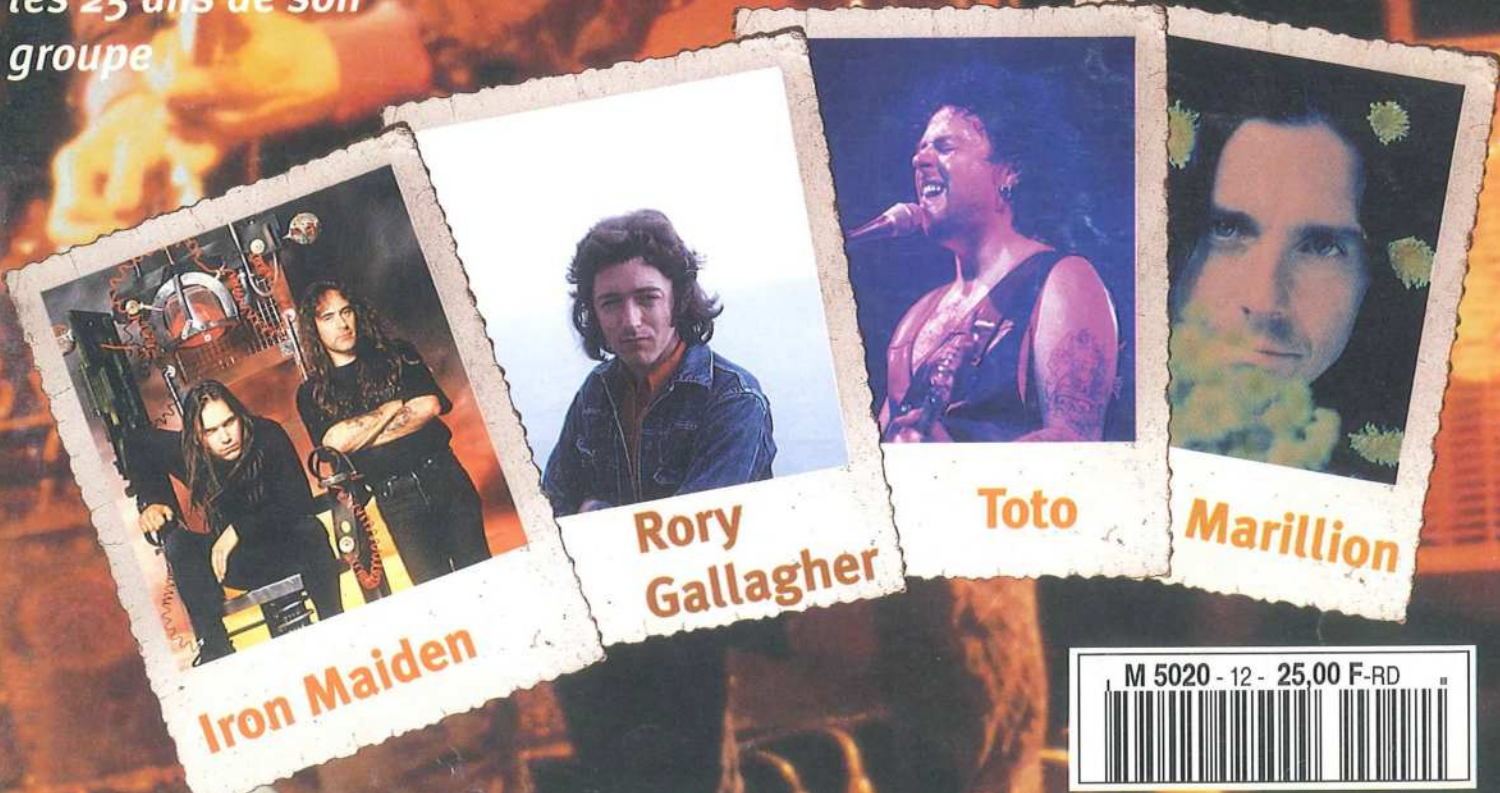
N°12 - Rentrée 1995 25 Frs

the police

Le chant de la sirène
Interview de
Stewart Copeland

Exceptionnel !
Magma

Christian Vander fête
les 25 ans de son
groupe



Iron Maiden

**Rory
Gallagher**

Toto

Marillion

M 5020 - 12 - 25,00 F-RD



 gérard drouot
productions s.a.

marillion

mercredi 4 octobre 95 - 20H
PARIS-ZENITH



nouvel album :
afraid of sunlight

HARD  HEAVY



Locations : FNAC, Virgin Megastore, Réseau France Billet,
Carrefour, 3615 La Liste, 3615 RTL2, par tél.: 42 31 31 31.



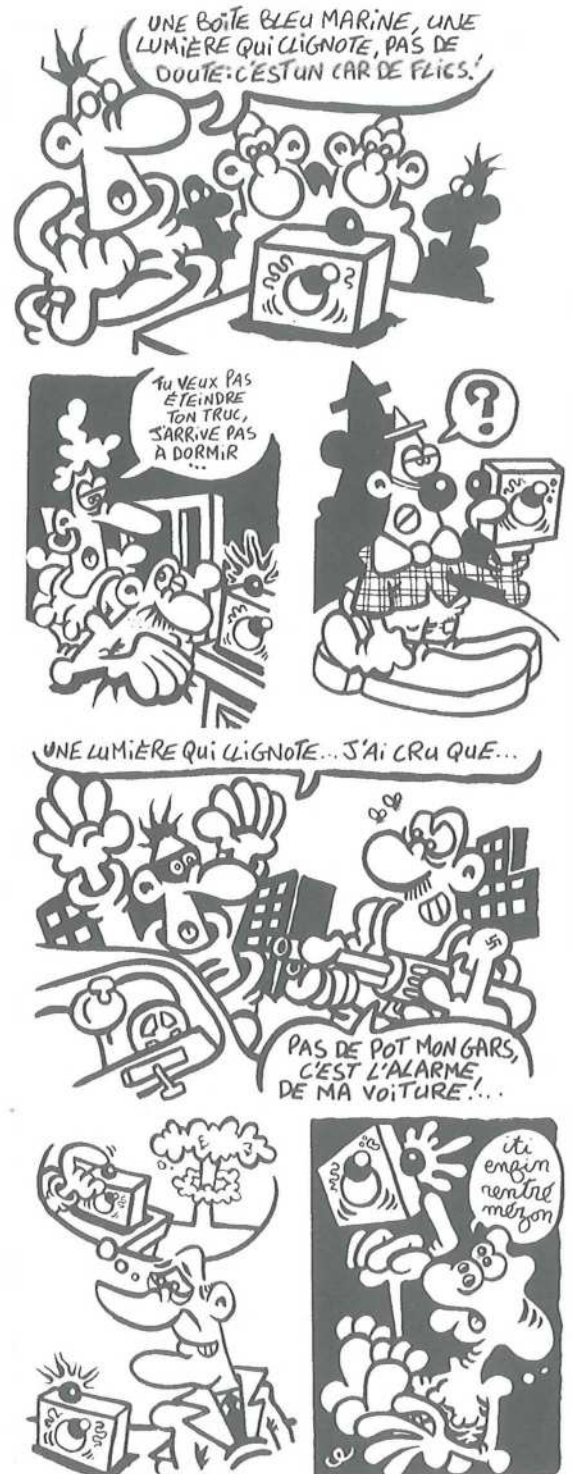
EDITO

Tous les goûts sont dans la nature... Pardonnez ce lieu commun, chers amis lecteurs, mais je n'ai pas trouvé de meilleure introduction à cet édito pour défendre un pluralisme musical que Rockstyle essaie de perpétuer depuis maintenant deux ans. Car certains esprits retors ne cessent de traiter votre magazine de «bimestriel réactionnaire», «à côté de la plaque», juste parce que nous avons la volonté de ne pas céder trop rapidement aux effets de mode. Honnêtement, vous sentez-vous «réactionnaires» et «vieux jeu» parce que vous écoutez encore Pink Floyd, Yes, Deep Purple ou Marillion ? La Rédaction de Rockstyle a toujours essayé de proposer une alternative à la presse rock existante. Le rap, la techno, la génération «compil' dance», les tubes interchangeables, les «ce sont les nouveaux Beatles !», désolé, ce n'est pas pour nous... D'autres s'en accommodent fort bien et souvent avec beaucoup d'opportunisme. Et même si nous sommes loin de Paris, le centre du monde, nous revendiquons une certaine qualité et un vrai «esprit rock». Les «boueux» provinciaux ont aussi des choses à dire. Rockstyle restera Rockstyle, avec ses défauts mais surtout avec son intégrité et sa passion. Nous ne chercherons jamais à changer d'optique musicale pour vendre plus ou pour sauver notre magazine le cas échéant. Nous aurions honte que le seul élément rock dans ce magazine soit le logo en couverture.

- Thierry Busson -

P.S. : Votre magazine change de look ! De nouveaux logos, une mise page plus aérée et plus claire, un peu de couleur. Bref, c'est une véritable évolution (et non pas une révolution, la plupart de vos rubriques habituelles ont été conservées) que la Rédaction vous invite à découvrir dès ce numéro. Un numéro 12 qui nous permet de fêter deux années de présence sur le marché de la presse spécialisée. A nouveau, notre prix de vente évolue également. Mais pour la toute dernière fois, croyez-nous ! Car, afin de vous proposer le meilleur magazine possible tous les deux mois, nous avons dû revoir à la hausse (légère tout de même) notre prix de vente en kiosques. Nous savons déjà que vous nous pardonnerez...

"Pulse", tout le monde en parle, personne ne sait ce que c'est...



et puis un beau jour...

EH, VENEZ VOIR... Y'A UN DISQUE DANS LA BOÎTE!..



LE ROCK SELON BERTH...

SOMMAIRE

ROCKSTYLE N°12

ROCKSTYLE Magazine
2, Allée des Glaïeux
25000 Besançon
Tél : 81 53 84 51
Fax : 81 60 72 38

**Directeur de la publication
& Rédacteur en chef**

Thierry Busson

Rédacteur en chef adjoint

Henry Dumatray

Secrétaire de Rédaction

Nicolas Gautherot

Rédaction

Marc Belpois

Frédéric Delage

Laurent Janvier

Nathalie Joly

Hervé Marchon

Ombeline

Jean-Philippe Vennin

Conception & réalisation

SCS (Jean-Philippe & Louis)

Photographes

Anne-Laure Estève

Virginie Touvre

Illustrations

Berth

Eric Martelat

Ont collaboré à ce numéro

Christian André

Jean-Noël Coghe

Christian Décamps

Christophe Goffette

Christian Lamet

Michel Morvan

Bruno Versmisse

PUBLICITE

ACC- Guy Berdah

16(1) 46 36 52 08

ABONNEMENTS

Rockstyle / Service abonnement

2, Allée des Glaïeux

25000 Besançon

IMPRIMERIE

Imprimerie «Real Graphic»

90000 Belfort

DISTRIBUTION

NMPP

ROCKSTYLE est une publication
et une marque déposée de
"Eclipse Editions".

Magazine bimestriel - 6 numéros
par an.

Dépot Légal : à parution

Commission paritaire : en cours

ISSN : 1248 - 2102

La rédaction de ROCKSTYLE Magazine n'est nullement responsable des textes, photos et illustrations qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. Les documents et matériels sonores ne sont pas restitués et leur envoi implique l'accord de l'auteur ou de son représentant pour leur libre publication. Le fait de citer des marques et des contacts au sein du numéro ne peut être assimilé à de la publicité. Toute reproduction des textes, photographies, illustrations publiés dans ce numéro est interdite. Ils demeurent la propriété de ROCKSTYLE Magazine. Tous droits réservés dans le monde entier. Toutes les photos sans crédits possèdent des droits réservés.

Ce numéro de Rockstyle est dédié
à Bertrand.

A L'AFFICHE :

Guesh Patti 8 • Webb Wilder 10 • Rory Gallagher 12 • Keb'Mo' 14 • Shadow Gallery 20 • Hootie & The Blowfish 22

Marillion 30 : Après Steve Hogarth dans notre précédent numéro, c'est au tour de Steve Rothery, le guitariste racé de Marillion, de faire le point sur une carrière remarquable.



PAGE
16

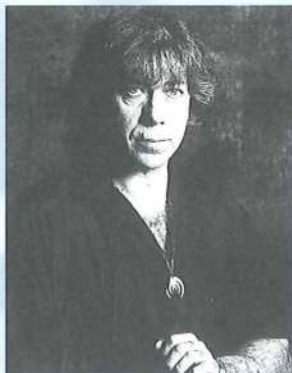
Toto

Le groupe américain revient à la charge : un nouvel album, une tournée en France. Steve Lukather et Simon Philips dévoilent leur plan de bataille.

PAGE
24

Magma

Une interview
exceptionnelle de
Christian Vander,
l'âme d'un groupe qui fête cette année ses
vingt-cinq ans. Et en plus, c'est lui qui com-
mente sa discographie !



PAGE
36

Iron Maiden

Voilà un groupe
qu'on attend au
tournant ! Nouvel
album et nouveau
chanteur. Le groupe mythique du hard
anglais saura-t-il entamer une deuxième
carrière aussi brillante que la première.
Dave Murray et Blaze Bailey en sont per-
suadés...



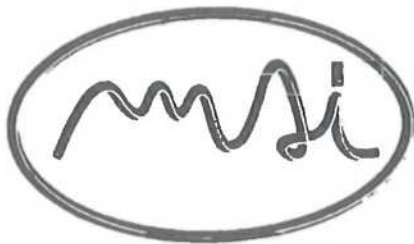
THE POLICE



PAGE
42

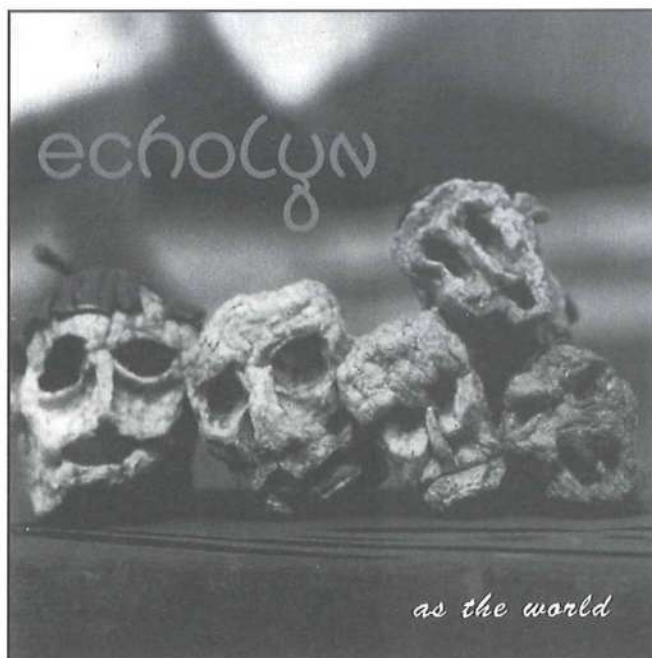
Stewart Copeland avoue sincèrement que
POLICE fut la meilleure expérience musicale
de sa vie.
D'ici à reformer ce groupe mythique, il n'y a
qu'un pas. Mais c'est à Sting de le franchir !

RUBRIQUES : Coups de Plume de Christian Décamps 6
• CD Reviews 46 • Flashback 56 • Abonnement 58 • CD
Rétro 59 • Images 60 • Backstage 66 • Anciens numéros 67



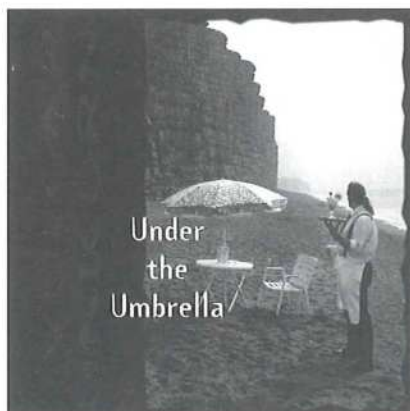
PROGRESSIVE & MELODIC ROCK

ECHOLYN



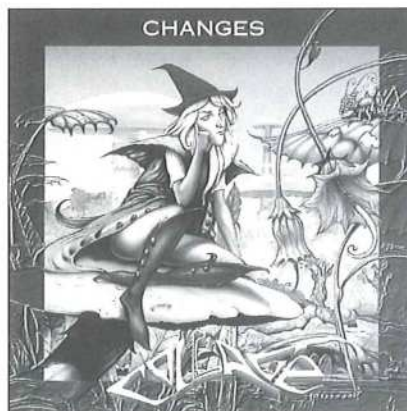
AS THE WORLD
Réf CYCL025

VULGAR UNICORN



UNDER THE UMBRELLA
Réf CYCL018

COLLAGE



CHANGES
Réf

DRAGON FLY



Réf FGBG

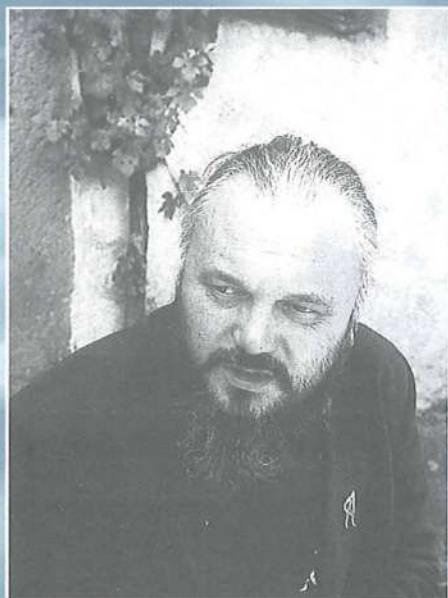
Disponible en septembre !

Réédition en CD du mythique album live de

HARMONIUM

DISTRIBUTION EXCLUSIVE :
MEDIA SYSTEME INTERNATIONAL SA
"BAUDRIN"
LABASTIDE CASTEL AMOUROUX
47250 BOUGLON

VPC
SHOP 33
47 COURS DE LA MARNE
33800 BORDEAUX
Tél 56 94 51 63



Coups de Plume

LE CON EST PERFECTIBLE

... Le con est perfectible. Il a donc plus de chance que ceux qui ne le sont pas. Il est perfectible à la seule condition qu'il s'aperçoive, de lui-même, qu'il peut ressembler à ceux qui le considèrent comme un con.

Pour ce faire, il lui sera nécessaire de s'informer auprès de personnes compétentes qui pourront, si elles le veulent bien, lui indiquer la marche à suivre pour être moins con... Si ces personnes refusent, elles empêcheront le con d'être perfectible et lui laisseront ainsi le monopole de la connerie, connerie qu'il sera seul susceptible de se servir, ce qui ravira les observateurs intelligents qui, tout en pratiquant une forme d'exclusion, conforteront le fait qu'ils sont intelligents mais non perfectibles puisqu'ils ne font pas l'effort d'ouvrir la voie de la perfectibilité à un con, sous le prétexte inconscient de se réserver le savoir.

... Dans ce cas, le con devient la référence nécessaire de l'intelligent qui, sans lui, n'aurait pas l'impression d'exister...

... Alors, je dis : Vivent les cons et qu'ils y restent car ils nous aident à jouir d'un monde meilleur.

Christian Décamps.
Août 95

P.S. : Ah, ce Décamps, quel... blagueur !



Le **GRATEFUL DEAD** ne verra pas l'an 2000 comme le souhaitait son leader : le 8 août 1995, **Jerry Garcia** s'est éteint dans un centre de désintoxication, triste fin pour le gourou de tous les babas de la planète. Dans nos contrées européennes, on avait plutôt tendance à considérer le DEAD comme un vestige du passé acide de la fin des sixties. Aux Etats-Unis, le groupe drainait pourtant encore des milliers de personnes à chaque concert, s'imposant comme l'une des attractions majeures de la scène live ricaine, malgré les années et les tempes grisonnantes. La mort de la figure emblématique du "Mort Reconnaissant" met évidemment un terme définitif à une carrière qui débuta il y a trente ans dans la ferveur psychédélique d'une époque épique qui fit dire un jour à Jerry Garcia : "Nous allons devenir les prochains **BEATLES**. Nous avons cette foi aveugle en nous-mêmes". Chanteur à la voix douce et traînante, ce barbu au regard brillant d'intelligence était d'abord un fabuleux guitariste, inspiré par Django Reinhardt mais s'étant surtout forgé un style très particulier pour compenser son absence de majeur à la main droite, suite à un accident durant l'enfance. Depuis quelques années, la santé de Garcia était devenue de plus en plus alarmante : il avait déjà frôlé la mort en 1986 suite à un coma diabétique. Reste maintenant la musique, une musique sauvage et débarrassée de toutes contingences extérieures telle que la pratiquait le **GRATEFUL DEAD** lors de ses meilleurs moments d'exaltation. Pour elle, les vivants aussi resteront éternellement reconnaissants...

DISCOGRAPHIE SELECTIVE: Anthem of the Sun (1968), Aoxomoxoa (1969), Live Dead (1970), Workingman's Dead (1970), American Beauty (1970), Terrapin Station (1977), Two From The Vaults (coffret live 68/69). (FD)

...**ANGE** : le somptueux album live «Rideau» (voir chronique page 46) risque d'être suivi d'ici quelques mois d'une suite, «Rideau 2». En effet, les autres morceaux de la tournée d'adieu qui n'ont pas pu trouver place sur «Rideau» pourraient faire l'objet d'un deuxième CD live. D'autre part, un livre signé Thierry Busson, Xavier Chatagnon et Bruno Versmisse sortira mi-novembre. Ce «Livres des Légendes» est la biographie officielle et exhaustive sur le groupe français (voir pub page ci-contre)...

...Le fan club de Dick Rivers - le «**Dick Rivers Connexion**» - propose à ses adhérents un superbe magazine trimestriel («**Dick'n'Roll**») dans lequel le fan de cette légende du rock français pourra trouver quantité de photos

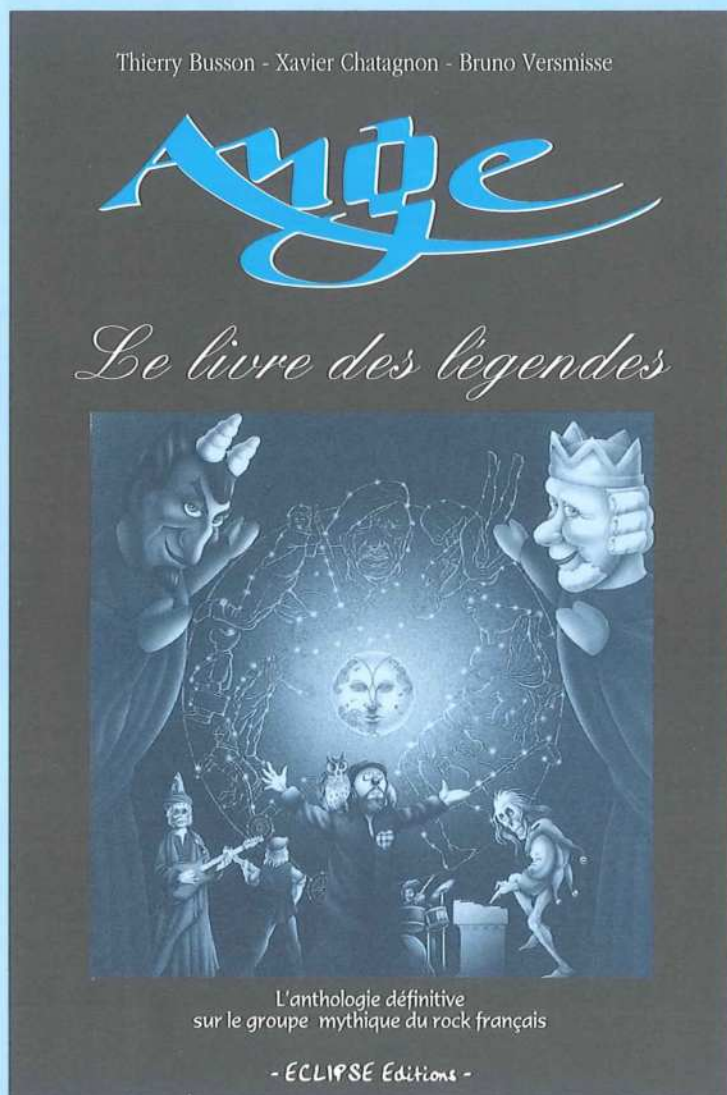


inédites, articles pointus, interviews et autres éléments discographiques. L'abonnement pour un an coûte 160F et permet de recevoir une carte de membre et 4 numéros du magazine «**Dick'n'Roll**». Adresse : Dick Rivers Connexion c/o Christian Salset, 9, avenue de Toulouse, 31650 Saint-Orens...

...Notre «collaborateur de luxe» **Christian Décamps** sera en concert le samedi 30 septembre à la Salle des Fêtes de Gien (45) à 21h. Organisé par «La Vie en rock»...

Thierry Busson (Rockstyle), Xavier Chatagnon (Rock'n'Folk) & Bruno Versmisse (Rockstyle)
présentent :

ENFIN ! L'ANTHOLOGIE DÉFINITIVE SUR LE GROUPE MYTHIQUE DU ROCK FRANÇAIS



Des interviews inédites des musiciens

Des photos exclusives ou rares

**La discographie intégrale, les livres,
les vidéos commentés...**

Des anecdotes jamais publiées

Un reportage sur les fans

**Illustration originale
de Phil Umbdendstnck**

**Publiée pour la première fois,
l'intégralité des
pochettes de disques !**

**Le complément indispensable
au nouvel album live d'Ange**

**288 pages
pour enfin tout savoir sur Ange !**

Faites partie des premiers à commander
et recevez votre livre dédié par Christian Décamps !!!

BON DE COMMANDE

à retourner à ECLIPSE EDITIONS, 23 B rue Jean Wyrsh, 25000 Besançon

Je désire recevoir exemplaire(s) de «**ANGE, Le livre des Légendes**»

au prix de 159 FF , Frais de port + emballage (France) : + 30 FF (Pour l'étranger : Frais de port : + 60 FF) soit FF

Total de la commande : FF

Je joins mon règlement par chèque ou mandat international à l'ordre de **ECLIPSE EDITIONS**

NOM & PRÉNOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL & VILLE : PAYS :

(Date de sortie du livre : Novembre 1995 - Livres envoyés immédiatement)

GUESH PATTI

Après le succès foudroyant d'«Etienne» et deux albums sortis un peu trop à la hâte, Guesh Patti s'était montrée discrète. Mais ce n'était que pour mieux reparaître avec «Blonde», album de chanson-rock-pop-funk dans lequel on retrouve enfin toute l'énergie du premier. Illusions en moins mais enrichie d'expérience, Guesh Patti revient lucide et sincère, la révolte à fleur de peau.

(par Nathalie Joly)

Pourquoi avoir attendu trois ans avant ce quatrième album ?

Pour prendre du temps, avoir de la réflexion, changer de maison de disques. Il a fallu que je réalise que j'étais davantage une fille de label indépendant qu'une fille de major. Les labels sont en communication plus directe avec les gens et sont plus capables de risquer des choses. Je voulais absolument sortir d'un fonctionnement de production, il fallait que je trouve quelque chose qui me ressemble vraiment plus qu'avant. Après le premier album et le succès d'«Etienne», il aurait fallu que je prenne plus de temps pour le deuxième. J'aurais voulu que celui-là («Blonde») soit un deuxième album.

Comment est-ce que tu définirais «Blonde» ?

S'il ne s'était pas appelé «Blonde», il se serait appelé «Mensonge». A travers toutes les actions que l'on voit, politiques ou autres, il y a une espèce de mensonge latent dont on ne sait pas très bien quoi faire tout en sachant qu'il est là. C'est un peu la sensation que j'avais en faisant cet album. On vit dans un monde excessivement hypocrite, qu'est-ce qu'on triche ! On finit par ne plus s'en rendre compte, on est comme sous hypnose. Ça fait des lustres qu'on entend qu'on va changer les choses et je ne vois pas d'amélioration; mais tu ne peux pas t'asseoir ou alors tu meurs. Je fais partie des gens qui font ce qu'ils peuvent et mes petits moyens à moi c'est d'être une artiste, je ne sais pas faire autrement que comme ça. Je ne sais pas si ça fait beaucoup bouger les choses mais il faut y croire et ne pas s'arrêter, il y a bien un moment où ça marchera.

Ce que tu fais se trouve au carrefour de la chanson et du rock, te sens-tu plus proche d'un de ces deux mondes ?

Non, pas vraiment. Quand je faisais de la danse, j'avais autant de plaisir avec la danse classique qu'avec la danse contemporaine. Depuis ma tendre enfance, j'ai appris à approcher les deux en même temps. J'aime bien ce choc là, c'est très provocateur. Dans la musique d'aujourd'hui, on retrouve cette période des années 70 où on osait des choses tout en se servant de bases très classiques.

On remarque que tu aimes bien fonctionner par mots flash au niveau des textes ...

Oui, je suis quelqu'un d'assez pudique au contraire de ce que l'on pourrait croire. Il y a l'amour des mots, le son des mots et la manière de les proposer, je propose, je n'impose pas, j'ai une manière un peu pudique de faire de l'entre-lignes pour qu'on y trouve ce que l'on veut tout en sachant très bien de quoi on parle. Je ne sais pas écrire autre chose que ce que je vis au quotidien et j'ai du mal à écrire «je».

Qu'écoutes-tu en ce moment ?

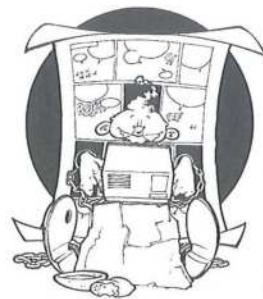
Mes goûts sont variables. J'écoute de la musique classique, de la musique contemporaine et aussi ce qui passe en radio, j'aime découvrir des trucs que je ne connais pas. Comme disques, j'ai acheté Bashung qui n'est pas tout nouveau mais qui est une pure merveille et puis Beck, DEUS, PORTISHEAD, TRICKY, Björk, NINE INCH NAILS. Pas beaucoup de français mais je suis les gens que j'adore comme les RITA MITSOUKO et j'achète Souchon. Je vais aux concerts découvrir des gens qui ne sont pas dans les maisons de disques parce qu'ils ne veulent pas y être, je trouve ça intéressant, ils se mettent en direct avec le public et ça ne se passe pas si mal.

DISCOGRAPHIE : «Labyrinthe» 1988 (EMI) / «Nomade» 1990 (EMI) / «Gobe» 1992 (EMI) / «Blonde» 1995 (XIII Bis records)



...En concert également : **CLEPSYDRA**, groupe suisse de progressif, sera le 21 octobre à la salle Thelonious de Bordeaux à 21h...

... A partir du 20 septembre, le serveur minitel 36.15 «123BD» entrera en action pour vous renseigner sur le monde de la Bande Dessinée. Animé par notre collègue Christophe Goffette, il vous permettra de connaître toutes les news, infos de dernière minute, de jouer, de communiquer entre-vous. Bref, totalement interactif, ce nouveau serveur est le nec plus ultra dans le domaine passionnant de la BD...



... «L'Estival», édition 95, est un festival qui aura lieu du 6 au 14 octobre à Saint Germain en Laye (78). Il a pour ambition de faire découvrir toutes sortes de musiques, d'aider les jeunes talents et de soutenir en même temps une association humanitaire. Au programme cette année : Renaud, Enzo Enzo, Raggasonic, Dany Brillant, Les Nonnes Troppo, L'Affaire Louis Trio, Ludwig Von 88, et Yves Duteil. Un programme pour les enfants est également au rendez-vous («L'Estiv'Enfant»), des expositions, des animations, une foire brocante et toujours la possibilité de découvrir de nouveaux groupes et artistes (Dr Pick Up Blues, Believe, Raymorah, Jemetsoul, Peter Alexander Band, Les Dom's, Premier Symptôme, Birame Diouf, etc.)...

... A suivre : reçu à la Rédaction la K7 démo de **OORT**, nouveau combo rennais officiant dans un style néo-progressive intéressant et prometteur. Contact : Olivier Martin : 99 79 40 08 ou François Albert : 99 47 06 45...

... Les amateurs de **Tori Amos** apprendront avec plaisir qu'un fan club français existe depuis quelques mois. L'abonnement annuel de 120F permet de recevoir plusieurs numéros d'un fanzine A4 de bonne qualité. Adresse : «Tori Amos fan club», Poste Restante de Saint Martin, 75 rue de Saint Martin, 91150 Etampes...

...Quelques concerts à ne pas manquer : **LEVELLERS** le 23/11 à Strasbourg, le 24/11 à Lille, le 25 à Nantes, le 27 à Paris (Bataclan), le 28 à Lorient, le 29 à Toulouse. **PJ HARVEY** le 14/11 à Paris (Zénith), le 16 à Lille, le 18 à Rennes, le 19 à Bordeaux, le 20 à Toulouse.

...Concerts à «**La Laiterie**» (Strasbourg) : Chris Isaak le 26/09, Tri Yann le 28/09, La Souris Déglinguée le 29/09, Roadrunners le 11/10, Lloyd Cole le 16/10, Strangers le 21/10, Ange le 7/11, Radiohead le 11/11, Paradise Lost le 15/11, Levellers le 23/11, Pulp le 29/11.

... Concerts au «**Plan**» (Ris-Orangis, 91) : Wayne Kramer le 14/10, Clawfinger le 27/10, Nine Below Zero le 3/11, Ange (à Melun) le 11/11, Keziah Jones le 23/11, Dominique A le 24/11.

... **GALAAD** (+ **TRANXENE'**) le 23/09 à Vizille (près de Grenoble) à la Salle de l'Avant-Garde (à partir de 20h30)...

... Parution du nouveau «**Acid Dragon**» (n°14), fanzine dédié au rock pro-



DESPERT MORGAN

Jean-Pierre Morgand, ancien élève en Arts Plastiques, présente un background plutôt éloquent : expos de peinture, parolier (pour Dick Rivers entre autres), et ancien leader des AVIONS, groupe pop des 80's influencé par XTC. Le voilà aujourd'hui aux commandes de "Despert-Morgand", un duo à dominante électrique. Rencontre avec un artiste à part entière.

(par Xavier Chatagnon)



- D'où vient cette idée d'un duo de guitaristes ?

Au départ, j'avais composé des maquettes où je n'utilisais pas d'ordinateur, uniquement des instruments, y compris la batterie. J'ai demandé à Jean-Marc Despert, qui est ingénieur du son de profession, de les mixer. Il s'est branché sur des idées de son plus ou moins sophistiquées et m'a proposé de m'accompagner à la guitare. Au début, j'ai trouvé la formule de deux guitaristes empirique mais finalement ça jouait free et le résultat, électrique et très basique, a beaucoup plu, surtout en concert. Les morceaux ont pris une toute autre dimension. Alors on a continué ensemble.

- A ce jour vous totalisez combien de concerts ?

Une trentaine. Dans un premier temps, on a surtout fait des premières parties : les VALENTINS, AU P'TIT BONHEUR, les SATELLITES. Avec le public de ces derniers, ça n'a pas été très facile. On sentait, à chaque morceau, qu'il ne fallait pas se planter car ça pouvait être le dernier...

- Vous avez également joué devant des musiciens étrangers ?

Oui. En première partie des RAMONES, de Calvin Russell, Hugh Cornwell et au dernier concert français de Rory Gallagher. C'était un grand monsieur, avec une énergie dingue ! J'en garde un souvenir fantastique.

- Quelles sont vos influences musicales ?

Quand on était môme, nos aînés écoutaient EMERSON, LAKE & PALMER, KING CRIMSON. On a baigné là-dedans jusqu'à l'arrivée des SEX PISTOLS. La vague punk a tout balayé. Mais avec le temps, il y a des choses qui remontent à la surface.

- La chanson «Maîtresse» a des intonations qui rappellent «Breathe» de PINK FLOYD...

Exact. PINK FLOYD fait partie de ces influences qui réapparaissent aujourd'hui, sans pour autant donner dans le plagiat primaire.

- Pour toi qui joues énormément sur scène, quels sont les concerts qui t'ont le plus marqués ces derniers temps ?

KING CRIMSON, que je n'avais pas écouté depuis des années, et les BEASTIE BOYS dont je n'appréciais pas trop les albums. CRIMSON m'a complètement plu du début jusqu'à la fin, sans qu'il joue pour autant les titres les plus connus. Quant aux BEASTIE BOYS, ils font un concert en trois parties : une pop, la seconde trash-métal et la dernière, un mélange de progressif et d'acid-jazz. Deux concerts très différents mais surtout passionnants.

- Vous ponctuez vos propres concerts de reprises, allant des BEATLES à David Bowie en passant par Yves Montand...

Notre préférée est "Syracuse" mixée à "Don't let me down". Cela donne un cocktail assez détonant. On sent, au début, une sorte d'hostilité de la part du public : "qu'est-ce qu'ils nous font avec «Syracuse» en plein concert rock ?". Et paf ! Le passage avec "Don't let me down" beaucoup plus violent. Ce sont pratiquement les mêmes accords. Il faut oser faire des trucs comme ça. C'est plus frappant que de reprendre du Barbara ou du Ferré

PREMIER ALBUM : "Despert-Morgand" (WEA)







the stranglers

17 octobre	RENNES	Ubu
18 octobre	PARIS	Elysée-Montmartre
19 octobre	REIMS	L'Usine (festival)
20 octobre	MACON	La Cave à Musique
21 octobre	STRASBOURG	La Laiterie
24 octobre	TOULOUSE	Le Bikini
25 octobre	MARSEILLE	Théâtre du Moulin
26 octobre	MONTPELLIER	Rockstore
27 octobre	LYON	Le Transbordeur
28 octobre	DIJON	Le Forum (festival)





Locations : FNAC, Virgin Megastore,
Elysée Montmartre, Réseau France Billet,
Carrefour, 3615 La Liste, 3615 RTL2,
par tél.: (1) 42 31 31 31.



WEBB WILDER



Webb Wilder, l'érudit rock aux lunettes, est de retour après quatre ans d'absence. Son nouvel album, «Town & Country» propose une rencontre entre la musique des champs et celle des villes..

(par Hervé Marchon)

Malgré ses lunettes et sa cravate, Webb Wilder n'est pas un intellectuel du rock. Il en serait plutôt un passionné et un érudit. Si pour son quatrième album, il a choisi de reprendre des titres rock'n'roll et country d'artistes peu connus (Ted Roddy, Harlan Howard, Dave Edmunds côtoient les célèbres MOTT THE HOOPLE, SMALL FACES ou FLAMIN' GROOVIES) c'est parce qu'il «avait très envie de les chanter. Ça ne servait à rien d'enregistrer des chansons qui l'ont déjà été de nombreuses fois. C'était beaucoup plus drôle de trouver d'obscurs morceaux. Le choix a été simple : certaines chansons se sont imposées à nous pendant l'enregistrement et d'autres sont des titres que nous jouons depuis longtemps sur scène». La sélection des morceaux a été facile, mais la sortie de l'album a été problématique. «Ma précédente maison de disques, Zoo Praxis (BMG), malgré un intérêt certain pour ce projet d'album de reprises, n'était pas chaude pour le sortir parce que mon disque précédent ne s'est pas assez vendu. L'affaire a trainé et un jour j'en ai eu marre et je suis parti voir le label Watermelon». Et l'album d'être baptisé «Town & Country, même si le rock n'roll n'est pas qu'une musique urbaine. Il est d'abord une musique d'inspiration country», précise le guitariste qui regrette que les Européens ne connaissent de la country que des artistes de variété comme Garth Brooks (troisième plus gros vendeur de l'histoire de la musique aux Etats-Unis : 51 millions d'exemplaires de ces trois albums ont trouvé preneur...) dont lui, Webb Wilder «essaie de ne rien en penser...»

DISCOGRAPHIE :

- «It Came From Nashville» (Racket-1986)
- «Hybrid Vigor» (Island-1988)
- «Doodad» (Zoo-Praxis/BMG-1990)
- «Town & Country» (Watermelon/Night & Day-1995)



gressif, avec des interviews de Marillion, John Wesley, Roine Stolt et un article sur Wishbone Ash (bonne idée, ça !). Toujours 25F ou 100F pour 4 numéros par an à l'adresse suivante : Thierry Sportouche, 20 rue Ferrandière, 69002 Lyon...

...C'est **Francis Décamps** qui assurera la première partie de Marillion au Zénith...

...**Sorties d'albums annoncées** : Pallas (avril 96), Iron Maiden (29 septembre), Robert Palmer (Best of le 6 octobre), John Hiatt, Doobie Brothers (best of vol 2), Yellow Jackets, Colin James, Red Hot Chili Peppers, Vince Neil, Randy Newman, Big country (best of), Doors (best of), Prince, Fleetwood Mac, Ramones, Green day, Ministry, Tracy Chapman, Pogues, Pretenders (live), Brian Wilson, Madonna, Anthrax, Mano Solo, Dream Theater, Ac/DC (22 septembre), Simply Red, Paolo Conte, Brian Setzer Orchestra, Alice Cooper (compil), Sonic Youth, Saigon Kick, Def Leppard (best of), Angra, Toto, I Mother Earth, Stevie Ray Vaughan (best of), David Lee Roth (best of), Mr Big, Nine Inch Nails, Whitesnake, Lynyrd Skynyrd, Pendragon, Rush, Metallica, Queen, Joe Satriani, Ozzy Osbourne, King's X, Terrorvision, Soundgarden, Aerosmith, Deep Purple, Def leppard (nouvel album, Black Crowes (live))...

... Le superbe album de **SHADOW GALLERY** «Carved In Stone» est à ce jour la meilleure vente du label américain Magna Carta. Nous en sommes réjouis...

... **TOTO** en concert, c'est en octobre : le 23 à Paris (Olympia), en novembre : le 4 à Lille, le 7 à Nancy, le 23 à Caen, le 24 à Lorient, le 25 à Angers, le 27 à Pau, le 28 à Bordeaux, le 29 à Montpellier, le 30 à Toulouse, en décembre : le 2 à Marseille, le 3 à Grenoble, le 4 à Strasbourg, le 5 à Paris (Bercy, à confirmer)...



...Deux concerts de **RAINBOW**, le groupe de Richie Blackmore, auront lieu sur le sol français : le 30/10 à Lyon et le 31/10 à Paris (Elysée Montmartre)...

... L'excellent **PARADISE LOST**, fort de son merveilleux nouvel album («Draconian Times», cf chroniques CD dans ce numéro) sera en concert le 13/11 à Marseille et le 18/11 à Paris (Elysée Montmartre)...

... **IRON MAIDEN** présentera son nouvel album sur scène le 16/11 à Paris (Zénith). L'occasion de découvrir Blaze Bailey en chair et en os...

... Allez voir **PRIMUS**, un groupe vraiment étonnant, le 19/10 à Toulouse, le Montmartre) ou le 25/10 à Saint-Quentin...





FESTIVAL NATIONAL DE BLUES

LE CREUSOT (71)
29 JUIN - 2 JUILLET 1995

Le Creusot. Un nom de ville aux évocations sinistres, où se mêlent souffrance humaine à la Zola et ciel obscurci par d'épaisses fumées re-crachées par des forges insatiables. Le Creusot, berceau de l'industrie française du XIX^{ème} siècle conçu par les mégalos frères Schneider... Un aller simple pour la fournaise des ateliers, au rythme des assourdissants marteaux pilons. Bref, un endroit idéal pour chanter le blues...

Bien sûr, la dynastie Schneider et son empire ne sont plus qu'un souvenir tout juste bon à alimenter la ville en curiosités touristiques. Et pourtant, le blues originel, celui gémi à l'ombre des champs de coton, s'y complait comme à la maison. A croire qu'on n'échappe pas facilement aux réminiscences du passé.

Car disons le tout net, ce festival est au blues ce que la résidence secondaire est au businessman affairé : un endroit chaleureux planté dans un cadre agréable ; un lieu où se ressourcer, loin des paillettes du showbiz, et du ronron agaçant des concerts sur mesure. De l'authentique, quoi.

Une ambiance d'autant plus conviviale qu'elle est contagieuse. Ainsi, les commerçants de la ville se joignent à la fête. Leurs

il n'y a point de musclé service d'ordre dressé à la fouille corporelle. Les organisateurs ne sont pas retranchés dans des Q.G. inaccessibles, et les barmen sont sympa. Bref, le sourire est de rigueur, le public est respecté, le blues est roi.

Exposition retraçant l'histoire du blues, stands de disques, atelier de lutherie et scène ouverte aux groupes régionaux, les fans sont comblés. Et si l'on célèbre le blues, c'est aussi à la sauce régionale ; on ne va tout de même pas se priver des spécialités du coin, à commencer par le vin. Rien de tel qu'un bon cru de Bourgogne pour apprécier les divers exploits musicaux. Parole de viticulteur. Encourageons même à davantage de chauvinisme local : pourquoi proposer de la bouffe genre fast food américain ; le blues s'accommode parfaitement de la gastronomie bien de chez nous. Et nous aussi...

Quant aux artistes invités, ils n'ont qu'à bien se tenir ; les egos démesurés sont loin d'être encouragés. Pour preuve, il leur est proposé de donner des cours de gratte à des guitaristes en herbe dans le cadre de "master classes". Au vu de l'enthousiasme que déploient ces illustres professeurs, nul doute que l'esprit du festival est assimilé par tous.

Cette troisième édition du **Festival National de Blues du Creusot** affichait une programmation alléchante. Ayant honteusement séché la première journée, vous n'en saurez rien sinon qu'elle proposait **Amos Garrett**, le fameux requin de studio qui a collaboré avec plus de 150 artistes parmi lesquels Paul Butterfield et Stevie Wonder ; suivi de **Bill Wharton**, champion de la National Steel Guitar et point fort de l'édition 94.

Le lendemain, le chapiteau s'est empli du public hétéroclite propre au festival : familles au complet, bandes de jeunes réjouies par l'aubaine d'une variante aux soirées habituelles... Tous conquis d'avance. Le folk blues de **GREENWICH VILLAGE**, quatorz français composé de musiciens émérites, n'a eu de toute façon aucune difficulté à remporter les suffrages des plus exigeants. **Bernard Allison** a ensuite littéralement enflammé la salle, terminant sa prestation dans la fosse. Ce guitariste virtuose, fils du bluesman Luther Allison, a survolé un répertoire varié, des standards du blues au rock d'Hendrix en passant par le boogie de Stevie Ray Vaughan.

Fabuleux spectacle, évidemment trop spectaculaire pour les puristes. La troisième soirée a débuté par un groupe polonais... au nom imprononçable :

Le lendemain, le chapiteau s'est empli du public hétéroclite propre au festival : familles au complet, bandes de jeunes réjouies par l'aubaine d'une variante aux soirées habituelles... Tous conquis d'avance. Le folk blues de **GREENWICH VILLAGE**, quatorz français composé de musiciens émérites, n'a eu de toute façon aucune difficulté à remporter les suffrages des plus exigeants. **Bernard Allison** a ensuite littéralement enflammé la salle, terminant sa prestation dans la fosse. Ce guitariste virtuose, fils du bluesman Luther Allison, a survolé un répertoire varié, des standards du blues au rock d'Hendrix en passant par le boogie de Stevie Ray Vaughan. Fabuleux spectacle, évidemment trop spectaculaire pour les puristes. La troisième soirée a débuté par un groupe polonais... au nom imprononçable :

La troisième édition du Festival National de Blues du Creusot

s'est déroulée du 29 juin au 2 juillet 95. Fidèle à sa jeune réputation, il alliait qualité de programmation avec un accueil particulièrement chaleureux. Vous pouvez vous vanter d'avoir de la chance : Rockstyle, partenaire de l'événement puisque blues brother dans l'âme, était présent.

NOCNA ZMIANA BLUESA. A défaut de magnifier les morceaux de blues qu'ils ont interprétés, ils ont remporté un franc succès à la force de leur humour et de leur pêche. Ma sympathie pour eux s'est d'ailleurs accrue à une heure avancée de la nuit dans leur chambre d'hôtel, autour d'une bonne bouteille de gros rouge qui tâche. Avant cet épisode qui ne me laisse qu'un souvenir brumeux, **Louisiana Red** s'est produit sur scène. Alors là, attention. Coperfield n'a qu'à se rhabiller. Parce que question magie, Louisiana Red en connaît un rayon. Question déprime, il est pas mal non plus. Mais il est vrai qu'en matière de blues, l'un explique certainement l'autre. Bref, son feeling est impressionnant.

Pour la dernière journée, la scène du festival a accueilli les **BLACK AND WHITE GOSPEL SINGERS**, groupe de gospel originaire de Montpellier. L'occasion pour le public de reprendre en cœur certains standards genre "Happy Day". Si leur prestation est plus qu'honorable, elle n'a tout de même pas suscité de scènes collectives de transe, à peine quelques comas sporadiques que je soupçonne être plutôt liés à l'alcool... Histoire de clôturer ce festival en beauté, les organisateurs ont eu l'excellente initiative d'inviter l'hystérique, l'excentrique, le givré, l'exubérant, l'innovateur, le virtuose et très attendu... **Screamin' Jay Hawkins**. Fidèle à sa réputation, il n'y est pas allé de main morte. Accompagné d'une tête de mort plantée sur un bâton, il a illustré son rhythm'n' blues endiablé à l'aide de divers bruitages, fumigènes et gadgets relevant de son univers fantastique (une main avançant sur son piano, etc). Qui a dit que le blues était une musique ennuyeuse et sans surprises ?

Nocna
Zmiana
Bluesa.



photo Jerzy Linder

vitrines, c'est désormais une coutume, sont habillées aux couleurs du blues pendant la durée du festival. Évidemment, cet effort s'explique également par des motifs commerciaux, l'événement attirant toujours plus de monde ; cette troisième édition n'a pas dérogé à la règle. A l'entrée du chapiteau qui abrite la scène,

Gallagher RORY

Jean-Noël Coghe a été correspondant au magazine «Disco Revue» au milieu des années 60 avant de rejoindre l'équipe naissante de «Rock'n'Folk» jusqu'à la fin 67. Puis, il participera aux premiers numéros de «Best» et de «Extra» avant de travailler pour la RTBF. Aujourd'hui, ce grand journaliste rock officie à RTL Lille et met la touche finale à un livre de souvenirs («De Jimi à Rory - Autant en Emporte le Temps») où il évoque ses rencontres et son amitié avec quelques uns des musiciens les plus influents de la rock music. En exclusivité pour les lecteurs de Rockstyle, Jean-Noël Coghe offre en avant-première un extrait de ce bouquin. Grand ami de Rory Gallagher depuis 1974, il lui consacre le dernier chapitre de son livre. Avec émotion et pudeur, il se souvient de ce magicien de la six-cordes trop tôt disparu..



«...Fin octobre 1994, Rory est à Lille. Parce que le tchador est à la mode, je ne peux assister au concert. J'arrive pour les trois derniers morceaux. Albert Warrin est à mes côtés. Rory a une pêche d'enfer. Les mâchoires serrées, il expédie ses notes par rafales, toutes torturées, travaillées. Il est comme toujours en sueur. Ses longs cheveux dégoulinent. Il est à trois mètres de moi, je suis sur le côté et il ne peut me voir. Mais je me sens porté vers lui ; il me semble que je communie pleinement. Ce qu'il joue, au moment où il le joue, correspond totalement à ce que j'attends, j'appréhende. C'est fini, je ne le reverrai plus jamais sur scène.

On se retrouve dans les loges. Il me voit et me prend dans ses bras en me serrant contre lui. Longuement. Jamais, il n'a fait cela auparavant. Il m'offre à boire. Warrin est là, Simone, son épouse également. Et Aurore, leur fille, que Rory a connu presque bébé au temps de Dourges. On regarde des photos, celles de Gand. Roland (1) n'est pas avec nous, il est bloqué à Bruxelles. On parle du Sud, je lui montre des photos de cette maison qui est la mienne et qui lui est ouverte, quand il veut. En Ardèche, Albert a monté une résidence hôtelière. Avec Donal (2), on envisage que cet été 95, le groupe pourrait se rendre là-bas et enregistrer. «Et on ira chez toi, Jean-Noël» affirment-ils.

On va dîner en ville. Je suis à côté de Rory et de Mark que je connais peu. On se croise mais le contact ne s'établit que ce soir-là. Il est attachant. Lorsque Rory a arrêté de se produire sur scène en 91, il a reformé son groupe Nine Below Zero, avec le guitariste Dennis Greaves. Gerry Mc Avoy et Brenden O'Neil l'ont suivi ; puis quand Rory a repris la route, Gerry et Brenden sont restés au sein de Nine Below Zero. Et Mark est retourné auprès de Rory. Il est proche, très proche de Rory ; cela se sent. Rory est en «forme». Il ne mange guère et ne boit pas trop. Je n'ai jamais vu ce type ivre. A la fin du repas, vers les 3 heures du matin, Rory repart pour l'hôtel, sur la Grand'Place. Il me dit «viens me chercher demain midi, on va manger ensemble».

- «Non, vous repartez dans l'après-midi à Londres. Dors...»

Il insiste : «je t'attends vers midi et demi». A l'heure convenue, je suis à Bellevue. La

réception téléphone. Il descend immédiatement. Il a son sac, ses affaires. Il m'entraîne à «La Chicorée». On retrouve Mark et un autre de la suite. Il commande un steak mais ne le touche pour ainsi dire pas. Il boit une bière. On parle, de tout et de rien. On est restés à deux comme la première fois, rue des Bouchers à Bruxelles, il y a plus de 20 ans. La patronne veut être prise en photo avec Rory. Je les prends en photo et elle nous offre le champagne. On n'y touche pas, on fait semblant. Il est près de 15 heures. Donal nous envoie chercher. Rory veut régler. Puis on retourne à l'hôtel. Tous sont à bord de Safrane ; les moteurs tournent. On attend que lui. On se serre longuement la main. Il grimpe dans la voiture. Donal me fait un dernier signe. Les voitures démarrent. Je reste seul sur ce trottoir.

Rory revient en Belgique fin décembre. Roland est avec lui. Cette fois-ci, c'est moi qui ne suis pas au rendez-vous. On annonce Rory au Festival de Bourges. Ça me réjouit. J'espère qu'il va leur en mettre plein la vue. Lorsque je lis les critiques dans «Le Soir», il n'y a pas un mot sur Rory. Mao m'apprend qu'il ne va pas bien. En fait, il est déjà hospitalisé mais personne ne le sait.

Ce soir-là, en rentrant, ma fille Jennifer me dit : «ton copain Roland a téléphoné, il va rappeler après 20 heures». Je ris. «Il me rappellera l'année prochaine. Le coup de fil d'aujourd'hui est celui qu'il devait me donner il y a six mois». En rangeant des papiers, je tombe sur une vieille enveloppe, des négatifs photos. Ceux du tournage de la télé faite avec Rory en 75. C'est drôle. J'en ai oublié l'existence. Peu après 20 heures, le téléphone sonne. Martine décroche. Je vois à sa tête que quelque chose se passe. «C'est Roland». L'autre au bout du fil fait le fanfaron, il essaie de le faire comme toujours. Puis il raconte... «Alors, le copain, il nous fait une blague, hein, il est parti, dis... il est mort, cet après-midi à l'hôpital, à Londres, c'est Donal qui m'a prévenu tout à l'heure, et j'ai appelé chez toi»...

Il est près de 22 heures. Cette information me brûle, me fait mal. Je veux la transmettre, mais pas n'importe comment. Je décroche mon téléphone et j'appelle RTL. Pas la rédaction mais Fabrice Lundy, le journaliste qui fait



la tranche du 22h15, je joins Francis Zégut que je n'ai jamais rencontré. Mais il est bien que ce soit lui qui annonce cette nouvelle qui touche, qui bouleverse les humbles, ceux qui aiment sincèrement et qui respectent profondément Rory Gallagher. Zégut me rappelle tard, dans la soirée. Pour avoir d'autres détails. Je le sens très affecté. Je suis couché et je crois qu'il sent que je pleure. L'AFP annonce la mort de Rory le lendemain midi.

«Tu dois y aller» me dit Martine. J'ai envoyé un fax à Donal pour lui exprimer mes condoléances. Je sais par Pascal Bernardin qui est déjà là-bas, que les funérailles ont lieu lundi à Cork, Irlande. Martine bloque trois réservations. Une pour moi, une pour Roland qui ne le sait pas. Le lendemain, Catherine m'appelle. Sa décision est immédiate. «Si tu y vas, je viens». C'est le soir du second tour des élections municipales. Je bosse jusqu'à minuit mais je suis déjà ailleurs.

Le vol Paris-Cork fait escale à Dublin. Un type monte, s'installe près de nous. Catherine me dit «il va aux funérailles de Rory». Comment le sais-tu ? «C'est un chanteur de folk. Il est resté chez Roland». Effectivement, on le retrouve à l'Eglise. Parmi 4000 personnes. Il fait doux, mais il fait gris et il pleut. Comme le temps, Cork est en deuil. Elle enterre l'un de ses enfants. Dans cette vaste Eglise qui se remplit, il y a un cercueil couvert de fleurs. D'habitude Rory entre en scène quand les spectateurs sont installés. Cette fois, c'est lui qui est là et qui les attend. Dans les premiers rangs, derrière lesquels nous sommes, il y a la famille. Sa maman, très digne, Donal, Cecilia sa femme et leurs quatre enfants. Puis Tom, Gerry, tous ses proches. La foule est là. Jeunes et moins jeunes. Une vieille dame tient une fleur à la main, et ses lèvres remuent. Elle prie. Il y a des gens de la rue, et quelques célébrités, qui se fondent dans l'anonymat. Gary Moore, Dubliners, Adam Clayton et The Edge de U2... et d'autres. De

là-haut, une larme de violon coule. Je reconnais cet air, je savais qu'il serait interprété en premier. «Story & Poetsellers» ; cela figure dans l'album de Joe O'Donnell, «Gahotal's Vision», album produit par Donal et c'est Rory qui joue le solo dans ce superbe morceau. Tom, pour la dernière fois sans doute, tient la vieille Fender de Rory. Il la place devant le cercueil. La cérémonie est émouvante, pleine de retenue. La nièce et les neveux de Rory prennent la parole, ainsi que ses proches ; soudain un air de blues retentit, piano électrique et harmonica. Je m'approche. Lou Martin et Mark Fletham rendent un dernier hommage à Rory. J'ai pris mon Nagra, emmené la première

fois en tournée avec lui ! Tom retire la Fender. Puis Donal, Ronnie Drew de Dubliners, Tom et les deux autres amis soulèvent le cercueil et sortent de l'Eglise. De chaque côté de l'allée, les gens pleurent. Le cercueil est placé dans le corbillard. Donal m'aperçoit, et il vient me serrer contre lui. C'est le départ pour le cimetière. Un type nous prend avec lui, en voiture. Le cimetière est à plusieurs kilomètres, en dehors de la ville, entouré de coteaux verdoyants. Sur les trottoirs, des centaines de personnes sont massées pour un dernier hommage à Rory. Des motards règlent la circulation. A deux kilomètres du cimetière, on arrête les voitures. Il faut y aller à pied, il y a trop de monde. Une procession, une cohorte silencieuse s'engage alors sur ce chemin, envahit le cimetière. Au moins deux mille personnes marchent ainsi ; il pleut doucement. Le vent fait frissonner les arbres qui entourent le lieu où repose à jamais Rory. Un étrange et grand oiseau blanc nous survole.

Des prières montent vers le ciel, et un harmonica recouvre le tout. C'est Mark, il est devant la tombe, avec la famille. Un tapis vert cache la fosse où Rory a été descendu. Il joue à s'éclater les poumons. Je crois qu'il pleure en jouant, lui aussi. Peu à peu la famille se retire, et tous ces gens repartent. Nous restons à quatre ou cinq devant cette tombe. On retire la planche recouverte de ce tapis vert, et l'un des gars me tend une pelle «si vous voulez»...

Et je jette une pelletée de terre, là où Mark, tout à l'heure, a jeté son harmonica. Une jeune femme ne bouge pas. Elle est tout en noir. Elle a les cheveux longs qui tombent sur ses épaules. Elle pleure doucement. Elle est brisée par le chagrin. Elle vient d'Allemagne. Catherine, Leslie et moi repartons. Je jette un dernier regard sur ces tombes. Là-bas, il y a celle de Rory. Derrière l'allée, il y a un poteau électrique, et je le fais remarquer à Catherine

: «tiens, il pourra brancher sa guitare». Le motard, lui aussi, se sent concerné. Il n'y a plus que nous trois à l'entrée du cimetière. Il appelle un taxi par radio. Le taxi nous conduit à l'hôtel. Le chauffeur est lui aussi abattu. Les deux jours précédant les funérailles, les habitants ont rendu un dernier hommage à Rory. Une procession incessante dans l'Eglise où le cercueil est exposé. Au «Jury's Hotel», où nous sommes descendus, se tient la réception. On n'en savait rien, et personne de l'entourage savait qu'on viendrait. A notre retour à l'hôtel, Tom nous dit que nous sommes attendus dans l'un des salons. La famille, les très proches sont là pour une collation. Deux types à l'entrée filtrent les gens. «Pas d'appareils, svp»... on leur fait un signe, je passe avec mon Nagra sur l'épaule. Donal nous explique : «C'est une délivrance. Rory a subi une greffe du foie le 25 mars dernier. Tout s'est bien passé, puis il y a eu un rejet, des complications. Il a souffert.

Les derniers jours, dit Donal, j'ai demandé à Mark de venir à l'hôpital avec son harmonica. Mark a joué pour Rory. Et les monitoring ont enregistré une réaction. Rory percevait la musique, et cela lui faisait du bien. Les médecins étaient sidérés. Le lendemain, il avait le visage calme, reposé. Il semblait mieux. Mais Rory n'a pas résisté. Il est parti, apaisé, avec dans le coeur et dans la tête «sa» musique».



Et la musique a repris ses droits. Dans ce salon, il y a un piano. Et Lou Martin le taquine. Puis les guitares apparaissent. Les amis de Rory, à tour de rôle chantent pour lui. Jimmy Mc Carty et d'autres que je ne connais pas. Tous sont émus, au bord des larmes. On est en Irlande... Gerry à la guitare, Lou au piano, Mc Carty et Feltham à l'harmonica, et encore d'autres... Les titres se succèdent. Classiques, ou autres. Chansons de Rory - «Calling Card» - ou de Dylan... Leslie est avec Owen. C'est le neveu de Rory. Ils se lient d'amitié. Ils restent ensemble. Maintenant, ils s'écrivent.

«Runaway» et «Be Bop A Lula». Eux, ils jouent, ils chantent. Moi, je ne sais qu'enregistrer. Ce «Be Bop A Lula» me procure une étrange sensation. Car tout a commencé avec ce titre de Gene Vincent. La boucle est bouclée. Plus rien ne sera jamais comme avant. So long. Autant en emporte le rock, autant en emporte le temps».

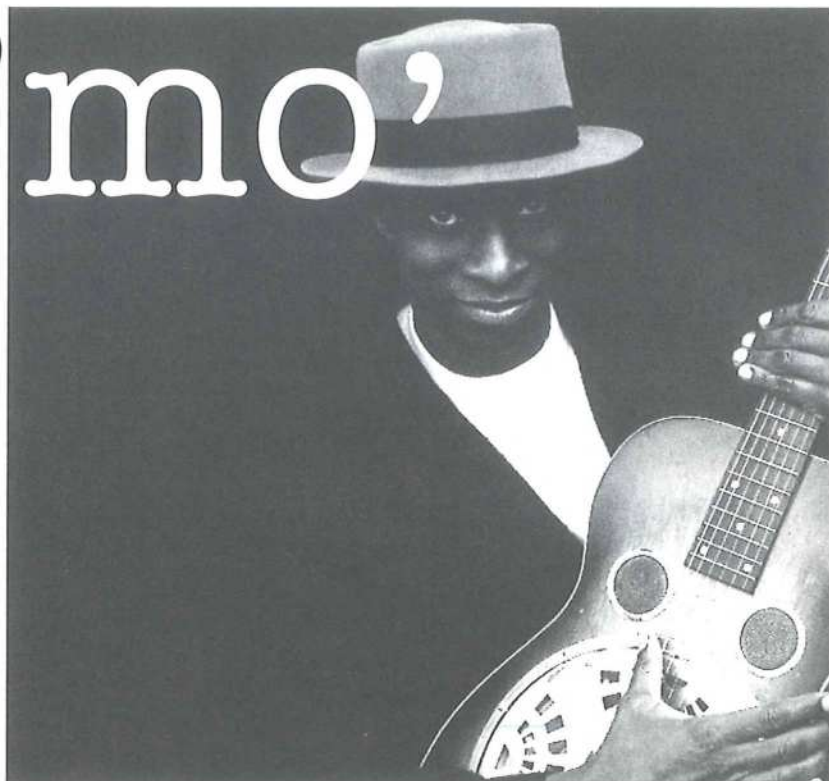
Jean-Noël Coghe - 1995

(1) Roland : Roland Vancamenhout du Blues Workshop a joué en première partie de Rory et est devenu son ami.

(2) Donal est le frère cadet de Rory Gallagher ainsi que son manager.

Keb'mo'

Vous l'aurez remarqué, le blues a de nouveau le vent en poupe ; un nouvel héros du genre est désormais célébré chaque année. Après Ben Harper l'an passé, c'est au tour de Keb'Mo' d'endosser le maillot de la révélation blues. Et il s'en porte bien, merci. D'autant qu'à 43 ans, Keb'Mo' laisse derrière lui une carrière pour le moins chaotique. Avec cet album au titre éponyme, Keb'Mo' a enfin accès à la reconnaissance et aux scènes internationales.



Tu as 43 ans, et ta carrière a débuté alors que tu n'avais que 21 ans. Ça représente pas mal d'années derrière ta guitare...

Pour être précis, j'ai empoigné ma première guitare à l'âge de douze ans. C'est vrai que ça représente un paquet d'années !

Un paquet d'années qui ne nous sont pas très connues...

J'aurais été étonné du contraire ! D'autant plus que je ne peux me targuer d'une réelle "carrière" ; ma popularité s'étant jusqu'à maintenant limitée à un niveau non pas international mais local, c'est à dire à ma ville, Los Angeles. Il m'est souvent arrivé de jouer dans la rue...

C'est à 21 ans que tu apparais pour la première fois sur un album...

Oui. Avec John Creach, le violoniste de JEFFERSON STARSHIP et HOT TUNA. J'avais effectivement 21 ans. Il y en a eu d'autres au cours des ans. Quant à mon premier album sous mon vrai nom, Kevin Moore, je l'ai enregistré à 29 ans. On peut donc considérer que celui qui vient de paraître est mon deuxième.

«Il m'est arrivé de jouer dans un groupe pour 5 ou 10 dollars le gig... Le blues a pourtant toujours été en moi».

Pourquoi, par la suite, avoir changé de nom ?

J'ai été surnommé Keb'Mo' par Quentin Dennard, l'un des deux batteurs qui m'accompagnaient sur cet album. J'ai inscrit ce surnom sur une cassette démo destinée à ma maison de disque. Et je suis aujourd'hui connu sous ce nom...

Pourquoi as-tu attendu si longtemps avant d'enregistrer ton second album ?

Tout simplement parce que je ne le sentais pas. Il faut dire que mon premier album n'a pas été accueilli comme je l'escomptais. Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'étais très déçu. Je n'avais pas l'intention de renouveler l'expérience ; et puis j'ai retrouvé l'inspiration ;

le blues m'a inspiré. Je me suis donc remis au travail. Je ne m'attendais pas pour autant à être signé sur un label important. Je travaillais avant tout pour moi-même, en faisant de mon mieux...

Tu regrettes certaines choses ?

Non. Aucun regrets. Ça n'est pas dans ma personnalité de regretter quoi que ce soit.

Qu'est ce que tu éprouves d'avoir été signé par le prestigieux label OKeh ?

Pour moi, être sur OKeh, c'est OK ! C'est un label qui a une longue histoire. Dire que Louis Armstrong, Duke Ellington, Lonnie Johnson et bien d'autres légendes ont fait partie de la maison ! Depuis qu'OKeh est ressuscité, nous ne sommes qu'une poignée d'artistes à avoir été signé. C'est une évolution importante dans ma vie d'artiste...

Dans ta biographie, il est pourtant mentionné que tu as écouté et joué d'autres musiques et qu'avec cet album tu reviens à un blues plus pur...

Je pense que la plupart des musiciens jouent, ou ont joué, un tas de musiques différentes. Nous avons généralement des parcours sinueux. Mais à partir du moment où tu enregistres un disque, on te range dans un tiroir. Cette volonté de cataloguer les artistes m'agace un peu mais elle a l'avantage de permettre aux amateurs du genre musical dans lequel on t'a placé d'avoir plus facilement accès à ta musique. Et puis ça ne me dérange pas outre mesure que l'on me foute l'étiquette "pur blues".

Tu places Robert Johnson, dont tu as repris deux chansons, parmi les principaux parrains du blues ?

Je crois qu'il a apporté au blues quelque chose de fondamental : l'accessibilité. Les chansons de Robert Johnson sont très réalistes ; elles décrivent son environnement, sa manière de vivre... Ses auditeurs ont ainsi l'opportunité d'entrer dans son monde, dans la vie d'un bluesman, parfois d'une star. Je le considère comme un ambassadeur du blues. Et puis, tout ce qui touche au blues est lié à lui ; même le rock ! A l'instar de Bach ou Beethoven pour la musique classique... Il est d'après moi à

l'origine de nombreux styles musicaux. Ce qui n'empêche qu'il soit lui aussi catalogué blues...

Ne penses-tu pas avoir bénéficié d'un récent engouement du grand public pour le blues et l'unplugged ?

Effectivement. Il y a aujourd'hui un retour en force du blues et de l'acoustique qui m'apporte un public providentiel ; je n'ai plus à jouer ma musique uniquement dans ma salle à manger ou dans des clubs ringards, comme beaucoup d'autres artistes le font. Ceux-là ne sont jamais entendus parce que, par malchance, leur musique n'est pas populaire. Évidemment, je reste persuadé qu'il leur faut persévérer dans la musique qu'ils aiment ; ne jamais chercher à être populaire.

Est-il compatible d'être un bluesman à Los Angeles ; l'âme du blues est pourtant davantage ancrée dans d'autres villes des States ?

Non, l'esprit du blues peut être en toi quel que soit le lieu géographique. Mais il est vrai qu'au cours de ma vie passée à Los Angeles, j'ai joué plein de trucs différents. Ayant commencé à l'âge de douze ans, j'ai très vite compris qu'il fallait interpréter les trucs populaires du moment pour survivre dans cette ville. Il m'est arrivé de jouer dans un groupe pour 5 ou 10 dollars le gig... Le blues a pourtant toujours été en moi.

Pourquoi as-tu choisi John Porter pour produire ton album ?

J'ai rencontré John Porter le même jour que Taj Mahal à l'occasion d'une séance de studio. J'ai beaucoup apprécié ses compétences.

Deux albums de Buddy Guy produits par John Porter ont remporté le Grammy Award du meilleur album de blues contemporain. Espères-tu la même récompense pour cet album ?

Non. J'ai été placé dans la catégorie pop. Je n'ai pas l'ombre d'une chance ; mais je m'en tape !

- ALBUM -

«Keb'Mo'» (Epic/Sony-1995)

Age

Rideau!

TOURNÉE D'ADIEU

OCTOBRE

Mar 31 • **BESANÇON** • *Montjoye*

NOVEMBRE

Jeu 2 • **CHARLEVILLE** • *Grand Théâtre*

Ven 3 • **GERARDMER** • *Espace L.A.C.*

Mar 7 • **STRASBOURG** • *La Laiterie*

Mer 8 • **METZ** Hagondange • *Maison de la Culture*

Jeu 9 • **SAINT DIZIER** • *Salle Aragon*

Ven 10 • **CLERMONT FERRAND** • *Maison des Congrès*

Dim 12 • **ROUBAIX** • *Le Colisée*

Lun 13 • **REIMS** • *Théâtre*

Mar 14 • **POITIERS** • *Théâtre*

Jeu 16 • **BREST** • *Le Penfeld*

Ven 17 • **NANTES** • *L'Escall*

Sam 18 • **MELUN** • *La Ferme des Jeux*

Mar 21 • **TOULOUSE** • *Salle des Fêtes*

Mer 22 • **NICE** • *Théâtre de Verdure*

Ven 24 • **MARSEILLE** • *Espace Julien*

Sam 25 • **MONTPELLIER** • *Rockstore*

Dim 26 • **RODEZ** • *Salle des Fêtes*

Mar 28 • **SAINT CHAMOND** • *Salle A.Briand*

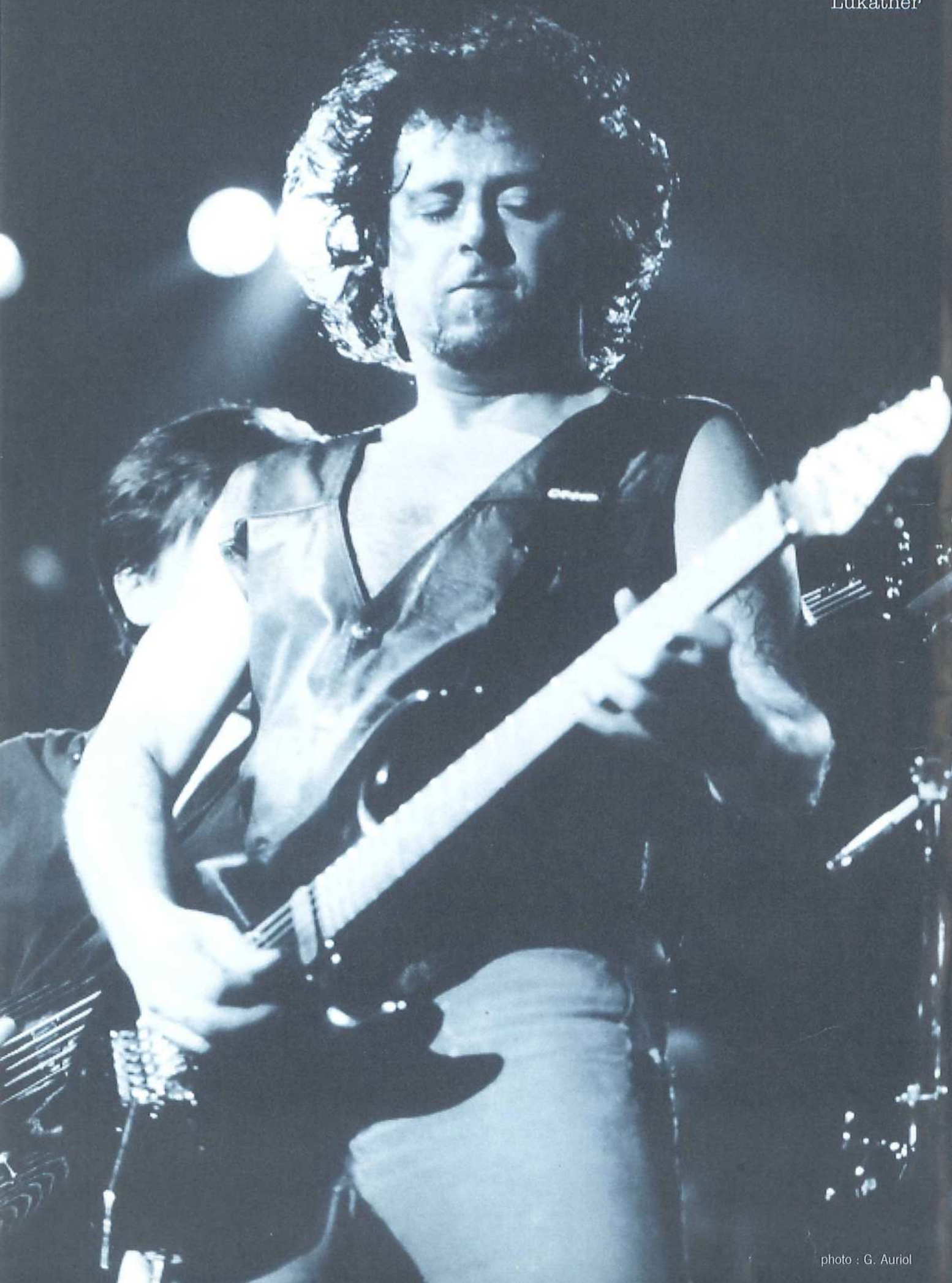
Jeu 30 • **ANNECY Cluses** • *Le Parvis des Esserts*

DÉCEMBRE

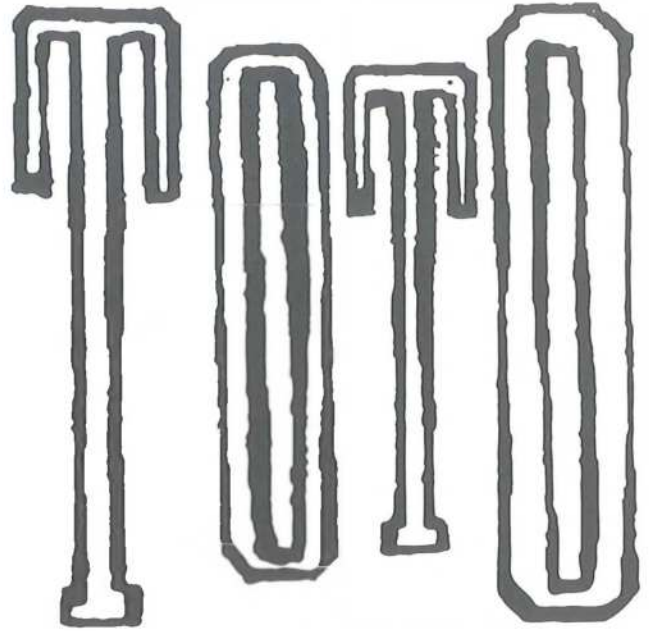
Ven 1er • **BOURG LES VALENCE** • *Théâtre*

Sam 2 • **GRENOBLE** • *Théâtre*

Steve
Lukather



Les devoirs de vacances de



TOTO était donc sur la route au début de l'été. Une tournée d'une quinzaine de dates, dans le but de se roder avant la "vraie" et, raison officielle et réaliste donnée généralement, de "tester" quelques nouveaux morceaux par rapport au public. Ou l'inverse...

Au menu, deux dates françaises à la toute fin du mois de juin. L'une au Cannet, juste avant que l'endroit ne soit définitivement envahi par les touristes ; comme pour éviter que trop de monde ne se sente l'envie d'aller écouter quelques hits mondiaux grandeur nature, histoire de bien commencer les vacances. L'autre à Clermont-Ferrand, où on se demandait un peu comment il se faisait qu'on n'y était pas encore, en vacances, vu la... comment... la... canicule, oui, c'est le mot, qui commençait à sévir.

TOTO, donc. La belle affaire. Voilà un groupe qui n'a jamais tourné plus longtemps que raisonnable sur ma platine. Soyons clair : qui ne m'a jamais donné de raison suffisante de me relever la nuit pour écrire aux copains. Et voilà que pour la troisième fois en même pas un an et demi, j'allais me retrouver en face de Steve Lukather et quelques uns de ses potes. Mais comme il ne m'a jamais paru inintéressant non plus, qu'on n'est pas là pour parler de moi, que j'étais dans le secteur et que c'est le chef qui voulait, eh bien, j'y suis allé. Mais pas tout seul : il y avait là aussi Roland Février venu incognito (en fait, c'est Laurent Janvier, vous savez, "J'suis papa, j'suis papa", mais faut pas le dire) et Gégé venu photographe TOTO à la piscine, lui qui est plutôt habitué aux contre-braquages et appel-contre appels sur les montagnes russes de Finlande ou dans les champs verdoyants de la Nouvelle-Zélande. Pas mal non plus, dans un autre genre.

Et puis, c'est vrai que les centres d'intérêt ne manquaient pas, pour discuter de le nouvel album (avec un petit bout en écoute, hé hé), l'annonce de la présence renforcée d'une choriste au point de devenir pratiquement chanteuse à part entière, et l'intronisation définitive de Simon Phillips à la batterie (en remplacement de Jeff Porcaro, décédé en août 92), même si ce n'est pas le temps qui lui avait manqué pour s'acclimater : sur la tournée "Kingdom Of Desire" du groupe, puis sur disque et à nouveau en concert avec THE LOBOTOMYS, le "récréation band" (!?) de

A lors que la sortie mondiale de son nouvel album vient d'être repoussée au 2 octobre, TOTO, ses parents et ses tuteurs, ont sillonné l'Europe durant une paire de semaines avec dans leurs valises

une bonne partie du nouveau répertoire. Dévoilé, suivant les morceaux, au public sur scène ou à la presse par cassette interposée, avant mixage final. Le point sur la situation, avec Steve Lukather et Simon Phillips.

Steve Lukather.

Rendez-vous a donc été fixé pour le jour du concert, dans l'après-midi, à l'hôtel où le groupe a pris ses aises depuis la veille. Ses aises, oui. Un château en plein coeur de l'Auvergne, et quel château ! Un endroit de rêve, comme se plut à souligner un confrère de la presse musicienne parisienne arrivé tout droit de... Bordeaux. Un endroit où je ne me verrais pas vraiment passer mes vacances quand même, mais bon. Quelle n'est pas la surprise de la Fiat Uno transportant l'équipe de Rockstyle au moment de se garer entre une Porsche et une Jaguar... à moins que ce ne fussent... Enfin, bref. Quatre étoiles (ou cinq, d'ailleurs ?) ornent l'entrée où l'on nous dit que "les Américains" sont derrière le château, à la piscine, justement. Et que si on veut, on peut venir casser une croûte. D'accord, on verra. On suit le chemin de pierre sous le regard étonné de quelques pensionnaires (enfin un peu d'animation, faut dire qu'ils ont l'air de s'ennuyer pas mal), pour tomber sur le manager Martin Cole, en short et espadrilles, qui nous accueille à bras ouverts, une bouteille de rosée au bout de l'un, un verre pratiquement vide (sans doute pas depuis longtemps) dans l'autre. Là-bas, sous un parasol de l'autre côté de la piscine, le groupe termine son repas dans la bonne humeur. C'est à ce moment-là qu'on se dit qu'on aurait pu prendre nos maillots mais comme on ne les a pas, on va plutôt aider Martin à finir son rosé accompagné d'une assiette de crudités (elle est pas belle, la vie de journaliste rock ?) en s'écoutant quelques passages de l'album à venir, comme prévu. Enfin, s'il arrive à trouver sur quelle cassette et où, sur la cassette... Quatre titres, il précise, différents de ceux qu'on entendra le soir au concert. Déjà de quoi se faire une idée.

Pas tout à fait claire, l'idée, mais suffisamment pour ne pas mettre en transe. Un ensemble assez groovy, à forte connotation soul. Le toucher inimitable de Phillips fait la différence sur le premier morceau (j'ai oublié le titre et perdu le papalard où je l'ai noté, en plus), les suivants passent mais ne s'arrêtent pas vraiment, en tout cas ne parviennent pas à détourner notre attention du rosé.

Une fois que tout ce petit monde est venu à bout de son festin, on se dit qu'on va peut-être pouvoir commencer. Steve Lukather et Simon Phillips nous rejoignent, on va se caler dans un coin plus tranquille car non loin de là, pendant que certains vont se faire frire autour de la piscine, David Paich termine bruyamment quelques plats (et quelques bouteilles). Bruyamment, c'est-à-dire en parlant fort et rigolant beaucoup avec ses copains. Passée la frayeur occasionnée en se voyant en couverture du numéro 5 de Rockstyle, Steve attaque sur le nouvel album. "Il est très différent de "Kingdom Of Desire." Déjà, c'est le premier avec Simon. Il est moins dur, aussi. En fait, après la dernière tournée, on s'est retrouvés à jouer tranquillement, cools, avec David et Mike. Il y avait Jenny Douglas McRae, aussi, une de nos choristes. On utilisait pas mal de guitare acoustique, de piano. Et ça se ressent sur ce disque plus organique, plus soul, avec davantage de groove. Certains titres sont déjà bien rodés, comme "Dave's Gone Swimming", un instrumental un peu fou." Et par rapport à "The Seventh One" ? demande Laurent. "Celui-là était plus poli, moins live, avec beaucoup de synthés, de grand piano." Justement, quand nous l'avions rencontré lors de sa tournée avec THE LOBOTOMYS, Steve nous avait expliqué que l'enregistrement s'était fait dans des conditions très

Steve Lukather, parlant de Bobby Kimball : "Nous avons eu beaucoup de problèmes. C'est quelqu'un que je n'aime pas. Je ne lui souhaite rien de mauvais, mais je n'ai rien à faire avec lui."

proches du live pour l'album "The Candyman" avec ce groupe, et qu'il souhaitait procéder de la même façon à l'avenir pour TOTO. Y sont-ils parvenus ? C'est Simon qui s'y colle : "Oui, ce nouveau disque est très live. Il a été fait avec des morceaux très live à la base, composés un peu à partir d'improvisations, comme Steve vient de l'expliquer." Un Steve qui reprend le flot de ses paroles interrompu un court instant, mais manifestement trop long pour lui : "Nous avons travaillé avec un nouvel ingénieur et co-producteur, un type génial (Ndr : dont le nom est resté inaudible sur la cassette !), très honnête. Et puis, la présence de Jenny a fait beaucoup aussi dans ce sens." Peux-tu nous parler d'elle ? "Elle est avec nous depuis 1990. Avais-tu vu le groupe sur la tournée "Kingdom..." ? C'était l'une de nos deux choristes féminines à l'époque, qui chantaient certains vieux morceaux en lead. Pas celle aux longs cheveux blonds, l'autre, John James est toujours avec nous, lui aussi." Simon : "Mais contrairement à ce qui a pu être dit, il n'a pas été question de faire de Jenny notre lead vocalist. C'est toujours Steve le chanteur !" Steve : "Mais sa voix arrive à prendre de la place, à trouver sa place très naturellement. Jenny chante beaucoup sur les nouveaux morceaux, c'est vrai, mais ce serait faux de dire qu'elle est devenue chanteuse à part entière. Sur scène, elle chante les parties qui étaient celles de Bobby Kimball quand il était dans le groupe. En concert, elle et John sont bien plus que de simples choristes." Laurent, grand fan des premiers albums du groupe et de certains de ses anciens chanteurs, notamment Joseph Williams (deux albums : « Fahrenheit » et « The Seventh One ») revient à la charge : n'est-ce pas un manque de ne plus avoir de "vrai" lead singer ? Steve : "On n'a pas eu de chance avec nos chanteurs !" Simon : "Moi qui ne fais pas partie de TOTO depuis longtemps, j'ai bien connu le groupe de l'extérieur. Et quand je suis arrivé, Steve était le

chanteur. Pour moi, c'est naturel et beaucoup mieux ainsi : l'ensemble sonne beaucoup plus rock, beaucoup plus comme un vrai groupe." Steve : "Maintenant, ils ne peuvent plus virer le chanteur !" Des nouvelles de tes prédécesseurs ? "J'ai vu Joseph il n'y a pas très longtemps. Les autres, non, pas depuis des années. Bobby Kimball, il peut aller se faire... (Ndr : censored !)" As-tu écouté son album solo ? "Oui, c'est de la merde (Ndr : là, que Lukather nous permette de douter : il n'a probablement pas entendu le disque mais semble en vouloir tellement à son auteur qu'il n'en a sans doute pas besoin pour se faire une idée !). Ce type essaie de faire la même musique que nous, mais c'est très mauvais. Il a été dans le groupe du début jusqu'en 83, et a eu la chance de chanter des hits que Dave et moi avions composés. Il n'a jamais rien écrit. Et depuis, il se présente toujours comme "Bobby Kimball, ex-TOTO." Nous avons eu beaucoup de problèmes. C'est quelqu'un que je n'aime pas. Je ne lui souhaite rien de mauvais, mais je n'ai rien à faire avec lui." Bon...

C'est peut-être le moment de changer de sujet. Puisque nous parlons de THE LOBOTOMYS, et que nous avons là les deux membres communs aux deux formations, l'occasion est trop belle de leur demander ce qui les différencie l'une de l'autre. Simon : "Ce sont deux groupes différents, qui jouent des musiques différentes. Voilà ce qui les différencie ! Steve et moi faisons partie de l'un et l'autre la fois, mais c'est tout, on s'adapte. Dans deux pays différents (Ndr : les USA pour Steve, l'Angleterre pour Simon), au cours des années 70, lui et moi avons grandi dans le même "truc." Et on l'exprime aujourd'hui de deux façons bien distinctes." Steve : "THE LOBOTOMYS, c'est plutôt un groupe de musiciens qui portent des tee-shirts à l'effigie d'autres musiciens !" C'est si vrai que sur certains concerts, l'an dernier, Lukather arborait Jimi Hendrix sur le torse, dont il jouait l'épique "Little wing" sur scène

et dont le groupe a repris le merveilleux "Freedom" sur disque. Simon : "Dans TOTO, l'accent est mis plutôt sur la mélodie, sur les paroles aussi. C'est moins jazzy, plus rock'n'roll. Avec THE LOBOTOMYS, on se rapproche davantage du jazz-rock." Steve : "C'est plus difficile de jouer dans TOTO, car nous avons moins d'espace individuelle-ment, en temps que musiciens." Simon : "Je pense que ça a été une bonne expérience de faire autre chose, comme ça. Très drôle, en tout cas. Maintenant, on est avec TOTO pour un moment, sans doute." Pas d'alternance de cycles album/tournée entre les deux groupes, alors ? Steve : "Non, ce n'est pas prévu. Pour l'instant, priorité à TOTO."

Oui, TOTO. A l'origine, juste la réunion de musiciens de studio très cotés aux Etats-Unis et désireux de s'aérer un peu, sans renier non plus ce qu'ils étaient au départ. Certains d'entre eux, dont Steve Lukather, ont d'ailleurs participé ce printemps au double faux-vrai nouvel album/vraie fausse compil de Michael Jackson. Alors, après avoir pendant vingt ans mené plusieurs carrières parallèles, après avoir permis au groupe de s'imposer sur la scène internationale à la fois comme machine à tubes et réunion de virtuoses, après des changements quasi incessants de line-up, après avoir perdu le grand Jeff Porcaro en chemin (si TOTO n'a rendu aucun hommage direct et concret au batteur disparu, ses membres, et particulièrement Steve et Simon, l'ont fait à travers un instrumental, "Song for Jeff", avec THE LOBOTOMYS), à quoi peuvent-ils bien fonctionner pour maintenir avec une telle motivation leur enfant en vie, mis à part le fait que c'est leur enfant ? Steve : "Depuis trois ans, ce n'est plus le même groupe. Depuis la tragédie qu'a été la mort de Jeff. D'abord, on a voulu tout laisser tomber et puis, on s'est dit : "Il est mort, oui, mais nous on est toujours en vie, et on aime jouer ensemble. Alors... Et puis, Jeff nous regarde de là haut, j'en suis sûr. Des fois, on rêve qu'il se pointe et se met à jammer avec nous." Simon : "Jeff a passé

Simon Phillips et la Genèse

Le nouveau batteur de TOTO (mais peut-on encore le désigner ainsi, tant il a déjà tourné avec eux et semble parfaitement intégré au groupe ?), a en commun avec le reste de la bande sa finesse musicale justement... hors du commun. Humainement, en revanche, si le courant passe manifestement à merveille entre eux, rien à voir. D'un point de vue caractère, s'entend. Autant David Paich et Steve Lukather ne cessent de rigoler, ne semblant à aucun moment vouloir paraître sérieux ne serait-ce qu'une minute, autant Simon est posé, discret. On pourrait mettre ça sur le compte du gouffre séparant les Anglais des Américains, s'il ne se rapprochait dans ce comportement de Mike Porcaro. Toujours est-il qu'à aucun moment il n'a semblé se formaliser, pendant notre entretien d'entendre Steve lui couper sans arrêt la parole, le plus souvent pour sortir une vanne, comme ça, en passant ! En plus, Simon n'avait pas vraiment envie de parler de lui, alors... Rappelons que Simon Phillips, malgré son âge loin d'être canonique, a un passé assez incroyable de musicien de session derrière lui, qu'il a joué - entre autres - avec JUDAS PRIEST, Mike Oldfield et Joe Satriani, et qu'il y est même allé d'un remarquable album solo il y a quelques années. "En vingt-six ans, beaucoup m'ont appelé pour me demander de travailler avec eux. J'en ai rejoint certains, mais sans jamais m'impliquer à cent pour cent comme je le fais désormais avec TOTO. Pour beaucoup de raisons, mais avant tout musicales. Quand Steve m'appela, en 1992, je traversais une période difficile de ma vie et j'ai décidé de tenter le coup. J'ai donc quitté l'Europe pour aller vivre à Los Angeles. Et dès la première fois où nous avons répété ensemble, ce fut magique. Je me souviens, c'était le 1er septembre et nous avons commencé en jouant "Hydra" Tout de suite, j'ai retrouvé un feeling incroyable, phénoménal. La magie que je recherchais depuis des années..." Steve intervient : "On a su aussitôt qu'on devait continuer, pour Jeff, et c'est Simon qui nous en a donné la force. On avait un nouveau frère. Maintenant, il fait partie de la famille." Simon n'a d'abord pas voulu nous citer de gens pour lesquels il avait refusé de jouer. En revanche, il se souvient très bien de l'enregistrement de l'album "Small Creeps Day" de Mike Rutherford, en 78 : "C'était aux studios Apple, en Suède. Juste avant que je parte en tournée avec Jeff Beck et Stanley Clarke en Europe, et en France, d'ailleurs... Et avant que j'enregistre "Empty Glass" avec Pete Townshend." Ne restait plus qu'à le brancher sur GENESIS... "Euh... Oui (Ndr : hésitant, un léger sourire aux lèvres). C'était encore avant. GENESIS était un peu dans le flou, Peter Gabriel était parti depuis deux ans et Bill Bruford venait de tourner avec eux. Mais moi, je venais de commencer à jouer avec Jack Bruce et j'étais très investi dans le projet. Il y avait un album en vue, des concerts... Un peu plus tard, j'ai revu les gens de GENESIS car j'enregistrais avec BRAND X (Ndr : dont fit également partie Phil Collins) dans le studio voisin du leur. Entretemps, ils avaient engagé Chester Thompson..."



seize années dans ce groupe. Il en est donc une part très importante. Le travail qu'il a fait dans le passé, c'est aussi le présent du groupe, et son futur. Tous les soirs, nous jouons des chansons dans l'élaboration desquelles il a joué un grand rôle." Steve : "Sur scène, il est là, avec nous, il est en chacun de nous. Il est une partie de nous-mêmes." Simon : "Maintenant, j'ai conscience de ça, très fort."

Un ange passe. Il va maintenant falloir laisser nos interlocuteurs piquer une tête avant de continuer le périple qu'est cette après-midi de promo sous le soleil. En fait, ils attendent surtout le concert de ce soir, annoncé - comme tous ceux de cette mini-tournée - très direct, très brut, sans effets sonores ou visuels particuliers. Live, quoi. Le maître mot, semble-t-il, de TOTO version 95. Le temps d'essayer d'obtenir une réponse à la question que tant de fans ont du se poser au moins une fois : pourquoi tant de chansons, et notamment des hits, terminés par la lettre "a" ? Rosanna, Africa, Pamela... Steve : "Euh... C'est le hasard. Vraiment. Complètement le hasard. On n'y a

- DISCOGRAPHIE -

"Toto" (CBS/Sony-1978) / "Hydra" (CBS/Sony-1979)
 "Turn Back" (CBS/Sony-1981) / "Toto IV" (CBS/Sony-1982)
 "Isolation" (CBS/Sony-1984) / "Dune B.O.F." (CBS/Sony-1984)
 "Fahrenheit" (CBS/Sony-1986) / "The Seventh One" (CBS/Sony-1988)
 "Past To Present" (compil) (CBS/Sony-199) / "Kingdom Of Desire" (CBS/Sony-1992)
 "Absolutely Live" (Columbia/Sony-1993)

ROCKSTYLE vous conseille :

«Toto» / «IV» / «Isolation» / «Fahrenheit» / «The Seventh One»

jamais pensé, en fait !" Et sur le nouvel album, qu'en est-il ? Ensemble : "Non, il ne doit pas y en avoir... Qu'est-ce qu'on pourrait trouver, cette fois-ci ? Euh... Ah, si ! Alleluia !!!"

Sur un éclat de rire général se conclut une discussion qui en fut émaillée d'un bout à l'autre. Rendez-vous ce soir. Le groupe trouvera moyen d'arriver carrément à la bourre, la petite session photo prévue backstage s'en

retrouvant réduite à sa plus simple expression. Tant pis, Gégé. Du concert, on en saura beaucoup plus en se reportant à la page "Backstage." Juste deux lignes, merci, pour dire qu'au milieu d'une avalanche de hits parfois à la limite du digeste, on aura droit au fameux "Dave's Gone Swimming." Brillant, en effet. Dans la pure lignée de "Jake To The Bone." Les amateurs de cette facette du groupe apprécieront.



TOTO



DERNIERE MINUTE !

Le nouvel album s'intitule «Tambu». Sa sortie mondiale est prévue pour le 2 octobre. En voici le track-listing : «Gift of faith» / «I will remember» / «Slipped away» / «If you belong to me» / «Baby he's your man» / «The other end of time» / «Turning point» / «Time is the enemy» / «Drag him to the roof» / «Just can't get to you» / «Dave's gone skiing» / «The road goes on».

SHADOW GALLERY



On ne connaît pas encore suffisamment SHADOW GALLERY en France. Tu peux peut-être nous résumer le parcours du groupe, histoire d'y voir un peu plus clair...

Les membres de SHADOW GALLERY résident tous en Pennsylvannie. Cela fait déjà pas mal d'années que nous nous connaissons et nous apprécions. On a commencé en jouant dans des clubs, on faisait surtout des reprises. Mais on écrivait déjà nos propres chansons. Et puis, on a eu la chance d'être signé sur le label Magna Carta. Nous sommes tous de très bons amis, on passe la plupart de notre temps ensemble. C'est cette amitié profonde qui, je pense, apporte une grande unité à notre musique. Chaque musicien de SHADOW GALLERY se sent responsable par rapport aux autres, il a envie de donner le meilleur de lui-même pour que la musique du groupe soit de grande qualité. Notre premier album, par exemple, fut enregistré avec des petits moyens, dans le salon de ma ferme ! Mais, en l'enregistrant, on a tous senti qu'il y avait une certaine magie entre nous. La vraie philosophie de SHADOW GALLERY, c'est de faire vraiment la musique qui nous plaît, celle qui nous ressemble le mieux. Nous ne cherchons pas à tout prix la reconnaissance, le succès public. Nous faisons la musique que nous avons dans nos cœurs, celle qui nous passionne. C'est pourquoi nous sommes très heureux que d'autres personnes l'aient aussi !

«Carved In Stone» est un subtil mélange de puissance métallique et de symphonisme ambitieux. Est-ce difficile de percer aujourd'hui avec ce style de musique aux Etats-Unis, alors que c'est plutôt le hardcore et la musique indus qui marchent là-bas ?

Je ne pense pas que nous ayons quelque chose à voir avec ces styles musicaux. Quoiqu'il en soit, ce n'est pas grave. Pour rentrer dans le moule, il faudrait que nous changions. Et ça, ça n'arrivera pas ! Mais d'un autre côté, des groupes comme QUEENSRYCHE ou DREAM THEATER ont prouvé qu'il y a un marché pour le hard à tendance mélodique ou progressive.

Justement, un morceau comme «Cliffhanger» a un petit côté QUEENSRYCHE. Est-ce que SHADOW GALLERY se sent plus proche du groupe de Seattle plutôt que de DREAM THEATER qui est, somme toute, beaucoup plus heavy ?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Mais tu as probablement raison. SHADOW GALLERY avait déjà écrit pas mal de morceaux avant que nous n'entendions parler de DREAM THEATER pour la première fois. Donc, je pense que nous ne pouvons pas nous identifier à eux, et ceci malgré le fait qu'eux et nous jouons une musique assez similaire, assez technique. DREAM THEATER est un très bon groupe, surtout avec l'album «Images & Words». Quant à QUEENSRYCHE, c'est un de mes groupes préférés. Nous faisons tout pour ne pas sonner comme eux, mais je vois d'où peuvent venir les comparaisons. Mais je les prends comme des compliments.

Dans le livret de «Carved In Stone», vous écrivez : «Que ceux qui ont des oreilles écoutent - C'est beaucoup plus que de la musique». Quelle est la signification de cette phrase étrange ?

Les chansons de «Carved In Stone» ont été écrites à partir d'images que nous avions tous en tête. Ce ne sont pas que de simples chansons, ce sont avant tout des histoires. La musique et les textes sont des tableaux, une sorte de théâtre de l'esprit. Je trouve que la musique d'aujourd'hui manque un

Avec

«Carved In Stone», leur deuxième album, les Américains de SHADOW GALLERY ont réalisé un petit bijou de hard progressif, un magna opus à mi-chemin entre un symphonisme à la YES et une puissance de feu à la DREAM THEATER. Loin d'être un second couteau, SHADOW GALLERY risque de s'affirmer dans les mois à venir comme le véritable leader d'un style qui a, aujourd'hui, le vent en poupe. Carl Cadden-James (bassiste et producteur) en est persuadé...

peu de profondeur, surtout aux Etats-Unis.

Toujours dans le livret, la première personne remerciée est Dieu. Quel place a-t-il dans votre musique et dans vos vies privées ?

Je suis chrétien, c'est quelque chose qui occupe une des premières places dans ma vie. Cet état d'esprit se ressent certainement dans notre musique, c'est la force la plus puissante qui puisse exister.

Entre chaque chanson de «Carved In Stone», il y a un passage instrumental aux allures symphoniques. Est-ce que la musique classique est une influence sérieuse pour vous et quels sont les groupes qui vous ont donné envie de faire carrière ?

Les membres de SHADOW GALLERY ont tous des influences différentes. Gary, qui a composé la plupart des passages symphoniques et la partie finale de l'album, n'est pas vraiment influencé par la musique classique. En revanche, il cite souvent PINK FLOYD comme une influence majeure. Brendt et Chris, en revanche, le sont plus. Brendt avoue un faible pour KANSAS, METALLICA et Kate Bush. Chris adore Keith Emerson, Eddie Jobson et RUSH. Mike est un fan d'Alice Cooper, de JUDAS PRIEST et d'IRON MAIDEN. Personnellement, je reconnais être influencé par les vieux albums de QUEEN, JUDAS PRIEST, KANSAS, IRON MAIDEN, UFO, etc. etc. et plus récemment, par GAMMA RAY que je considère comme étant le meilleur groupe heavy au monde aujourd'hui.

Comment vois-tu l'évolution de votre musique entre votre premier album, sorti il y a 3 ans, et «Carved In Stone» ?

Eh bien, je pense que les performances individuelles étaient de premier plan et que les compositions étaient très fortes pour un premier album. Malheureusement, le son était mauvais et j'en endosse la responsabilité en tant qu'ingénieur du son et producteur. C'était le premier album que je produisais. Qui plus est, nous n'avions pas le matériel de studio adéquat ce qui a rendu la tâche deux fois plus compliquée. Je pense qu'il y a une évolution évidente entre les deux albums, on a combiné de ce qu'il y avait de fort dans le premier avec notre progression en tant que compositeurs et musiciens. Je pense que «Carved In Stone» est, quelque part, magique. C'est peut-être la définition de la musique de SHADOW GALLERY.

Vous êtes sur le même label que MAGELLAN et CAIRO, deux autres groupes qui naviguent dans les eaux heavy progressif. Y-a-t-il une compétition entre vous ou, au contraire, des liens amicaux très forts ?

J'adore MAGELLAN et CAIRO, et je suis très fier d'être sur le même label que deux groupes aussi talentueux. Nous avons tous notre propre personnalité, nous nous respectons énormément, et je pense que nous

sommes complémentaires au sein d'un même label.

En ce moment, Magna Carta sort trois «tribute : un à PINK FLOYD, un autre à GENESIS et le dernier à YES. Quels sont les morceaux que SHADOW GALLERY a choisi d'interpréter ?

On a enregistré «Time» de PINK FLOYD parce que, pour nous, c'est le moment le plus fort de «Dark Side Of The Moon». En ce qui concerne GENESIS, on a voulu reprendre «Entangled» parce que c'est un morceau très «spatial» (tiré de «Trick Of The Tail», qui est mon troisième album préféré de tous les temps). Et, enfin, on a repris «Release release» de l'album «Tormato» de YES, parce que c'est le morceau de YES que Mick préfère, et parce que nous sentions qu'on pouvait en faire une version très personnelle. On a eu, en plus, la chance de voir travailler en studio Steve Howe et Annie Haslam du groupe

«La musique et les textes sont des tableaux, une sorte de théâtre de l'esprit. Je trouve que la musique d'aujourd'hui manque un peu de profondeur, surtout aux Etats-Unis.»

RENAISSANCE pour une version de «Turn of the century» pour cet album hommage à YES. Steve Howe maîtrise son art jusqu'au bout et nous avons beaucoup appris de son professionnalisme. Et, en tant que fans de YES, pouvoir le rencontrer fut un grand bonheur.

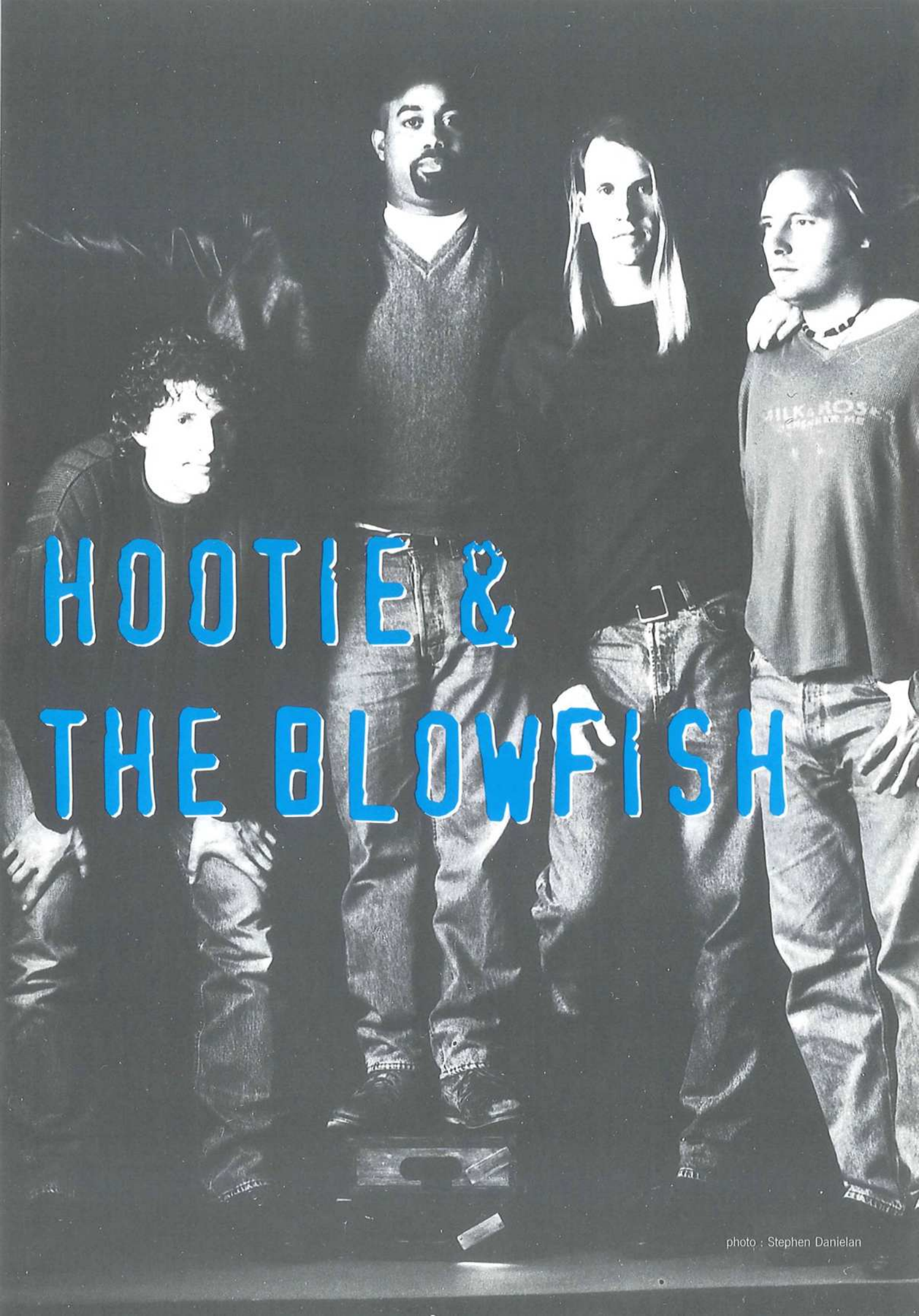
De plus en plus de gens souhaiteraient vous voir en concert en France. Avez-vous une tournée de planifiée en Europe dans les mois qui viennent ?

On essaie de rassembler l'argent pour financer une tournée européenne le plus tôt possible. Nous répétons en ce moment en vue d'une série de concerts. Il n'y a rien qui nous ferait autant plaisir que de venir jouer dans votre pays.

Faudra-t-il attendre trois nouvelles années avant de voir sortir le prochain album de SHADOW GALLERY ? Ca, Dieu seul le sait !

- DISCOGRAPHIE -

«Shadow Gallery»
(Magna Carta/Roadrunner-1992)
«Carved In Stone»
(Magna Carta/Roadrunner-1995)



HOOTIE & THE BLOWFISH

L'année du poisson ?

Quatrième opus du quatuor américain Hootie & The Blowfish, "Cracked Rear View" s'est récemment propulsé au sommet des charts US.

Une position vertigineuse gravie avec régularité.

Leur musique, dans la lignée de R.E.M., s'est en effet nourrie de l'expérience engrangée au cours d'incessantes tournées. Un concert à Paris est l'occasion d'approcher deux des musiciens, Soni (batter) et Mark (guitariste).

Votre album est très bien accueilli aux États-Unis ?

Soni : Effectivement, "Cracked Rear View" s'est retrouvé numéro un des ventes d'albums aux États-Unis pendant plusieurs semaines.

Il est pourtant sorti aux States presque un an plus tôt !

Soni : Exact. Lorsque nous l'avons lancé le 13 juillet 1994, il s'est vendu assez modestement; mais quelques mois plus tard, aux environs de Noël, les ventes ont soudainement décollées jusqu'à atteindre le sommet des charts.

Comment expliquez-vous cette brusque évolution des ventes ?

Mark : Je pense que les Américains ont généralement tendance à faire leurs emplettes de disques en fonction des charts. Lorsqu'un album a du succès, tout le monde veut l'acquérir pour être dans le coup. Il y a alors un phénomène d'accélération des ventes. D'autre part, "Cracked Rear View" est à mon avis un bon disque avec de nombreuses qualités. Notamment parce qu'il s'adresse aussi bien à des kids de dix ans qu'à des mecs de cinquante ans. Notre public est d'autant plus important. Tout ça réuni fait que nous vendons beaucoup d'albums.

Soni : Il est vrai que notre succès soudain peut paraître étrange. Hootie & The Blowfish n'a pas fondamentalement changé. Nous avons conservé le line-up de nos débuts. Darius, Dean et Mark officient au sein du groupe depuis 1986. Quant à moi, je l'ai intégré en 1989. Et il n'y a pas eu de réelles évolutions musicales dans le sens où nos compositions gardent le même esprit que celui de nos débuts. Le changement principal est que nous avons vieilli...

Comment réagissez-vous face à ce succès ?

Mark : Nous avons d'abord appris à nous produire dans des salles très remplies. On est passés de 100 à 5000 personnes. Jusqu'à maintenant, ça n'a pas posé de problèmes. On a joué en Allemagne devant 30.000 personnes; alors que nous avons joué récemment dans un bar à Paris devant à peine 70 personnes.

Pensez-vous que cet album va être celui de la reconnaissance internationale ?

Soni : Il est encore trop tôt pour évaluer ce que sera notre accueil en Europe. Je pense qu'il va falloir attendre un nouvel album

avant d'espérer des résultats de ce côté de l'Atlantique. On compte revenir en novembre. On sera mieux fixé à ce moment là. On ne tire pas non plus des plans sur la comète. Nous sommes nouveaux sur le circuit et on a conscience qu'il nous faudra du temps pour véritablement faire partie du décor. Mais rien ne presse.

Qu'avez-vous fait depuis la sortie de votre album ?

Soni : On a d'abord pris du bon temps. Ça faisait cinq ans que l'on travaillait sans aucun break. Alors nous sommes partis quatre semaines en vacance aux Bermudes juste avant notre tournée en Europe. Nous avons également travaillé sur de nouvelles chansons. Nous devrions sortir un nouvel album dans le courant de l'automne.

Pourquoi avoir fondé dès vos débuts une association, Fishco Management ?

Mark : Lorsque nous avons débuté, dans le sud est des États-Unis, nous financions nous-mêmes nos démos ainsi que nos tournées. Notre bassiste, Dean Felber, est particulièrement doué pour tout ce qui est pape-rasses. Grâce à cette association, il a réussi à obtenir beaucoup de choses comme des fiches de paye ou la sécurité sociale. Du jamais vu pour un groupe pas encore signé ! On a également beaucoup appris sur la route. C'est pourquoi dès nos premiers contacts avec Atlantic, nous étions particulièrement préparés à tout ce qui a rapport avec le business.

Et pourquoi avoir justement signé avec Atlantic ?

Mark : Nous avons eu diverses offres. Il nous a fallu choisir entre des partenaires plus ou moins importants. Les petits labels flattent les égos parce que la concurrence interne est moindre mais ils ne permettent pas toujours une évolution intéressante. Les majors te prennent moins en considération mais elles t'apportent davantage de moyens en cas de succès. Si nous avons tranché pour Atlantic, c'est d'abord parce qu'on a été sensible à la confiance qui s'est très vite instaurée entre nous.

"Cracked Rear View" est définitivement tourné vers les seventies...

Soni : C'est vrai que nous nous sentons très proches de ce qui s'est fait dans les années soixante. Aujourd'hui la musique transpire d'une frustration et d'une rage omniprésentes. Ça n'est pas notre tasse de thé.

«Aux États-Unis, lorsqu'un album a du succès, tout le monde veut l'acquérir pour être dans le coup».

Est-ce que votre musique est imprégnée de l'origine sudiste du groupe ?

Soni : J'ai grandi à Chicago, Dean et Mark à Washington, Darius est le seul véritablement originaire du sud. Hootie & The Blowfish est avant tout le fruit de la confrontation entre quatre musiciens. Le fait que nous soyons basés dans le sud est anecdotique.

Mark : Quant à moi, je suis réfractaire à toute tentative d'étiquetage. Je ne saurais définir notre musique. C'est au public de nous juger.

Vos influences ?

Mark : R.E.M. avant tout. Ils n'aiment pas le glamour ; nous non plus. Et puis U2, Tom Petty, le Rhythm & Blues...

Justement, votre album est produit par Don Gehman qui a également travaillé avec R.E.M....

Mark : Quel mec ! C'est un véritable plaisir de bosser avec lui. Lorsque nous sommes arrivés à Los Angeles, il a fait en sorte que chacun de nous se sente à l'aise., comme à la maison. Il comprend immédiatement ce qu'on attend de lui et parvient même à enrichir ce que nous considérons au point. Nous avons l'intention de travailler de nouveau avec lui pour le prochain album. On l'enregistrera certainement à San Francisco afin qu'il soit proche de sa famille. Ainsi, chacun de nous sera à l'aise. Je suis certain que l'on fera de nouveau du bon travail.

- DISCOGRAPHIE -

«Hootie & The Blowfish» (1990)
«Time» (1992)
«Kootchypop» (1993)
«Cracked Rear View»
(Atlantic/East West 1994)



Magma

Né à l'aube des seventies, MAGMA célèbre le mois prochain ses vingt-cinq années d'existence. Souvent décrié, parce qu'incompris, ce groupe engendre une passion farouche chez un public réceptif à une musique qui défie le temps et les modes, apposant sur le rock français l'empreinte d'un génie hors du commun, Christian Vander. Considéré, à juste titre, comme étant l'un des meilleurs batteurs du monde, le leader de MAGMA est, également l'un des compositeurs les plus prolifiques de cette fin de siècle. Nous l'avons rencontré afin de comprendre le secret d'une telle longévité artistique.

Le feu intérieur

Certains albums de MAGMA, dont le tout dernier "Bobino 1981," sortent sur AKT et non pas sur Seventh Records. Pourquoi avoir créé ce label ?

Ces disques nous ont fait plaisir à l'époque. Ce sont des moments intenses de la carrière de MAGMA, mais dont la qualité du son ne permettait pas de les sortir via une maison de disques. De plus, ils n'entraient pas dans le cadre de l'évolution chronologique. Voilà pourquoi ils sont sur AKT. A l'origine, ce label a été monté en réaction contre les disques pirates qui circulaient. Nous avons décidé de sortir nos propres pirates, mais de qualité ! Puis nous y avons joint des expériences telles que "Les Voyages De Christophe Colomb" ou "Neheh". Alors que sur Seventh Records, chaque disque est une évolution. Par exemple, l'ambiance harmonique de «M. D. K.» n'a rien à voir avec celle de «Köhntark».

On connaît ton admiration pour John Coltrane, est-il toujours aussi important pour toi aujourd'hui ?

Coltrane demeure un des musiciens de pointe. On ne peut pas dépasser quelqu'un qui a tout donné. C'est toujours lui qui inspire, qu'on le veuille ou non, consciemment ou pas, tous les genres, toutes les musiques. L'idée motrice, que je sens à l'intérieur de sa musique, m'inspire en permanence. Il a réalisé une matière palpable dans le temps. Ça se précise pour moi, je ne sais pas où j'en suis mais ça avance. Grâce à lui.

Tu m'as dit que "Mekaniik Destructiw Kommandöh" était ton "My Favorite Thing"...

C'est vrai. Si on prend la chronologie, "My Favorite Thing" est la première réalisation de Coltrane qui semblait concrète. Il y avait eu bien sûr "Giant Step" mais là on entendait une autre couleur. Un nouveau monde s'ouvrait. Chacune de ses improvisations de notes nous emmenait en des univers fantastiques ou cauchemardesques. Pour moi «Mekaniik», c'était ça. Je l'ai cherché dès le début. MAGMA était un peu comme la recherche de Coltrane, mais avec des mélodies. Un solo de mélodies en fait, contrairement aux groupes à l'époque, hippies ou autres, qui jouaient trois notes et s'écoutaient trois heures résonner dans une réverb'. Nous, on jouait une mélodie qui, s'enchaînant à une autre, puis à une autre, sans jamais s'éterniser, s'intégrait à l'intérieur d'un thème qui se réalisait en lui-même. Et qui s'enchaînait à un autre et ainsi de suite... un cap au dessus à chaque fois. Donc tout ça, c'est la même démarche.

Peux-tu nous expliquer ce qu'est un "cosme" ?

C'est une fraction de poussière, appartenant au cosmos, plus rapide que tout ce qui peut se calculer. Une position qu'on ne peut pas situer. En musique, cela correspond au touché, à l'écrasement de la peau sur la touche de l'instrument avant qu'elle ne forme le son. C'est «insituable» mais ça existe. Puisqu'après la résolution du son, il y a un après. Ça fait partie des cosmes, c'est «imprenable». Ça fait la musique, mais c'est où ? C'est comment ? Ça ne s'entend pas et

«Mon souci, c'est la Vie, et surtout la connaissance de l'Homme.

J'ai toujours voulu être exposé, filtrer l'essentiel pour restituer le véritable combat de la vie. Voilà pourquoi j'ai banni le mot "Mort".»

pourtant c'est là. J'en tiens compte à chaque fois que je crée.

En est-il de même pour les musiciens qui t'accompagnent ?

Je pense que les musiciens qui travaillent à l'intérieur du groupe en ont conscience. On essaie d'en parler, mais ça fait partie des rares choses qu'on ne peut transmettre oralement. Il faut sentir et travailler à l'intérieur de soi. Nous procédons de la même manière au sein du TRIO, on touche à un moment donné le tempo et chacun fait son introspection.

MAGMA avait la réputation d'être un groupe avec une discipline interne draconienne. Est-ce une légende ?



«Il y a des structures très précises à l'intérieur des thèmes, mais pour aller d'un point à un autre, on passe par des improvisations. Quelquefois, il suffit d'un rien pour que le résultat bascule de réussite en désastre.»

que se serait-il passé ? Ecoutez la musique de Coltrane, c'est limpide, il nous parle, je l'entends. Je pensais que les gens saisi- raient, à l'intérieur des mélodies, ce que je racontais musicalement. Je croyais être clair dans ma démarche. Peut-être n'étais-je pas au niveau pour me faire com- prendre ? C'est possible. Aujourd'hui, quand je capte un son ou une mélo- die, je développe plus. Je me sens plus prêt pour le faire. J'épaulé avec un texte. Mais on peut sentir la joie ou la douleur au delà des mots. Quand j'écoute Sarah Vaughan ou Billie Holiday, j'entends beaucoup plus que ce qu'elles me disent. Idem pour James Brown ou Otis Redding, je sens les émotions, les couleurs.

Il fallait, au départ, mettre un grand coup de nerf, parce que c'était très difficile. J'avais proposé, si on remonte un tout petit peu avant la création de MAGMA, à tous les musiciens de pointe de Paris de monter un groupe et de partir sur la route, à la rencontre des gens, à l'aventure. Il fallait tenir tous ces gens, parce qu'il n'y avait rien, on n'avait pas de travail.

Et d'où vient le nom de MAGMA ?
Au Rock'n Roll Circus passait des groupes comme TRIANGLE ou MARTIN CIRCUS. Un jour, j'ai dit : "tiens si on allait y faire un boeuf pour se faire voir ?". On nous a refusé l'entrée parce que le groupe n'avait pas de nom. J'ai alors trouvé "Magma" et on a pu faire notre concert. Ce nom devait, certainement, être au fond de moi. Quelques années auparavant, je jouais dans le groupe de Bernard Paganotti et on chantait aussi dans une autre langue. J'avais déjà écrit un morceau, "Nogma". "Magma" était ce mot que je cherchais à l'époque, un son qui résonnait en moi. Et il veut bien dire ce qu'il veut dire : issu du volcan. Donc plutôt un symbole de feu.

Pourquoi avoir créé une langue "Kobaïenne" ?
Les textes me sont venus d'une certaine manière. Je trouvais lourd d'essayer de traduire un mot, risquant de le trahir en ne connaissant pas véritablement le ou les sens en profondeur. Quand je dis le mot, je sais qui je suis, quand je le traduis, non. Parce que je chante, les gens cherchent à comprendre. Si j'avais joué du saxophone,

A propos de couleurs sensibles, qu'en est-il de ton projet de disque expérimental ?
L'album se nommera "Magma Eterna". Ce sera un duel entre les machines et moi, pour déterminer jusqu'où peut aller la division des temps. Je poserai la touche finale aux claviers, à l'intérieur des divisions que j'aurai proposées. Même le compte «1, 2, 3, 4» sera historique. A l'intérieur d'un thème excessivement lent, on peut jouer très vite, la division du tempo va donner la clef.

La stagnation du temps n'existe pas pour toi ?
C'est la mort. Je ne connais pas, ça fait partie des mots que j'ai banni. Mon souci c'est la Vie, et surtout la connaissance de l'Homme. J'ai toujours voulu être exposé, fil- trer l'essentiel pour restituer le véritable combat de la vie. Voilà pourquoi j'ai banni le mot "Mort".

«A Tous Les Enfants», sorti fin 94, marque un tournant important dans ton oeuvre...
C'est un nouvel aspect. On avait prévu, au départ, une plage sérieuse, avec joie, rire, mystère et peur. Pour le rire, j'avais quelques thèmes possibles mais je risquais de briser le climat général. Il aurait fallu un double album. Mais ce n'est que partie remise...

Il s'en dégage un parfum d'intemporalité que n'ont pas certains disques de MAGMA...
C'est vrai ! Pour moi, "Ronde De Nuit" est aussi important dans l'évolution que "Mekanik Kommandöh". Car c'est une petite pièce dont l'intérieur était nouveau. Plus proche de ce que je voulais développer musicalement.

Ce disque a ému le "grand public" bien plus qu'aucun album de MAGMA. Qu'en penses-tu ?
C'est dommage. Chaque mélodie de MAGMA a été créée dans un réel climat émouvant. D'un groupe de sept, voire dix musiciens, sortait un son qui était l'expres- sion des interprétations de chacun. La note, au lieu d'être chuchotée était jouée de manière très puissante. Mais cela n'entra- vait pas l'émotion.

N'as-tu pas l'impression, avec cet hommage à nos aïeux, d'avoir boucler la boucle ?
Non, j'ouvre la spire. On commence à concevoir la sphère. Il fallait du temps pour retrouver le fil conducteur. Aujourd'hui je le tiens et je remonte à la source. De là, je serais peut-être totalement moi, c'est ce que

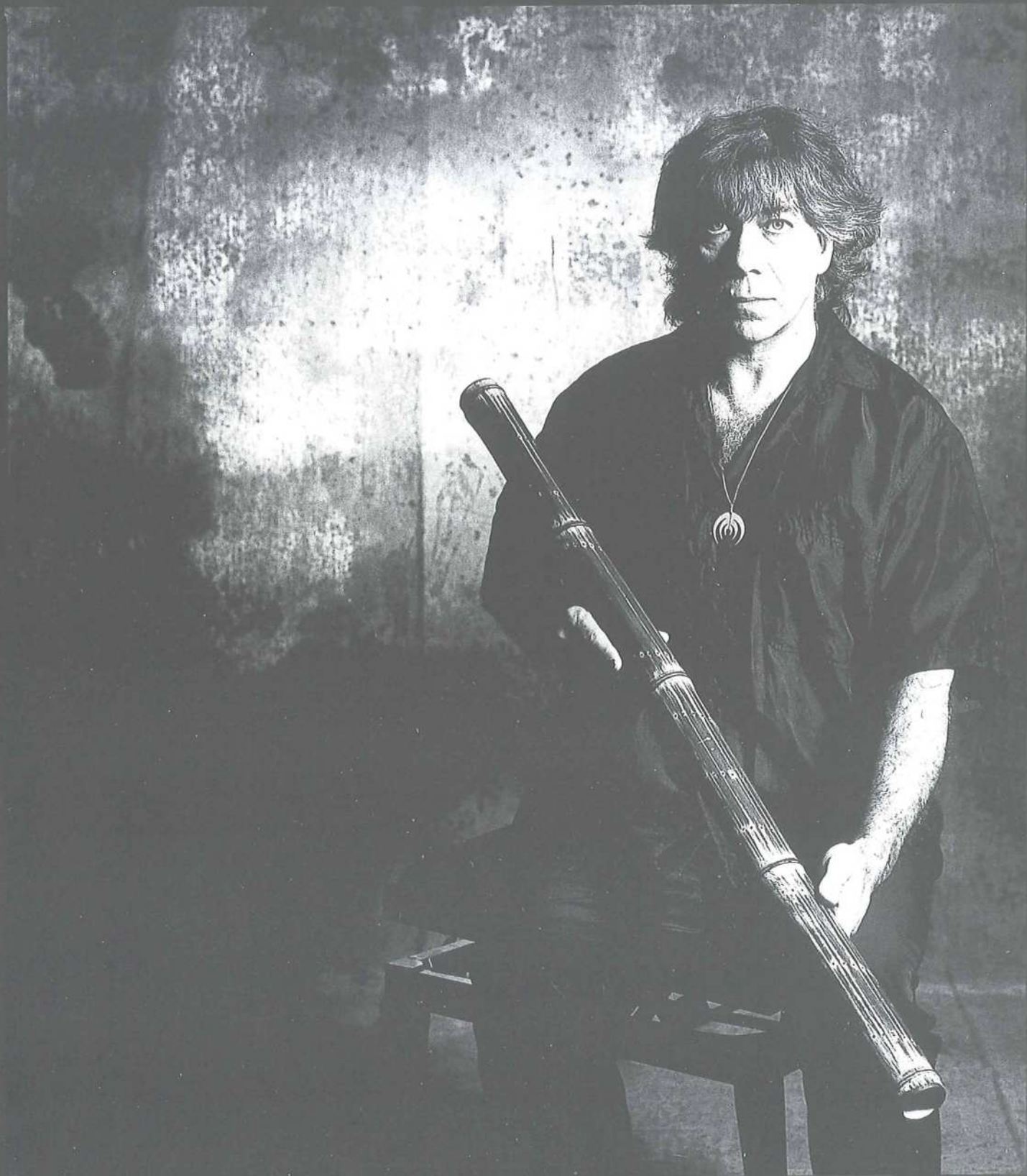
je cherchais depuis toujours...
Depuis la formation de MAGMA, tu as participé à des groupes aux aspirations très diversifiées : OFFERING, ALIEN QUARTET, WELCOME, le TRIO et maintenant LES VOIX DE MAGMA.

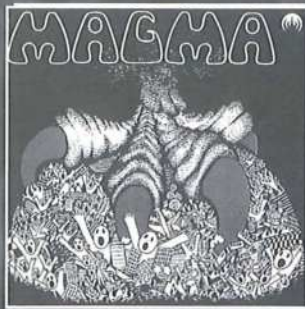
OFFERING est proche du jazz. Il y a des structures très précises à l'intérieur des thèmes, mais pour aller d'un point à un autre on passe par des improvisations. Quelquefois, il suffit d'un rien pour que le résultat bascule de réussite en désastre. La musique est imprenable. Dans MAGMA, les structures étaient plus rigides, plus diffi- ciles à déplacer, mais il y avait toujours une séquence où l'un des solistes du groupe pouvait développer son idée de la couleur générale du thème. Comme les chorus de violon dans "Mekanik" ou de sax dans "Kobaïa". ALIEN QUARTET était une expé- rience pour renouer avec le jazz. Rejouer avec la musique de John Coltrane, retra- vailer de l'intérieur et rester en contact avec la batterie. WELCOME est une formule très difficile, où les impulsions des deux bat- teurs sont filtrées à travers le piano, les basses, le sax et la trompette, et leurs rythmes ainsi dilués. Ce n'est, en fait, qu'une expérience. Pour MAGMA-LES VOIX, c'est encore différent. Je chante sou- vent, chose que je ne pouvais pas faire en jouant de la batterie, sauf au moment de la composition. Quant au TRIO, il continuera tant qu'il évoluera. Le rythme est formé par tous les éléments et de là nait la mélodie puis l'harmonie, selon le bagage de cha- cun. Peut-être allons-nous ajouter un saxo- phoniste ? On y pense.

Au fur à mesure que paraissent les albums de ces formations, on sent ton style évoluer...
Avant je composais sans trop étendre les tessitures. Je jouais très souvent dans les médiums. Maintenant je commence à com- poser avec un peu plus de graves et d'aigus. J'élargis le spectre sonore, m'amenant à des résolutions d'une autre envergure. Le plus dramatique est de composer en proposant des questions, alors qu'il y en a déjà telle- ment. L'idée est donc de parler pour donner des réponses.

Ce sera le mot de la fin. Rendez-vous pris pour le concert du vingt-cinquième anniver- saire de MAGMA le 14 octobre prochain.

«Le plus drama- tique est de com- poser en proposant des questions, alors qu'il y en a déjà tellement. L'idée est donc de parler pour donner des réponses.»





A ce jour, Christian Vander a enregistré une bonne vingtaine d'albums. Afin que l'on ne s'égaré pas en consultant cette oeuvre titanésque, le leader de MAGMA a accepté, avec une infinie gentillesse, de nous servir de guide pour une visite sélective de sa discographie.

MAGMA KOBALIA (1970)

"Après la disparition tragique de John Coltrane (41 ans) en 1967, face au chaos musical perpétuel et à "l'incompréhension (programmée) entre les hommes", j'ai composé «Kobalia» («Eternel»), fondé MAGMA et la «Zeuhl Wörtz» («musique des forces de l'univers»). A vie. A mort. Et après... Ce qui m'amena à découvrir mon véritable travail sur cette terre. Ma véritable fonction. Ce disque sans concession fut un véritable bain de jouvence. Nombreux furent ceux qui vinrent s'y tremper. Ce qui fit éclore en France une multitude de groupes, créant ainsi un nouveau courant musical : la musique Zeuhl."

MEKANIK DESTRUCTIF KOMMANDOH (1973)

"3ème mouvement d'une trilogie s'intitulant «Theusz Hamtaahk», «M. D. K.» est bien mon "My favorite Thing". Les mélodies s'enchaînent à l'infini, toutes plus intenses les unes que les autres, jusqu'au paroxysme. Composée en 1971-1972, cette trilogie comprenant "Theusz Hamtaahk" 1er mouvement, "Wurdah Itah" mouvement n°2 et "M. D. K.", fut étonnamment enregistrée dans le désordre. En effet, je pratique longuement les thèmes avant de les enregistrer et «MekaniK» fut le premier des trois mouvements à être joué sur scène. Les autres furent développés et enregistrés ultérieurement : "Wurdah Itah" en 1976, "Theusz Hamtaahk" en 1980 (dans "Retrospektiw Volume 1 & 2")."

KÖHNTARKÖSZ (1974)

"Peut-être le morceau de MAGMA le plus complexe à ce jour et aussi le plus mal compris. Il propose, en effet, une structure rythmique syncopée à l'extrême, où ce qui semble le Temps est le Contretemps, d'où émergent à leur tour les contretemps du contretemps, positionnant le tout totalement différemment dans l'espace. Ce qui procure une sensation physique et psychique complètement différente et inconnue lors de l'interprétation... Aujourd'hui encore, beaucoup de gens (idem pour les musiciens) pensent que le contretemps est le temps dans «Köhntarkösz», c'est pourquoi je suppose qu'ils ne peuvent l'écouter à sa juste valeur. Ou tout simplement, ne l'écourent pas. Le morceau raconte parallèlement une histoire de maître à disciple. A suivre..."

"MAGMA LIVE !" OU "HAI !" (1975)

"Reprend «Köhntark» (ou «Köhntarkösz»), intitulé ainsi pour des problèmes relatifs aux maisons de disques, ainsi qu'un extrait de notre "cheval de bataille", «M. D. K.». «MekaniK Zaïn» nous permet d'entendre un des points culminants des concerts de cette époque. Le chorus furieux de Didier Lockwood soutenu par une rythmique folle à 7/4 le propulsant hors des normes. C'est le premier album du groupe enregistré en public. Il en émane toute la puissance, la musicalité, l'improvisation et la cohésion de la formation. Du thème "Hai !" («Vivant !»), basé sur une rythmique 4/3, s'échappe un champ d'espoir magnifique, un appel à la vie où se mêlent euphorie, joie et douleur..."

UDU WUDU (1976)

"Un disque qui nous permet d'apprécier "Defutura", une des rares pièces enregistrées par l'un des musiciens les plus inventifs de MAGMA, Jannick Top. Une oeuvre d'une glaciale beauté, et d'une rigueur interne implacable. Le morceau est encadré par quelques thèmes, composés par Bernard Paganotti, Jannick Top et moi-même, moins marquants sans doute mais dans la couleur de la pièce maîtresse."

RETROSPEKTIV III (1980)

"J'ai composé, à l'occasion du onzième anniversaire de MAGMA, le thème "Rétrovision" ou "Attahk". Un condensé de toutes les couleurs que Magma avait joué jusque-là. Le résultat, d'une force inouïe, fut comme un coup de poing à la face de ceux qui disaient : "MAGMA n'est plus..." (comme à chaque fois que nous nous absentons de la scène plus de trois mois). Le thème disait : "On a dit que MAGMA n'était pas... Ce n'est pas !" Ce fut une joie et un triomphe durant ces trois concerts à l'Olympia. Nous avons extraits de ces soirées exceptionnelles trois disques, "Retrospektiw III" puis "Retrospektiw I-II" comprenant enfin le thème que tout le monde attendait depuis des années : "Theusz Hamtaahk". Un moment très fort !"

MERCI (1983)

"Le premier disque auquel je participais en temps que producteur. J'avais besoin d'apprendre énormément de choses en studio. Ce fut fait. Je me suis rendu compte plus tard que je n'avais pratiquement pas joué dans ce disque, mais j'avais mis une telle énergie pour diriger tous les

musiciens de cet album que j'avais l'impression d'avoir, à ma manière, respiré dans chacune des notes du disque. Merci à monsieur Yves Chamberlan qui a mis les studios Davoult à notre disposition ad lib... Malgré un mixage trop rapide (trois jours) pour un disque que nous avons enregistré en cent-soixante-dix jours, il reste des moments d'intensité, de musicalité et d'énergie incroyables à la ré-écoute aujourd'hui encore. Un nouveau pas était franchi."

OFFERING I-II (1986)

"Premier disque du nouveau groupe parallèle à MAGMA. La musique d'OFFERING contient beaucoup plus de plages d'improvisation que MAGMA, qui est très structuré. Nous nous déplaçons d'un point à un autre sur la corde raide, d'une structure pré-établie à une autre. L'ensemble est fragile, personne ne pouvant se dissimuler; l'erreur coûte très cher. Mais le résultat en cas de réussite est quasiment magique. J'aime pratiquer dans ce groupe. Il fonctionne comme la vie; on ne fait les choses qu'une seule fois. Un beau disque très original, et à la fois très proche de la démarche de MAGMA."

TO LOVE (1988)

"Parallèlement à mon travail dans OFFERING, MAGMA et le TRIO, j'ai enregistré "To Love". Une suite que j'ai voulue silencieuse, offerte à mon ami Jean-Paul Fenneteau qui, après avoir combattu pour la même cause que moi, est parti à l'âge de trente-trois ans, le coeur brisé par le désespoir. Ce disque lui est dédié. Je me suis exposé dans les textes, les improvisant en direct dans le studio. J'ai relevé ensuite les paroles. J'ai fait un disque de coeur pour un homme de coeur que j'aimais. Pour Jean-Paul Fenneteau que je ne reverrai plus. Si vous aimez "To Love", tant mieux. Merci pour lui."

65 ! (1993)

"Deuxième disque enregistré par le TRIO : Emmanuel Borghi, Philippe Dardelle et moi-même. Fondé par Borghi en 1987, le TRIO offre aujourd'hui un bel aspect de ses possibilités. La respiration est la base même de notre travail. Se proposer à trois, comme un seul homme, tout en pouvant nous exprimer tous, totalement. Là aussi la musique ne tient qu'à un fil, tout est fragile et c'est merveilleux à vivre, à pratiquer. Les thèmes que nous proposons sont pour la plupart de John Coltrane, avec, bien sûr, quelques originaux. Mais la musique de Coltrane est déjà tellement belle et passionnante à développer. Cette formation me permet de pratiquer mon instrument initial, la batterie, et de défricher d'autres rythmes, d'autres horizons. Elle est aujourd'hui un complément essentiel pour mon évolution musicale. Un prochain disque très bientôt..."

A FIEH (1993)

"Ce troisième disque du groupe OFFERING marque une étape décisive dans mon évolution. Pour la première fois, j'y mets mes théories en pratique : aujourd'hui ne pas rêver, ne pas lorgner vers les étoiles, le cosmos, ne pas se perdre dans les hautes sphères intellectuelles et autres... Mais creuser pour apprendre, pour enfin s'élever, les pieds profondément enracinés dans notre sol. Un disque clé, prémice de ma nouvelle proposition, de mon nouveau travail."

A TOUS LES ENFANTS (1994)

"S'adresse à toutes et tous. A tous ceux qui ont su rester des enfants. Il nous parle d'un pays libéré du carcan de nos lois, où seule règne la vie, la vraie, naturelle, et sans question. On y cultive la mémoire du vécu, en respectant ses dignes aïeux. Ceux qui nous ont tout appris. Sa devise est : OUI A TOUT, NON A RIEN. J'ai banni de ce disque tous les termes que la nature n'a pu concevoir et qui se retourneront contre elle un jour. J'ai fait "trucher" ensemble les mots qui me restaient. Les histoires qui sont contées là sont saines et simples, et pourtant, le mystère, la joie et la peur y sont présentes. J'ai ainsi banni contraires et inverses qui sont des fléaux inventés pour tourmenter les hommes, les disant pour finalement les détruire. Bonheur-Malheur, Richesse-Pauvreté ne sont plus. Haut et Bas n'existent plus. Seul subsiste En, qui veut dire de l'intérieur vers l'extérieur. Jolies chansons traditionnelles et compositions originales surgissent, ou resurgissent, mêlant voix, cordes, piano et fifres en une joyeuse sarabande fière et optimiste à jamais... Ce disque est pour moi le témoignage le plus clair, et le plus expressif de mon travail à ce jour. Il me languit de poursuivre."

Merci. A bientôt.
Christian Vander



LOS PRÉSENTE :

SARDOU

Mer. 27 Sept.

Dijon - Parc des Expos

1^{er} série : 315 Frs

2^e série : 275 Frs/C.E. : 255 Frs

Gradins : 205 Frs

BOO RADLEYS

Mar. 19 Sept.

Besançon - Montjoye

100 Frs (C.E. 90 Frs)

TRI YANN

Vend. 29 Sept.

Besançon - Montjoye

130 Frs (C.E. 120 Frs)

CALVIN RUSSELL

Mer. 11 Oct.

Dijon - L'An Fer

120 Frs (C.E. 110 Frs)

ANGE

Mar. 31 Oct.

Besançon - Montjoye

140 Frs (tarif unique)

LLOYD COLE

Mer. 18 Oct.

Besançon - Montjoye

140 Frs (C.E. 130 Frs)



Le Doubs
CONSEIL GÉNÉRAL

GUY MONTAGNÉ

Mar. 21 Nov - Besançon - Kursaal

Mer. 22 Nov - Pontarlier - Halle Polyval.

Jeu. 23 Nov - Vesoul - Thev'

(Nous consulter pour les tarifs)

Marillion

le grand huit

Et si "Afraid Of Sunlight", huitième et dernier album en date de MARILLION, s'imposait finalement comme l'oeuvre majeure d'un groupe qu'on n'attendait même plus au tournant ? En se débarrassant simultanément de ses tics (les clichés prog' empruntés à d'autres) et de ses tocs (certaines tendances FM), MARILLION paraît enfin libre, sûr de sa musique, de sa personnalité et de ses émotions.

L'occasion était trop belle pour ne pas faire le point avec le sieur Steve Rothery, seul membre originel de ce singulier groupe dont la carrière, par ses cimes et ses crevasses, ressemble sur bien des points aux inconstants contours des montagnes russes...

Toute la candeur de Steve Rothery est sans doute contenue dans la question qu'il me pose, juste avant que je ne commence à l'assaillir des miennes. "Dis-moi, est-ce qu'en France, les radios et les télé passent un peu de rock progressif et mélodique ?". Comme je lui réponds par la négative, lui précisant que le triumvirat grunge-rap-techno reste prépondérant dans les médias franchouillards, Steve avoue sa déception. Et puis repart fixer des yeux le plafond blanc, comme pour mieux faire face aux questions sans affronter le regard de celui qui les pose. Grand guitariste, Rothery se fait aussi grand timide lorsque la musique se taît et que, paradoxalement, on lui demande alors de ne parler que d'elle, presque sur commande. Or, c'est pourtant lui, unique survivant de la naissance du groupe, qui peut encore le mieux jeter un pont entre le passé de MARILLION et sa plus brûlante actualité. Et les souvenirs ne sont pas tous forcément plus beaux que ce présent marqué par l'éclosion d'un lumineux album...

Steve, avant de parler d'"Afraid Of Sunlight", j'aimerais savoir quels souvenirs tu conserves de chaque étape discographique de la carrière de MARILLION. Rétrospectivement, comment juges-tu chaque album-studio ?

Ouh! Il va falloir puiser dans les tréfonds de ma mémoire !!! Chaque album a constitué évidemment une aventure particulière. La réalisation de "Script For A Jester's Tear"

reste un moment très fort et très spécial. Comme c'était la première fois que nous faisons un album, nous ne pouvions pas encore savoir ce que nous voulions réellement. Nous n'étions pas encore capables de contrôler vraiment la machine et le son du disque n'est pas celui que nous espérions. Personnellement, je n'aime pas du tout le son des guitares sur cet album. Mais d'un autre côté, les chansons sont bonnes et je pense que ce disque contient probablement les meilleures paroles jamais écrites par Fish. Nous l'avons enregistré dans les studios du Marquee, juste à côté de la salle de concert du Marquee club. C'était agréable. Nous étions tantôt en studio, tantôt dans la salle pour écouter les groupes ou...boire un coup ! (rires). Mais nous étions vraiment inexpérimentés à l'époque...

C'est aussi l'époque où vos premiers détracteurs taxèrent le groupe de "GENESIS bis"...

Tu sais, si l'on devait écouter tout ce que peuvent dire les gens ! (sourire). Franchement, à l'époque, nous étions tout autant inspirés par KING CRIMSON, YES, CAMEL ou PINK FLOYD que par GENESIS. Lorsque nous avions composé "Grendel" (Ndr : la longue suite que l'on retrouve sur la compilation "B'sides Themselves"), nous étions très marqué par GENESIS, c'est vrai. Mais à l'époque de "Script...", c'était déjà différent. Notre musique était devenue beaucoup plus basée sur les guitares que celle de GENESIS. Puis nous avons franchi un pas supplémentaire, en terme de maîtrise technique et de personnalité musicale, avec l'enregistrement de "Fugazi". Ce ne fut pas chose facile : pour l'écriture, nous avons dû tout composer sans batteur puisque Mick Pointer était déjà parti et Ian Mosley pas encore arrivé. Et techniquement, nous avons eu beaucoup de problèmes dans le Manor Studio, près d'Oxford. Pendant deux jours, nous nous sommes retrouvés au chômage technique. et nous avons vraiment perdu confiance. Mais heureusement, c'était passager... Je conserve d'excellents souvenirs des trois mois que nous avons passés à Berlin l'année suivante pour enregistrer "Misplaced Childhood". C'était un endroit étonnant pour faire un disque mais un endroit vraiment fabuleux. En plus, c'est pour cet album que l'écriture est venue la plus vite : en une semaine!

Cette année 1985 a également marqué le premier vrai hit de MARILLION avec "Kayleigh"...

Oui et il est amusant de noter qu'à l'époque, la maison de disques a voulu nous imposer "Lady Nina" comme face A du single. C'est nous qui avons insisté pour que cela soit "Kayleigh" et finalement "Lady Nina" est restée en face B. La suite a montré qu'une fois de plus, c'est nous qui avions eu raison ! (rires). Je n'ai pas de bons souvenirs de "Clutching At Straws". Musicalement, je suis fier de l'album mais les paroles de Fish sont trop pleines de désespoir. Ce n'est pas un disque très gai, à la fois sur le plan musical et sur celui des souvenirs de son enregistrement.

Chapitre 2: l'arrivée de Steve Hogarth à la place de Fish... Contrairement à bon nombre de groupes, vous avez cherché et trouvé un nouveau chanteur qui n'avait strictement rien à voir avec le précédent...

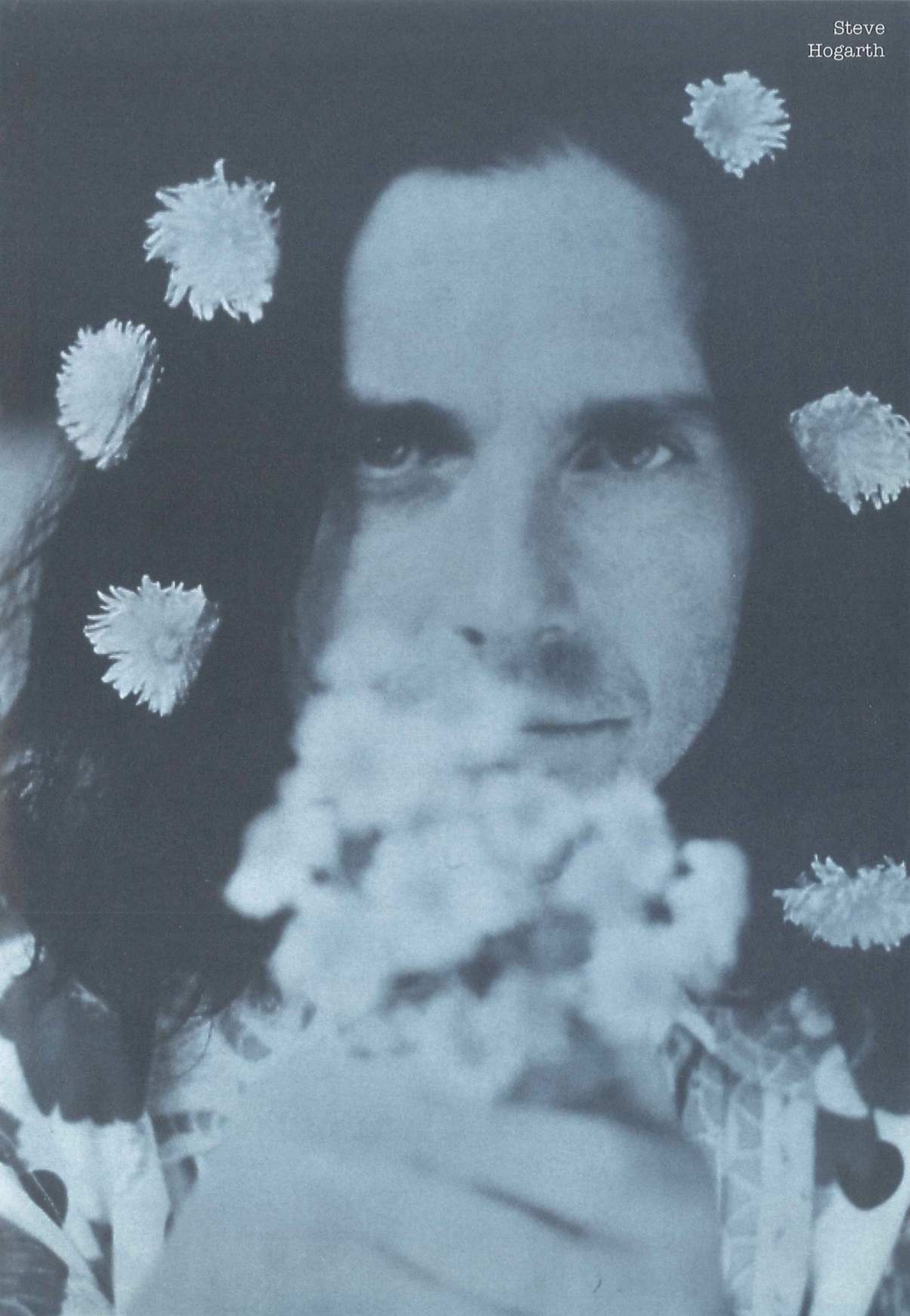
C'est vrai, nous avons alors pris une décision claire et nette : nous ne voulions surtout pas d'un clone de Fish. Pour avoir une raison de continuer, il nous fallait être forts et surtout ne pas chercher à recréer le passé. Steve est un musicien et un chanteur d'un style totalement différent de Fish et cela nous a plu. Une nouvelle aventure commençait pour nous et je crois que c'est avec "Season's End" que nous avons probablement pris le plus de plaisir en faisant un album. Nous n'avons pas pris autant de plaisir avec le suivant : le son de "Holidays In Eden" n'est pas satisfaisant, il correspond plus à ce que voulait le producteur qu'à nos propres attentes et "Brave" a été en partie une réaction contre ce phénomène, avec cette fois l'appui d'un producteur qui partageait notre vision des choses. Nous avons enregistré la première partie dans le sud-ouest de la France, dans un château en Dordogne tout près de Périgueux. La chanson "Brave" a été directement inspirée par l'atmosphère de ce château. Mais l'endroit n'avait pas que des avantages : en fait, nous étions un peu trop isolés et, au bout d'un mois, le séjour a plus ressemblé à des vacances qu'à des séances de travail. Nous avons fini l'album à Londres. Je crois que nous avons vraiment besoin d'être près d'une grande ville...

Et nous voici arrivés à "Afraid Of Sunlight"...

Oui. Cette fois, nous avons enregistré dans notre propre studio: les circonstances extérieures ont sans doute moins joué qu'à l'accoutumée. D'abord, le principal souci était de ne surtout pas se répéter, de ne pas accoucher d'un "Brave part 2". A la fois dans l'esprit et dans notre démarche, "Afraid Of Sunlight" se rapproche beaucoup plus de "Season's End" que de "Brave". En fait, nous avons démarré le processus d'écriture en improvisant tous ensemble, en enregistrant tout et en conservant ce qui nous semblait le meilleur sur une cassette à part. Les chansons ont commencé à se former tout naturel-

"Dis-moi, est-ce qu'en France, les radios et les télé passent un peu de rock progressif et mélodique ?"

Steve
Hogarth





Marillion - 1994

lement et il nous a fallu sélectionner ce qui allait rester au final et ce qui n'allait pas rester. Il y avait deux ou trois chansons avec les mêmes paroles. Steve a essayé toutes les formules et n'a bien sûr gardé que celles où cela sonnait le mieux. Finalement, nous avons laissé de côté de quoi faire un demi-album !

Tout cela semble expliquer en partie l'impression que donne ce dernier album, à savoir que la musique de MARILLION a désormais un côté spontané complètement absent dans le passé...

Beaucoup de choses ont changé par rapport à l'époque de Fish. Comment puis-je t'expliquer ça ? Disons que nous accordons maintenant beaucoup plus d'espace à la seule musique. Fish avait une telle personnalité et

les plus dures dans ce métier car rien n'est plus facile que de retomber dans les vieux clichés, même inconsciemment. Regarde dans le domaine progressif tous ces groupes qui continuent à se référer directement à "Foxtrot", "Dark Side Of The Moon", "Fragile" ou "The Snowgoose". Il y a quand même une vie après tout ça ! Nous sommes très conscients du danger de se répéter et peut-être avons nous parfois une réaction trop forte contre ça. L'un des paris de MARILLION est de créer quelque chose que nous n'avons jamais fait avant. Le résultat peut d'ailleurs donner le même type d'émotion mais au moins, on cherche à y arriver d'une manière nouvelle...

Beaucoup de gens se posent la question de savoir qui dans le groupe, de Mark Kelly ou de toi, est le principal compositeur...

Franchement, cela dépend des morceaux. Dans le passé, notre musique était quand même plus basée sur les guitares que sur les claviers. Pour "Brave", c'était du cinquante-cinq. Sur "Afraid Of Sunlight", l'écriture originelle provient à nouveau le plus souvent de la guitare. Mais vraiment, cela varie selon les chansons...

Te considères-tu d'abord comme un compositeur ou d'abord comme un guitariste?

Je dirais probablement davantage comme un compositeur que comme un technicien. Pour moi, les meilleures musiques ne sont pas forcément l'œuvre des meilleurs musiciens et il y a trop d'excellents musiciens qui finissent par écouter la seule technique et non plus la musique, qui font de la musique pour musiciens mais plus vraiment pour les gens en général. Je ne me sens pas très proche de ce type de guitaristes et je pense que la majeure partie de l'émotion et de l'esprit de la musique se traduit souvent en termes très simples. Évidemment, la technique n'est pas une mauvaise chose puisqu'elle te permet d'exprimer à fond ce que tu ressens et veux faire ressentir. Mais elle ne doit surtout pas être une fin en soi, seulement un moyen.

Dans ton esprit, que représente la musique de MARILLION pour les fans du groupe? Un simple divertissement ou quelque chose de plus profond?

J'aime l'idée que cela soit quelque chose de plus profond. Je crois que beaucoup de gens nous aiment avec passion, sûrement parce qu'ils trouvent dans nos paroles et notre musique quelque chose qui les touche réellement. Dans les paroles, parce qu'elles peuvent contenir comme un message pour celui qui les écoute, un message qui lui fait du bien, auquel il peut parfois s'identifier. Et en même temps, la musique doit être cette chose magique qui t'emmène quelque part, qui ressemble à un voyage : tu éteins la lumière et tu es ailleurs, tu oublies un instant la situation réelle. Je crois que tout ça dépasse sans doute un peu le simple divertissement. Mais d'un autre côté, cela reste aussi un divertissement. S'il n'y a plus cette notion d'amusement, cela deviendrait vraiment trop sérieux, comme une sorte de sermon ennuyeux.

Il y a sept ans, le départ de Fish a d'abord été motivé par une sérieuse dégradation des relations entre lui et le reste du groupe. Penses-tu que la survie d'un groupe passe forcément par l'amitié ou peut-elle juste se suffire de simples relations professionnelles?

Je suis sûr d'une chose: si nous sommes toujours ensemble, c'est parce que nous sommes heureux ensemble. C'est peut-être inhabituel pour un groupe de notre âge mais c'est la vérité. Tu sais, quand on passe tant de temps ensemble, soit on apprend à bien s'entendre, soit on finit par se haïr. Alors, évidemment, il arrive qu'on s'engueule occasionnellement mais nous avons à 99% la chance de partager quelque chose de spécial, une sorte d'alchimie. Pas seulement dans notre façon de travailler en tant que musiciens mais aussi en tant que personnalités complémentaires. Vu de l'extérieur, c'est un aspect des choses qui peut ne pas sembler si important. Mais il est pourtant essentiel. Ok, nous sommes d'abord réunis pour faire de la musique mais le reste du temps, il faut bien vivre ensemble. C'est un peu comme une famille. S'il y avait vraiment des problèmes, ils deviendraient de plus en plus gros et au bout d'un moment, tout finirait par exploser ! Donc, nous avons vraiment de la chance...

Cela ne t'empêche pas d'avoir actuellement en vue la réalisation d'un album solo...

Ce n'est pas vraiment un album solo mais plutôt un projet avec d'autres musiciens, dont Paul Craddick, le batteur d'ENCHANT. Ce sera quelque chose de différent, plus proche d'ALL ABOUT EVE que de MARILLION. C'est intéressant aussi de travailler avec de nouvelles personnes, cela exige de moi d'autres prises de responsabilités. L'album devrait sortir l'an prochain, peut-être...

Steve Hogarth disait récemment dans nos colonnes (cf Rockstyle n°11) que tu te considérais un peu comme l'"âme de MARILLION". Peux-tu imaginer qu'un jour le groupe puisse continuer sans toi?

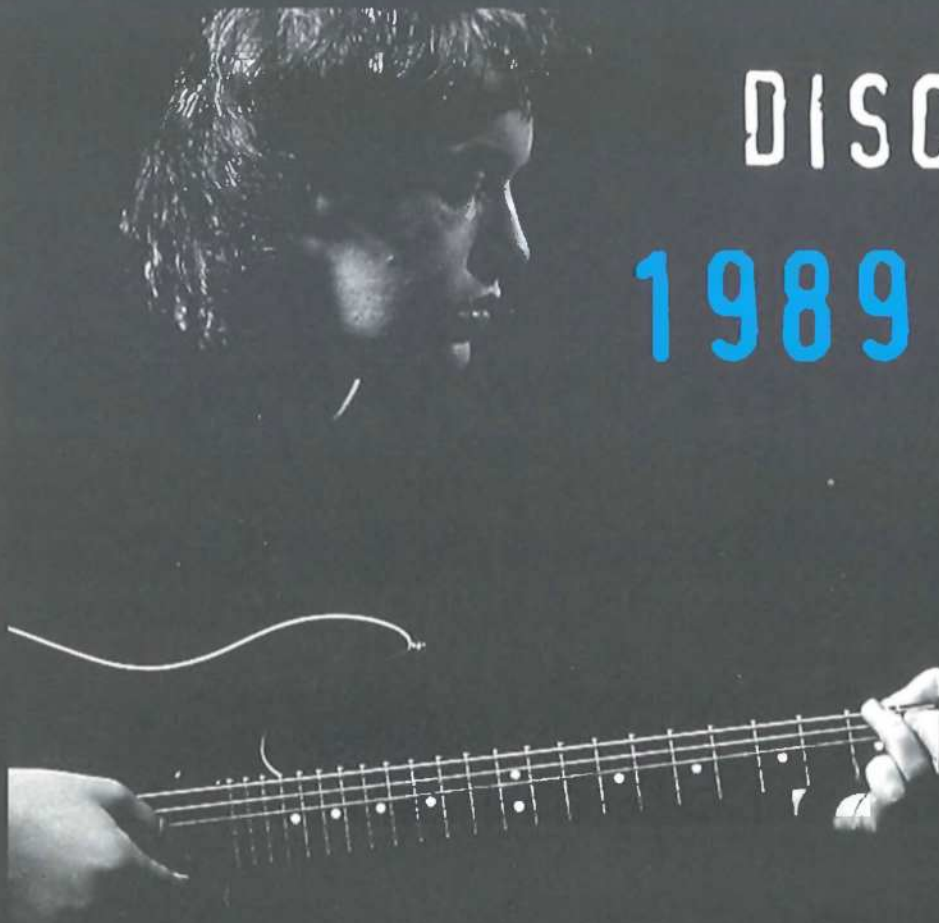
Bien sûr. Les changements de personnel sont dans la nature des groupes. J'ai beau être le seul membre du line-up original, je sais qu'un groupe a une vie qui va bien au-delà de celles de chacun de ses membres individuels. Si je quittais MARILLION, il y aurait sans doute une partie de sa musique qui resterait la même et une autre partie qui changerait...puisqu'il y a quand même ma part de boulot! Ce serait peut-être pire...ou meilleur. Qui sait ? Il faudrait voir ! (rires). Tant de groupes ont subi des changements de personnel. Comme on dit, personne n'est irremplaçable!

"L'un des paris de MARILLION est de créer quelque chose que nous n'avons jamais fait avant"

des paroles tellement fortes qu'inévitablement, elles finissaient par créer une sorte de pression sur la musique qui n'existait qu'à travers elles. Aujourd'hui, nous avons redéfini une autre alchimie, beaucoup plus équilibrée. D'un point de vue global, l'accent est mis autant sur la musique que sur les paroles. Elles vont ensemble mais l'une ne suit plus les autres comme cela a pu être le cas auparavant.

J'ai le sentiment qu'une de tes idées fixes est d'éviter à tout prix la redite musicale.

C'est vrai, nous cherchons toujours à faire évoluer notre musique, pour continuer à créer quelque chose. Ne pas se répéter musicalement, c'est sans doute l'une des choses



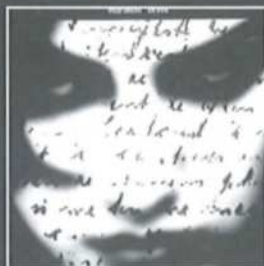
DISCOGRAPHIE

1989 - 1995

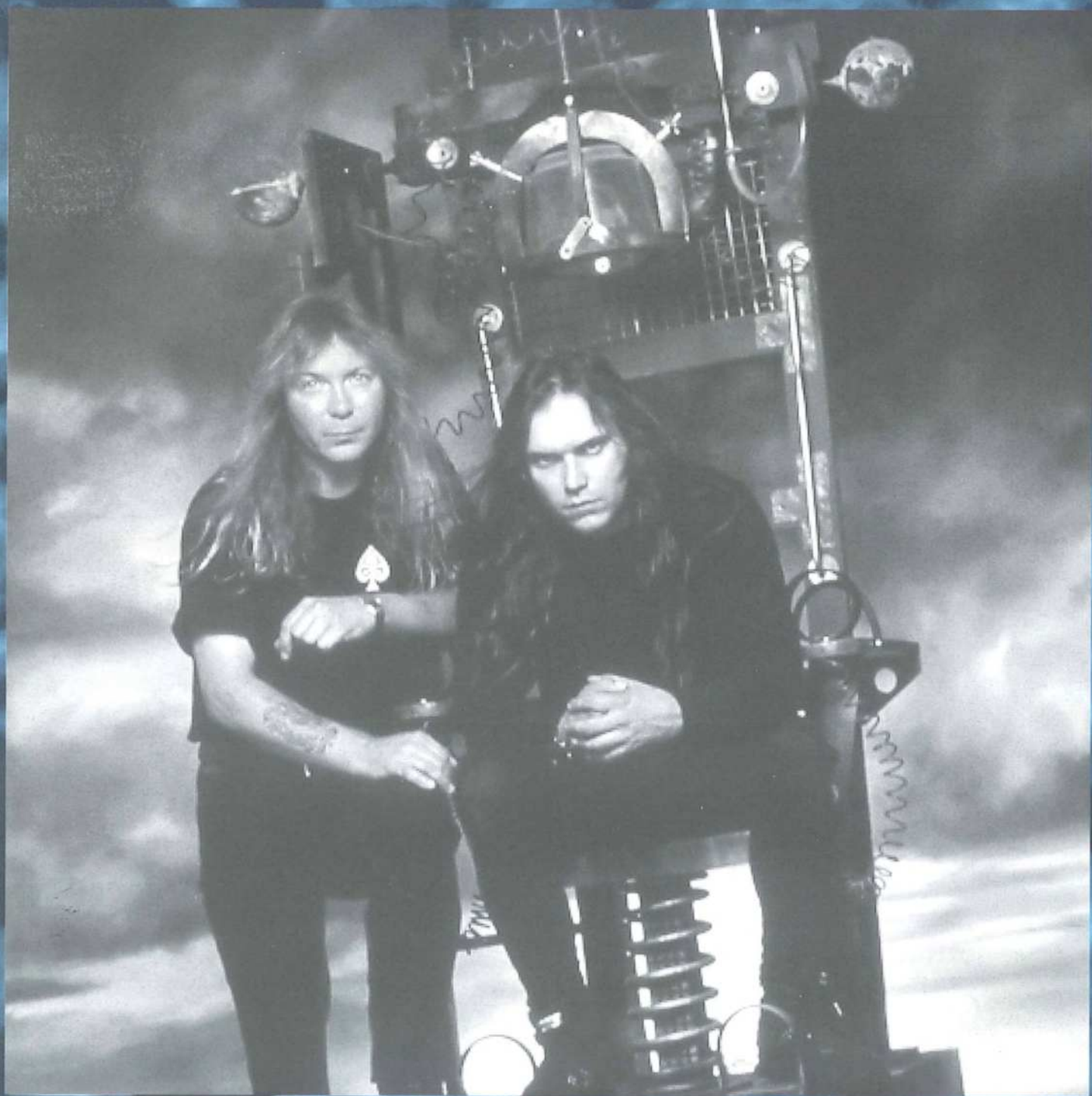
SEASONS END (EMI-1989) Perdre un leader aussi charismatique que Fish n'a certainement pas été chose aisée pour un MARILLION alors au sommet de sa popularité. Il a fallu reprendre tout à zéro et surtout éviter le piège d'embaucher un nouveau chanteur identique au géant Ecossais. Avec l'arrivée de Steve Hogarth (ex-EUROPEANS et HOW WE LIVE), c'est le parfait opposé de Fish qui se retrouve sur le devant de la scène : petit, mince, le look new-wave et la voix aussi suave que celle de Fish était écorchée vive. Pari réussi à l'écoute de ce premier album d'une nouvelle ère : «Seasons End» est un bel album dans la lignée de certains morceaux de «Clutching At Straws». Ainsi, la révolution de palais n'a pas eu lieu. MARILLION, pour ne pas décevoir un public qui a toutes les raisons de s'interroger, joue la sécurité. On reconnaît immédiatement la griffe du groupe, sa façon de vous emmener très haut avec ses compositions ambitieuses («King of sunset town», «Easter») tout en s'autorisant un détour heavy avec l'énergique «Hooks in you». Les fans sont pour la plupart rassurés et adoptent assez rapidement Steve Hogarth. (4/5) - **HOLIDAYS IN EDEN (EMI-1991)** Le vrai faux-pas... MARILLION n'est pas SIMPLE MINDS, ni U2, ni DIRE STRAITS. Pourtant, le groupe a certainement essayé avec cet album de suivre le même genre de carrières que ces derniers. «Holidays In Eden» a certainement été engendré avec l'envie de squatter les charts. Des singles comme «Cover my eyes», «Dry land» ou «No one can» sont si insipides que MARILLION a peut-être récolté l'effet inverse que celui qu'il souhaitait. De nombreux fans, voyant leur groupe fétiche s'orienter vers des compositions

commerciales assez affligeantes, ont décroché rapidement. Certes, quelques morceaux valent le détour mais on sent que le groupe n'y croit pas trop. A qui la faute ? Peut-être à Christopher Neil, producteur ayant l'habitude de travailler avec des artistes nettement plus orientés FM que MARILLION. Seul «100 nights» retrouve la magie des grandes oeuvres du combo britannique. «Holidays In Eden» restera le gros point noir d'une carrière exemplaire. (2/5) - **BRAVE (EMI-1994)** Une sorte de retour aux sources. Après l'échec de «Holidays In Eden», MARILLION décide de remettre les pendules à l'heure. «Brave» est un concept-album dans la lignée de «Misplaced Childhood» et de «Clutching At Straws», sans pourtant en posséder la finesse géniale du premier et la profondeur tragique du deuxième. Un an après sa sortie, on reste admiratif sur bien des points (certains morceaux décollent avec une maestria confondante) mais, d'un autre côté, on possède le recul nécessaire pour déceler ses défauts. Le principal est peut-être dû à la durée de l'album : 71 minutes de passages calmes et d'autres énergiques font ressembler «Brave» à des montagnes russes. «Brave» est peut-être trop long, trop dense, trop touffu. Il n'en reste pas moins un album important dans la carrière de MARILLION, réinstallant le groupe dans une confiance en soi qui éclatera enfin totalement avec l'album suivant (3/5) (Thierry Busson) - **AFRAID OF SUNLIGHT (EMI-1995)** Il y a de ces paradoxes... C'est au moment où MARILLION intitule son nouveau disque "Effrayé par la lumière du jour" que le groupe éblouit comme jamais et semble enfin n'avoir plus peur de rien. "Afraid Of Sunlight" s'impose d'abord comme

un album exigeant : sa beauté se découvre peu à peu, s'offrant d'abord par bribes, cultivant l'incertitude pour mieux se dénuder et se donner finalement sans retenue, pour longtemps. C'est peut-être dans ce sens-là que MARILLION continue à faire du rock...progressif. Car pour le reste, les clichés habituels et tout ce qui avait en partie gâché "Brave" se sont envolés, chassés par l'émotion d'un disque à fleur de peau, comme le sont les mots de Steve Hogarth, sans aucun doute ses plus beaux. Tout ça ne veut pas dire que MARILLION ait changé du tout au tout : le groupe reste reconnaissable entre mille (dès les premières secondes de "Beautiful", on sait à qui on a affaire). Simplement, et c'est peut-être là la principale nouveauté, il privilégie désormais le fond à la forme, ce qu'il n'avait pas toujours su faire. En prime, il s'offre quelques réjouissantes escapades hors de son abécédaire habituel : ce "Cannibal Surf Babe", dont l'énergie tarabiscotée et les accents BEACH BOYS ne déroutent que les plus bornés. Et puis surtout, il y a ce supplément d'âme qui change tout : la seconde partie du disque, ces quatre derniers morceaux, unis par un ton commun beaucoup plus subtil que les transitions artificielles de certains "albums-concepts". La musique n'a ici rien de bêtement spectaculaire, les soli de Rothery se font rares (et n'en sont que plus jolis lorsqu'ils surgissent) pendant que ses arpèges, tendus, délicats, omniprésents soutiennent discrètement l'édifice surplombé par la voix suave d'Hogarth. Et c'est une sensualité nouvelle qui jaillit, une tension qui s'installe, une sève qui monte, une énergie contenue qui finit par éclater comme un trop-plein d'introversion lors du vertigineux final de "King". Avec "Afraid Of Sunlight", MARILLION a peut-être enfin franchi cette ligne fondamentale qu'il n'avait fait que frôler jusqu'ici : celle qui sépare les élèves surdoués des authentiques créateurs. (5/5) (Frédéric Delage) - **A SINGLES COLLECTION 1982-1992 (EMI-1992)**. Sous-titrée «Six Of One - Half-Dozen Of The Other» («Six Avec l'Un - Une Demie-Douzaine avec l'Autre»), cette compilation sort en 1992 pour fêter les dix ans de MARILLION chez EMI. On y retrouve donc six titres avec Fish (dont deux dans des versions remixées guère probantes) et six avec Steve Hogarth. Les deux inédits laissent tout le monde sur sa faim : «I will walk on water» ressemble à un raclage de fond de tiroir, et «Sympathy» est une reprise d'un morceau de RARE BIRD. Une bonne version, certes, mais où est l'intérêt ? Anecdote : apprenant la sortie de cette compilation, Fish aurait proposé à MARILLION de monter un concert exceptionnel où le show aurait été partagé par les deux chanteurs, chacun faisant son set avec le reste du groupe. Le projet est, hélas, tombé à l'eau... (2/5) (Thierry Busson)



IRON



MAIDEN

La troisième voix

Blaze Bailey vit un rêve. Le nouveau chanteur de la bande à Steve Harris, les yeux pétillants et les roufflaquettes en avant, était en visite à Paris au mois d'août en compagnie de Dave Murray - et avant de s'envoler pour le Japon - pendant que le "patron", resté en Angleterre, mettait la dernière main au tant attendu "The X Factor" (voir chronique page 40). Pourquoi cette visite ? Pour parler, entre autres, de ce fameux nouvel album et de la nouvelle condition de Mr Bailey, devenu frontman d'un groupe majeur. Une chose est sûre : si Blaze manifeste autant d'enthousiasme en concert qu'au cours de cette rencontre, le public d'IRON MAIDEN ne sera pas long à l'adopter !

- Dave : Qu'en dire ? Il y a onze chansons dessus, il dure soixante-treize minutes. Beaucoup de musique, donc (rires). En fait, il représente IRON MAIDEN en 1995. Avec des chansons qui ont beaucoup de punch, et une production qui sonne très moderne mais conserve malgré tout la personnalité, les racines, l'identité de MAIDEN. C'est la musique que nous avons choisi de faire maintenant. Nous avons un sentiment très positif avec ce disque. Il y a beaucoup de chansons, comment dire... de chansons gaies, si tu veux. Il y a beaucoup de mélodies différentes, de changements de tempo, mais c'est aussi un album très à la mode, je crois.

Qui s'est occupé de la production ?

Steve Harris, avec Nigel Green, un ingénieur du son qui avait déjà travaillé avec nous sur "Killers" et "The Number Of The Beast." Il a également bossé pour des groupes comme DEF LEPPARD ou AC/DC, entre autres. Il a beaucoup d'expérience mais possède aussi une pensée très moderne musicalement, il est très ouvert. Quand on a entendu les premiers extraits de l'album mixés en stéréo et tout, on a vraiment été très impressionnés par le son.

Et qui a écrit les chansons ? Steve Harris tout seul, tout le monde ?

Disons que Steve en a écrit la moitié à lui seul.

Blaze, as-tu écrit certaines paroles ?

Oui, bien sûr.

Toutes ?

Non, certaines seulement.

Dave, qu'apporte selon toi l'arrivée d'un nouveau chanteur comme Blaze au sein du groupe ?

- Blaze : Un plus beau look (rires).

- Dave : Du charme, de la fraîcheur... Sérieusement, du fait qu'il s'agit de la voix, et que sa voix est différente, il a sa propre identité, son caractère à lui. Et je suis sûr que c'est très important pour la musique. A la base, il y a le son IRON MAIDEN avec Steve à la basse, Nicko jouant de la batterie, Janick et moi au guitares...

(Ndr : Blaze sort de la pièce...)

... Et la voix est un autre élément qui vient s'intégrer aux autres. Il y a eu Paul Di'Anno, puis Bruce... Les gens qui sont un petit peu inquiets...

(Ndr : ... et revient aussitôt par l'autre porte, nous lançant un "Hello !" jovial. Il a juste fait le tour par le couloir... Rire général.)

... Les fans d'IRON MAIDEN qui ressentent une certaine appréhension avant d'écouter cet album, qui se demandent comment il va sonner, apprécieront beaucoup le résultat, je pense...

- Blaze (en rigolant) : Attends, qu'est-ce qu'on en sait ? Tu ne peux être sûr de rien ! Si ça se trouve, ils vont trouver que c'est à chier !... (ils rigolent).

- Dave : Toutes les personnes à qui j'ai fait écouter de nouveaux morceaux, je leur ai demandé : "Qu'est-ce que tu en penses ?" Tous ont répondu que c'était bien. C'est une analyse positive, même si en général on s'efforce de ne pas être trop proches, de ne pas trop tenir compte du jugement des gens autour de nous, des journalistes, pour ne pas risquer de détruire notre travail...

Le "Facteur X", c'est quoi ? C'est Blaze, l'inconnu, comme dans une équation ?

C'est l'élément inconnu, en effet. Mais qui, relié aux autres, permet de capter un peu de magie et qui, souvent n'apparaît qu'à un

moment donné et que l'on ne retrouve pas ensuite, ou sous une autre forme. Parfois, tu ne sais ce que c'est, ou qui c'est. C'est... magique !

Et toi, Blaze, qu'as-tu découvert de nouveau depuis ton arrivée dans le groupe ?

(Allongé sur une sorte de cheminée, les jambes en l'air et pieds nus. L'interview a été réalisée dans un hôtel parisien des plus classiques et le midi, Blaze a été prié de remonter mettre des chaussures s'il voulait manger au restaurant !) J'ai découvert mon identité en tant que vocaliste, en tant que chanteur. Travailler avec les gars d'IRON MAIDEN, en particulier Steve Harris, travailler avec lui à la création de certaines chansons, en chanter d'autres qu'il a écrites, ont fait ressortir l'émotion, le caractère à la recherche desquels je me trouvais. Avec ma voix, sur les expériences que j'ai connues avant IRON MAIDEN, sur mes précédents enregistrements, j'avais la puissance mais jamais le don de l'émotion, de faire passer une émotion, en tout cas pour moi. Avec IRON MAIDEN sur ce disque, l'émotion, a été transcendé. Et travailler avec Steve comme producteur m'a aidé à trouver mon identité. J'ai pu me dire : "Ceci n'est pas vraiment toi. Ça, c'est toi. Cela ne sonnait pas naturel, ça, ça sonne naturel. Ça, c'est toi." Et de cela, je suis très satisfait. Steve avait une idée très

précise de ce dont j'étais capable. Et il a tout fait pour me permettre de l'exploiter au mieux.

Tu veux dire qu'avec Wolsbane, ton précédent groupe, tu n'étais pas toi-même ? C'était un autre Blaze Bailey ?

Non, je n'ai pas dit ça. C'était moi. Mais tout ce que je savais de moi avant de rejoindre IRON MAIDEN c'est que j'étais un chanteur, depuis dix ans. Quant tu es guitariste, en tant que musicien tu dois pouvoir découvrir qui tu es dans la vie, en apprendre sur toi-même, en fonction de ton jeu, qui est celui qui te convient le mieux. Moi, ma voix est mon instrument. Et j'ai toujours cherché, depuis que j'ai commencé à chanter, ma voix, et à apprendre plus sur ma voix. Désormais, j'ai trouvé une voix, une façon de chanter qui est réellement moi. C'est toujours moi qui chante, ça l'a toujours été. Mais je me forçais pour essayer d'en faire toujours plus. Je ne l'ai plus jamais fait depuis que je suis avec IRON MAIDEN. C'est venu tout seul, sorti tout seul.

D'un point de vue plus technique, est-ce que tu as dû adapter ton chant à MAIDEN ?

Euh... Oui, oui. Techniquement, oui. D'abord, j'ai dû m'habituer au fait qu'il y ait deux guitares. Et puis, parce que quand tu chantes un morceau que Steve a écrit, il veut que tu le fasses de la façon dont lui l'entend. Alors, tu dois l'adapter. Mais cela s'est fait très naturellement. Steve commençait à chanter quelques vers et me disait : "Voilà, c'est ça que je veux." En général, je n'ai pas eu à m'y reprendre à deux fois. Dès la première, c'était... (il claque des doigts) Et cela était aussi très satisfaisant pour moi. De pouvoir enfin utiliser, grâce à Steve, toutes les possibilités de mon chant.

«Je pense que MAIDEN est une grosse machine, oui. Mais pas une grosse machine impossible à bouger... Plutôt une grosse machine impossible à stopper».
(Blaze Bailey)

Étais-tu un fan de MAIDEN avant de rejoindre le groupe ?

Je les ai vus à quelques reprises en concert, et j'ai une paire de disques chez moi. Ma girl-friend, elle, a tous les albums d'IRON MAIDEN. Je suis avant tout un fan de rock normal, comme n'importe quel homme. Et IRON MAIDEN fait partie des groupes que j'ai toujours assez bien appréciés, c'est tout.

Dave, les autres membres du groupe et toi-même avez-vous vraiment écouté tant de cassettes



Iron Maiden
95

envoyées par des chanteurs potentiels - deux cents, je crois - avant de désigner finalement Blaze dont le nom avait été cité en premier, à peine le départ de Bruce entériné ?

(Avant que Dave ait pu en placer une, Blaze répond à sa place) : Imagine... Imagine seulement ce qui a pu se passer pendant six mois, ce que je n'ai pas fait pour leur prouver qu'ils avaient fait le bon choix et que j'étais le chanteur qu'il leur fallait. Cela aurait forcément entraîné des conflits, des heurts à l'intérieur du groupe. Il a fallu que s'instaure une totale confiance entre les autres membres, ainsi qu'entre eux et moi, pour qu'ils puissent se dire : "C'est lui." Cette confiance, c'est ce que nous avons maintenant. On est dans notre truc maintenant, tous ensemble. Quels que soient les problèmes que nous rencontrons, nous y ferons face tous ensemble.

- Dave : Pour ce qui est des autres chanteurs, une douzaine d'entre eux, que nous avions retenus à partir des cassettes, sont venus en répète avec nous mais il n'y a jamais eu vraiment de connexion, de lien qui se soit créé entre eux et nous. Quand Blaze est venu, on a trouvé ce lien, dès le début il s'est passé quelque chose. Et lorsque nous avons rejoué ensemble au moment du choix final, le même phénomène s'est produit à nouveau.

Vous n'avez encore fait aucun concert avec la nouvelle formation...

- Dave : Non, nous allons jouer pour la première fois ensemble en Australie cet automne, au début de notre tournée. C'est mieux ainsi, car nous pourrions interpréter des chansons qui se trouvent sur "The X Factor", et que le public aura déjà eu la possibilité d'entendre...

- Blaze : Si on avait commencé plus tôt, avec surtout des anciennes chansons, tout le monde n'aurait pensé qu'à faire la comparaison brute, comme ça, entre Bruce Dickinson et moi. Il y aurait eu beaucoup

de pressions de différentes sortes, pour moi et le reste du groupe. Des pressions terribles. Vis à vis des fans, je ne veux pas être seulement la nouvelle voix, le nouveau chanteur d'IRON MAIDEN. Je veux être considéré comme un membre du groupe à part entière, parmi les autres, et c'est tout. Sans personnalité réelle due au rôle qui est le mien. Avec "The X Factor", nous allons pouvoir jouer des morceaux tout neufs, que nous avons créés ensemble, qui sonnent comme nous l'avons voulu. Les fans pourront alors juger tout le groupe et se dire : "OK, c'est IRON MAIDEN !" et ne pas se faire une idée en fonction de moi seul.

Au fait, comment ça se passe pour toi avec les anciens morceaux ?

Ils sont brillants ! Des chansons fantastiques ! Pense à toutes ces choses que Maiden a fait dans le passé. De vrais classiques, qui font partie de l'histoire ! C'est fabuleux de pouvoir les chanter.

Quelles sont celles que vous jouerez en live ?

- Dave : Quand on a commencé à répéter, on s'est tous assis en rond et on a dressé une set-list de chansons qu'on a mises en balance les unes avec les autres. Mais il est trop tôt pour dire avec précision de quoi sera fait le show... Nous-mêmes ne le savons pas encore exactement.

Lors de votre dernière tournée à ce jour, en 1993, vous avez fait des concerts dans des salles plus petites qu'à l'habitude, comme l'Elysée Montmartre à Paris. Qu'en sera-t-il cette fois ?

Oui, je me souviens de ce concert ici, à Paris. Cette fois, nous allons faire le Zenith, en novembre (Ndr : le 16). Et sur toute cette tournée, nous jouerons dans des salles de cette importance à peu près...

- Blaze : De quelle importance ? Celle de cette pièce ? (rires).

A choisir, préfères-tu les grandes ou les petites salles ?

- DAVE : C'est vrai que c'est agréable de jouer dans des clubs qui peuvent accueillir 300 ou 400 personnes. Mais ça reste assez grand aussi quand tu peux réaliser un grand show avec des décors, des effets... une grande production.

Donc, pour cette fois, il faut s'attendre à quelque chose d'assez "grand"...

Blaze
Bailey

Oui, nous sommes en train de mettre tout ça au point.

- Blaze : Les jeux de lumières font partie intégrante de la musique, ça fait corps avec elle...

Ce sera une première, pour toi, de faire une tournée si importante. Au fait, as-tu revu les membres de WOLFSBANE depuis ton départ du groupe ?

Je suis toujours en contact avec le batteur. On se voit de temps en temps, histoire d'aller boire quelques verres... Ils ont monté un nouveau Combo, maintenant, STRETCHED.

Tous les trois ?

Oui, ils ont un album qui s'appelle "World Stretched". Celui qui jouait de la basse est maintenant guitariste et chanteur. Et il y a un nouveau gars, avec eux... C'est différent, musicalement. Tout a changé, mais les conditions de vie de chacun d'entre nous sont toujours les mêmes. Je continue à vivre dans un petit appartement, juste une chambre, avec ma girl-friend.

Dave, comment expliquer que depuis le premier album d'IRON MAIDEN, tu sois le seul membre toujours présent avec Steve Harris ?

C'est parce qu'il me paie cher ! (rires)

- Blaze, (désignant Dave) : Ce type est un héros ! Ce type incarne le courage, la ténacité et l'intégrité musicale (Dave se lève et fait mine de sortir à son tour des billets de sa poche pour les tendre à Blaze).

- Dave : Quand j'ai commencé à jouer avec Steve, en 1976, il y a tout de suite eu quelque chose de fort qui en est sorti. J'ai compris alors, tout de suite, que ce gars était capable d'écrire de très bonnes chansons, qu'il avait une bonne attitude. Déjà à l'époque, MAIDEN représentait énormément pour lui, quand on jouait dans des pubs, des clubs. Il y croyait très fort. Et tout s'est fait naturellement, car on a toujours gardé autant de plaisir à faire ce qu'on faisait. Généralement, ceux qui ont quitté le groupe l'ont fait parce qu'ils ne ressentaient plus ce plaisir de la même façon, ils s'étaient lassés des tournées. A la longue, ils étaient un peu désabusés.

- Blaze : Steve et Dave ont toujours eu une idée très précise et très forte de la musique qu'ils voulaient jouer. Et quand vous avez cette force, elle vous donne votre réelle identité. Mais ça peut aussi être difficile pour d'autres personnes, si elles ne peuvent pas ou plus partager cette vision des choses. C'est normal.

Avant Dickinson, c'est ce qui s'est passé pour Adrian Smith...

Steve avait composé des chansons pour un album solo, entre deux tournées, et il jouait également dans des clubs dès qu'il le pouvait. Finalement, il a enregistré cet album avec de vieux copains (Ndr : sous le nom de ASAP, Adrian Smith and Project) et a choisi de quitter MAIDEN pour faire quelque chose de tout à fait différent et mener une autre vie. Je crois qu'il a trouvé d'autres satisfactions ainsi...

Sais-tu ce qu'il devient ?

Il vient juste d'enregistrer un nouvel album qui devrait sortir d'ici une paire de mois. Toujours dans le même style, mais en revenant, je crois, à quelque chose d'un peu plus heavy. Je le vois assez souvent en fait, plus souvent que quand il était dans MAIDEN ! On joue un peu de musique ensemble, avec des vieux copains d'école... C'est là qu'on s'était rencontrés.

- Blaze : C'est vrai que quand on est en tournée on est tellement ensemble, mais toujours entre la route et la scène, qu'une fois qu'elle est finie on a envie de prendre un peu de distance, souvent...

Bruce Dickinson disait partout, au moment de son départ puis de la sortie de son album solo, qu'IRON MAIDEN n'était plus qu'une énorme machine, tellement énorme qu'elle en était devenue impossible à bouger ou à faire

bouger. C

... "Who

réponse

- Blaze

(pièce)

- dans ur

on s'es

pas se f

dans le

dit, je p

ne, oui

sible à

impossi

machin

se motc

MAIDEI

me con

avale tr

fonce !!

crocher

était un

est un

temps !

se pose

difficile

- Dave

sur sa

tombe,

une jar

dent de

l'année

- Blaze

pas ça,

Dave, n

Les mer

s suivent-i

se passe

calemen

courants

- Dave

des chi

le grung

fait de

d'année

mainte

genre à

- Blaze

groupe

SOUN

Pendan

ont été

SOUN

qu'on n

mainte

étaient

de roc

(Ndr

influen

ZEPPEL

vus dar

Los Ang

avoir c

étaient

avec

longs, i

un soi

sacré

heavy r

ils ont

avant q

té. Que

mis cet

mainte

comme

mode !

DAY... I

J'aime

rapport

DAMNE

choses

ter de

groupes





«IRON MAIDEN»
(EMI-1980)



Le hard rock, en ce début des années 80, est un genre musical moribond. Les grands ténors des années 70 sont sur le déclin ou ont complètement disparus. Mais il se passe quelque chose chez nos voisins britanniques. Une nouvelle génération de chevelus est en train d'inventer un hard rock généreux, puissant et novateur. Le mouvement prendra un nom barbare (la «N.W.O.B.H.M.», en français «la «Nouvelle Vague Du Heavy Metal Britannique») et des centaines de groupes s'envolent dans le sillage des nouveaux fers de lance de cette résurrection métallique. Ainsi, les premières gachettes ont pour nom DEF LEPPARD, SAXON, TYGERS OF PAN

TANG et, le meilleur d'entre eux, IRON MAIDEN. Avec ce premier album, IRON MAIDEN (du nom d'un instrument de torture médiéval, la «Vierge de fer») pose les bases de son style : des compositions tantôt speedées, héritées de JUDAS PRIEST («Prowler», «Running free»), tantôt planantes («Strange world»), dominées par un duo de guitaristes à la tierce, un chanteur à la voix rauque et mélodique et la basse vrombissante de Steve Harris, leader évident du combo. C'est nouveau et ça plaît ! (TB)

«KILLERS»
(EMI-1981)



IRON MAIDEN confirme. Dès les premières mesures de «Wrathchild» et sa basse bulldo-

zer, on comprend qu'un très grand groupe est en train de se révéler. «Killers» reprend les mêmes recettes que son prédécesseur et les améliore. «Murder in the Rue Morgue», «Killers», «Prodigal son» ou «Purgatory» deviendront vite des classiques. Pourtant, un premier changement de line-up est déjà intervenu au sein du combo : Adrian Smith remplace Denis Stratton, un des deux guitaristes alors en place. Qui se douterait que le suivant à se faire manger tout cru par le monstrueux Eddie qui orne les pochettes des albums sera Paul Di Anno, le chanteur d'IRON MAIDEN ? (TB)

«THE NUMBER OF THE BEAST»
(EMI-1982)



Paul Di Anno s'est fait viré. Son remplaçant, Bruce Dickinson, reprend le flambeau dans un style complètement différent, caractérisé par des envolées dans les aigus qui lui valent le surnom d'«Air siren» («la sirène aérienne»). Avec «The Number Of The Beast», IRON MAIDEN va soudain changer de statut. De groupe prometteur, il passe au rang de groupe adulé par toute une nouvelle génération de kids qui découvrent le hard. Sur tous les cartables, sur toutes les tables d'école, sur les tee-shirts, les badges et les dossards, apparaissent le nom d'IRON MAIDEN et la tête hideuse d'«Eddie The Ead», la mascotte du groupe. Adoré, vénéré, IRON MAIDEN devient le groupe n°1 des gosses de 12-18 ans. Et cela se comprend aisément à l'écoute de «The Number Of The Beast», album parfait. Les classiques sont nombreux : la folle cavalcade de «Run to the hills», des brûlots comme «The prisoner», «Children of the damned», «The Number of the beast» ou «22 Acacia avenue» ou le somptueux «Hallowed be thy name», composition ultime d'un groupe alors en pleine possession de ses moyens. Un chef d'oeuvre qui n'a pas pris l'ombre d'une ride. (TB)

«PIECE OF MIND» (EMI-1983)

☆☆☆☆



Non seulement IRON MAIDEN enchaîne album sur album (un par an...) mais la qualité ne saurait être prise en défaut. Alors qu'il semblait difficile pour le groupe d'égaliser «Number Of The Beast», son successeur, «Piece Of Mind», s'avère être du même tonneau. Le siège de la batterie a, entre-temps, trouvé une nouvelle paire de fesses avec l'arrivée de Nicko Mc Brain, qui succède à un Clive Burr parti aller trainer ses futs du côté de TRUST. De plus en plus brillant, le groupe britannique signe ici un de ses opus les plus complets. De la fougue de «Where eagles dare» (une merveille !) à l'épique «To tame a land» en passant par les renversants «Revelations» et «The trooper», la plupart des brûlots de cet album magique deviendront des chevaux de bataille des concerts endiablés de la bande à Steve Harris. IRON MAIDEN est alors LE groupe de hard des années 80... (TB)

«POWERSLAVE» (EMI-1984)

☆☆☆

Après avoir arpenté les rues sordides de Londres, tenu le démon comme un chien en laisse et se retrouver «camisolé» dans une chambre capitonnée, ce brave vieil Eddie se voit transformé en monumentale statue égyptienne ! IRON MAIDEN décline son personnage à l'infini, ce qui est certainement moins le cas pour sa musique. On ne change pas une recette qui a fait ses preuves ! «Powerslave» est forcément la suite logique de ses prédécesseurs. Cependant, force est de reconnaître que le groupe marque le pas avec cet album. Moins percutant, moins



fouillé que «Number Of The Beast» ou «Piece Of Mind», «Powerslave» n'en reste pas moins un bon album. Avec ses moments de bravoure («Aces high», «2 minutes to midnight», «Flash of the blade») et ses incertitudes (le pesant et trop long «Rime of the ancient mariner», variation signée Steve Harris sur un poème épique de Samuel Taylor Coleridge). IRON MAIDEN part alors pour une tournée mondiale imposante, le «World Slavery Tour», qui l'installe définitivement au sommet de la hiérarchie métallique. Pendant ce temps-là, un jeune groupe américain commence à sérieusement faire parler de lui avec un premier album ultra-violent sorti l'année précédente intitulé «Tuez-les tous !». Son nom ? METALLICA ! (TB)

«LIVE AFTER DEATH» (EMI-1985)

☆☆☆



Après 5 albums studio et des tournées gargantuesques, il était logique qu'IRON MAIDEN y aille de son album live. Comme pour tous les grands groupes, il sera double (à noter que la version CD ne contient qu'un seul disque, certains titres figurant sur le double vinyle ayant hélas été écartés...). La qualité est évidemment au rendez-vous, et ce malgré quelques bémols : un son un peu trop aigu qui oublie quelquefois les basses et un Bruce Dickinson parfois à la limite d'un castrat qu'on égorge... Le reste est tip-top, les tubes et autres morceaux de bravoure s'enchaînent sans temps mort. Aucun risque n'est pris, certes. Mais est-ce le but avec IRON MAIDEN ? Certainement pas.... (TB)

«SOMEWHERE IN TIME» (EMI-1986)

☆☆☆☆



On se doutait bien que «Live After Death» n'était pas tombé là par hasard. Qu'il permettait à MAIDEN, au sommet de sa popularité, de tourner une page avant d'aborder un nou-

veau chapitre. Et pourtant, «Somewhere In Time» (à la pochette très futuriste avec des références à d'anciens titres fourrés un peu partout), ne marque pas de réel changement dans la démarche du groupe. Celui-ci va encore plus loin, en fait, franchissant un pas important, mais toujours dans une direction qui semble inéluctable. Un signe : les guitares se sont «synthétisées»... Steve Harris et Adrian Smith se partagent textes et compositions (chacun ses morceaux), seul Dave Murray prêtant main forte au bassiste sur «Déjà vu» qui fait d'ailleurs figure de mouton à cinq pattes sur cet album assez majestueux. Mais à la réflexion, on comprend maintenant pourquoi Bruce Dickinson clame que «Somewhere...» est le disque qu'il aime le moins du groupe... Longues pièces alambiquées se rapprochant parfois du progressif («The loneliness of the long distance runner», «Alexander The Great») pour Harris, morceaux plus courts et mélodieux bâtis sur un schéma plus classique (les singles «Wasted years» et «Stranger in a strangeland») pour Smith. Le public d'IRON MAIDEN continue de s'élargir, mais un grondement sourd de protestation commence à se faire entendre chez certains fans de la première heure... (JPhV)

«SEVENTH SON OF A SEVENTH SON» (EMI-1988)

☆☆☆☆



Faisant fi des critiques, MAIDEN continue son bonhomme de chemin, toujours dans cette fameuse direction, et qui le conduit vers les sommets. Cette fois, ce sont carrément des synthés qui débarquent, même discrètement, déclenchant une volée de bois vert. Mais Dickinson, sur scène, se chargera d'expliquer ce qu'en pense le groupe. Cette fois, ils vont jusqu'à ouvrir la deuxième face (à l'époque, le CD n'avait pas encore supplanté le 33 tours) par un morceau de onze minutes, celui qui porte le même titre que l'album. Même si Adrian Smith a tenu un rôle très important dans «l'ouverture» de la musique et du son d'IRON MAIDEN depuis quelques temps, et même si Dickinson parvient cette fois à placer quelques textes, Steve Harris se remet à écrire pratiquement seul tous les morceaux. Curieux disque que celui-là - doté d'une production tellement claire (et d'un son très aigu) qu'on a l'impression qu'il reste de l'espace à remplir entre les instruments ! - qui contient des mélodies parmi les plus accessibles du groupe mais demeure aussi l'un des moins évidents à écouter. Pour les spécialistes, en tout cas. (JPhV)

«NO PRAYER FOR THE DYING» (EMI-1990)

☆☆

Est-ce la fin ? Bruce Dickinson a enregistré l'année précédente son premier LP solo, «Tattooed Millionaire», et des rumeurs ont couru quant à son éventuel départ d'IRON MAIDEN. Fausse alerte... Adrian Smith, lui, n'est plus là. Raison invoquée : ras-le-bol



d'enchaîner albums et tournées sans discontinuer. Mais si l'on en croit certaines langues qui se délient bien plus tard, Steve Harris n'aurait rien fait pour le retenir... Toujours est-il que sans le flegmatique guitariste, remplacé par ce bourlingueur de Jannick Gers (qui a joué sur l'album de Bruce, justement, et vient de travailler avec Fish avant de rejoindre MAIDEN), le quintette retrouve sur "No Prayer..." l'énergie de ses jeunes années mais... en beaucoup moins bien. Seuls quelques titres sortent du lot ("Tailgunner", "Bring Your Daughter... To The Slaughter") et les amateurs de la grandiloquence des derniers disques en sont pour leurs frais ; sauf peut-être, vaguement, et encore (etc) sur "Mother Russia". La production de l'indéboulinnable (plus pour longtemps) Martin Birch est médiocre. Quant à la pochette, c'est sans doute la plus moche de toutes, (nombreux) singles compris : un ersatz de celle de "Live After Death", rien de plus.

(JPhV)

«**FEAR OF THE DARK**»
(EMI-1992)



L'album du compromis, du retour en force et... en grâce. Pour lequel, et c'est une première, l'illustration de la pochette n'est pas due - malgré la présence d'Eddie - au talent de Derek Riggs. Devant le peu de succès de sa précédente réalisation, le Steve Harris Band a décidé de réunir ici les deux tendances qui ont fait sa gloire. Des chansons bien pêchues ("Be quick or be dead", "From here to eternity", "Weekend warrior") en côtoient d'autres assez longues, aussi énergiques par moments mais plus nuancées ("Afraid to shoot strangers", "The apparition", "Fear of the dark"). On a même droit à une tentative de ballade, "Wasting love"... pas une grande réussite, mais bon. Les textes

évoluent eux aussi (tendance déjà perceptible sur "No Prayer..."), se faisant moins fantastiques ou terrifiants pour aborder le terrain social. Et c'est au moment où MAIDEN semble devenir adulte, après tant d'années (mais est-ce un bien, ou un mal ?) qu'il va connaître l'une de ses plus importantes périodes de turbulences...

(JPhV)

«**A REAL LIVE ONE**»
(EMI-1994)

Près de dix ans après "Live After Death", ce



nouvel enregistrement de MAIDEN en concert devait être le premier de deux volets retraçant la tournée 92. Avec l'annonce du départ de Bruce Dickinson, il devint le seul ou presque, la plupart des titres du "Real Dead One" à venir étant alors enregistrés lors de la tournée mise sur pieds pour les adieux du chanteur. Il n'y a pas de petits profits mais pour MAIDEN au moins, le procédé est sincère... Ce qui était prévu, en revanche, c'est qu'on ne retrouve ici que des titres enregistrés en studio depuis 86, donc après "Live After Death". Résultat ? Un sans-faute.

(JPhV)

«**A REAL DEAD ONE**»
(EMI-1994)



Voici certainement le meilleur album live enregistré par IRON MAIDEN. Le son est énorme et l'interprétation des classiques du combo britannique plus que convaincante. Alors que «A Real Live One» faisait la part belle aux morceaux issus de «Fear Of The Dark», ce deuxième exercice en public privilégie les incontournables extraits d'une carrière extrêmement riche. «Remember tomor-

row», «Where eagles dare», «2 minutes to midnight» (enregistré à Paris) ou «Hallowed be thy name» sont autant de claques métalliques qui font déjà regretter le départ de Bruce Dickinson. Le must d'IRON MAIDEN version live...

(TB)

«**LIVE AT DONINGTON**»
(EMI-1994)



Le 22 août 1992, IRON MAIDEN est la tête d'affiche des «Monsters Of Rock», le célèbre festival anglais du métal en fusion. Sa prestation est époustouflante. La meilleure preuve est ce double CD live, en tirage limité, dont le son en fait un pirate officiel luxueux. EMI et le groupe, ainsi, offrent aux fans transis pas moins de 3 live dans la même année. On retiendra en priorité la titanique version de «Wrathchild», un «Be quick or be dead» sous amphétamines et le superbe «Afraid to shoot strangers». Une pièce indispensable pour tous les admirateurs de ce groupe essentiel.

(TB)

«**MAIDEN ENGLAND**»
(EMI-1995)



Sorti au tout début de l'année, ce disque est en réalité le pendant de la vidéo du même nom illustrant les concerts de l'Hammersmith Odeon, en 88 et commercialisée, elle, à l'époque. MAIDEN était alors au sommet de sa forme sur scène, au terme de la tournée "Seventh Son..." (mais c'est vrai qu'il le fut presque tout le temps...). Le CD n'est disponible que dans le coffret le groupant avec la cassette vidéo. Dommage... pour ceux qui avaient déjà celle-ci, mais le prix demandé est des plus attractif.

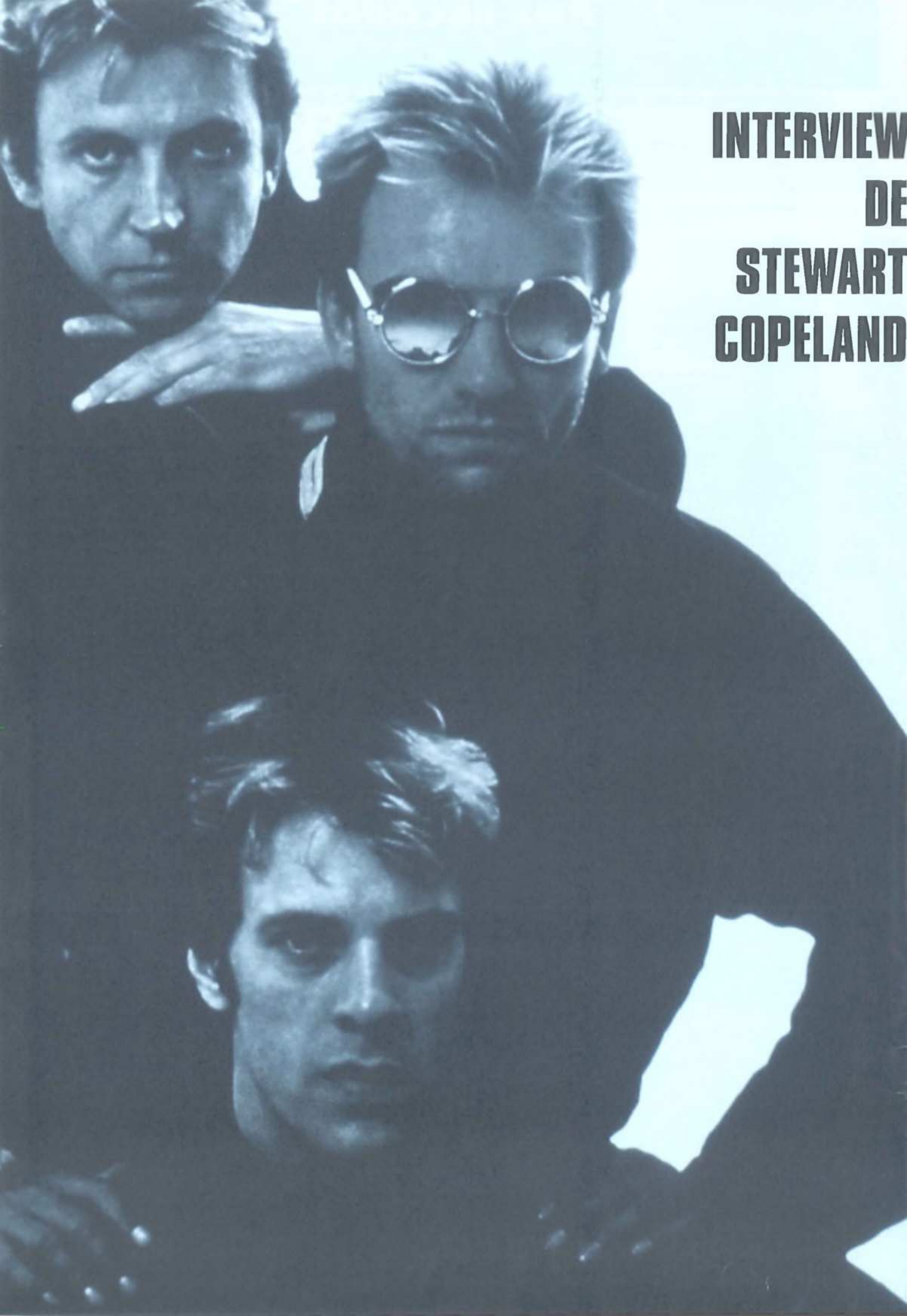
(JPhV)

«**THE X FACTOR**» (EMI-1995)

C'est donc avec pratiquement douze mois de retard que voit le jour le nouvel album du plus grand groupe de métal anglais (qui a d'ailleurs allègrement franchi les frontières de ce genre musical pour devenir un grand groupe de rock tout court). Près de trois ans après l'annonce de la défection à venir de Bruce Dickinson, et deux et demi après son départ effectif (lequel Dickinson, soit dit en passant, a retardé la parution de son nouvel opus studio, prévue elle aussi pour la rentrée, au début de l'année prochaine...). Mais ça valait le coup d'attendre. "The X Factor" s'annonce comme un disque superbe, dans la (très) bonne moyenne des productions du groupe, et ne devrait pas manquer de séduire les fans. Tout le monde attendait Blaze Bailey au tournant, et celui-ci s'en sort plutôt bien. S'il paraît bizarrement un peu limité question puissance vocale pure, il apporte en revanche un réel nouveau souffle à ses compagnons (notamment Nicko McBrain dont la frappe, très dépourvue par rapport à ce qu'on a connu, n'en prend que plus de relief... c'est le mot !) et dégage une telle énergie, fait preuve de tellement de présence qu'il semble avoir toujours été là. D'ailleurs, on l'écrit. Reste - même si la structure des morceaux rappelle plutôt les premières années du quintette - la différence avec Bruce Dickinson n'est pas vraiment énorme, et c'est là que certains seront peut-être déçus...

Sur le médiéval "Sign of the cross" (inspiré par "Le Nom De La Rose"), ou les plus directs "Man on the edge" (le premier single) ou "Lord of the skies" (qui a toutes les chances d'être le deuxième, doté d'un riff impayable, merci Mr Janick I), MAIDEN prouve qu'il semble bel et bien reparti pour un tour. Même si d'autres titres ("Look for the truth", "Judgement of heaven") réservent moins de surprises et paraissent un tantinet plats, et si certaines parties - de guitare, surtout - en rappellent furieusement d'autres déjà entendues, "Fear Of The Dark" l'avant dernier disque, montrait un MAIDEN revigore, plein d'inspiration mais tournant désespérément en rond et s'ennuyant visiblement quelque peu. Point de tout cela sur ce "X Factor" bourré de feeling, mettant en scène un groupe qui ne cherche en rien à venir combattre la "nouvelle vague" sur son propre terrain mais plutôt à asseoir encore sa position de classique du genre, quitte à sonner un peu plus "bourrin". Les partisans de la bouteille à moitié vide diront que MAIDEN est un groupe du passé. Ceux qui la voient toujours à moitié pleine rétorqueront que cet album est le meilleur depuis "Seventh Son".

(JPhV)



**INTERVIEW
DE
STEWART
COPELAND**

the POLICE

Le chant de la Sirène

Plus de dix ans après sa séparation, POLICE reste l'un des groupes les plus respectés de l'histoire de la musique rock. Sa carrière éclair (seulement cinq albums sur une période de six ans) laisse toujours un goût d'inachevé dans la bouche de ceux qui se sont pris de passion pour ce trio hors du commun. Il aura ainsi fallu attendre cette année pour voir enfin sortir le premier témoignage live officiel de POLICE. Stewart Copeland, l'un des tous meilleurs batteurs de ces vingt dernières années, apporte son témoignage sur ce parcours pour le moins étonnant.

La sortie de ces deux live est un véritable événement. Qui a décidé de cette parution apparemment impromptue pour le public : le groupe, toi ou la maison de disques ? Et pourquoi cette année précisément ?

Je crois que nous avons toujours voulu d'un album live pour THE POLICE, mais la chance de pouvoir concrétiser ce projet ne s'est jamais présentée ; Sting est tellement occupé à écrire des chansons, faire de bons albums et les sortir, que la maison de disques et lui ne souhaitent pas de compétition entre les produits. Finalement, il a fait un break dans la composition et une petite opportunité s'est présentée.

Comment avez-vous conçu ce projet ? Est-ce facile de repenser au groupe après toutes ces années, sans soulever de douloureuses questions ?

Pour moi, cela ne pose aucun problème.

Et d'un point de vue technique, a-t-il été possible de travailler sur de bons enregistrements ?

Non, c'est là que nous avons rencontré les principales difficultés. Nous avons mis un temps énorme à retrouver des bandes originales malgré qu'il s'agisse de phénoménales productions pour l'époque. Des bandes avaient disparu et il a fallu remuer ciel et terre pour remettre la main dessus.

Pour certains titres, nous ne disposions que de mixes sur 12 pistes alors que les enregistrements initiaux en comportaient 48 ! Dans ces conditions, il était carrément impossible d'y apporter des retouches. Nous avons alors réalisé que la plupart des pirates en circulation proviennent de concerts diffusés par la radio et que ceux-ci disposent déjà du mixage réalisé à l'époque. Ce fut le cas pour le concert de Boston en 1979... en fait, il y a eu deux concerts à Boston en moins d'un an diffusés par cette même radio et nous avons gardé le meilleur des deux. Nous n'avons absolument rien retouché de ce live à l'exception de quelques petits détails d'égalisation, notamment le premier titre dont le volume fluctuait et que nous avons rectifié. Il s'agit exactement du document mixé tel qu'il a pu être entendu le jour de sa diffusion sur les ondes.

N'est-ce pas un peu injuste que figurent sur cet album deux live américains alors que le public revendique votre appartenance, si ce n'est européenne, au moins britannique ?

Les radios américaines ont réalisé, et réalisent encore, ce que très peu de radios européennes n'ont fait, à savoir des retransmissions de concerts. Pour la France, par exemple, nous n'avons aucun enregistre-

ment effectué pour une radio nationale ; de plus, nous n'avions pas de magnéto avec nous en tournée, sauf lorsque nous décidions pour telle ou telle raison de filmer ou enregistrer le concert d'un soir. En fait, c'est faux, nous avons un concert en France filmé à Béziers et certains extraits sonores ont été compilés pour le coffret ; la France est donc représentée ! Les Etats-Unis possèdent des enregistrements de nos débuts que l'Europe n'a pas et Boston est le meilleur d'entre eux. Que la France ne le prenne surtout pas mal !

Avez-vous travaillé ensemble sur cet album ou séparément ?

Plutôt séparément. Andy a fourni le gros du travail parce que j'étais au beau milieu de l'enregistrement d'une bande originale de film et Sting se trouvait en Angleterre. Il a passé plusieurs semaines en studio à faire le transfert sur bandes et nous avons travaillé ensemble sur la partie visuelle.

Il ne s'est écoulé que quatre années entre les deux live et pourtant, on ressent tant musicalement que dans les sonorités une progression flagrante. Quelle période te plaît le plus ?

J'ai une préférence pour le son du groupe en 1979 mais il restait à composer certains de nos meilleurs titres («King of pain», «Every breath you take...»), et ceux-là résident dans le second live. Sting a écrit parmi ses meilleurs morceaux dans THE POLICE après la première période.

«Je n'ai pas joué avec un seul groupe qui soit aussi excitant que pouvait l'être THE POLICE».



Ceci explique pourquoi vous avez offert deux live plutôt qu'un seul ?
Oui, absolument.

Peux-tu me dire, avec le recul, ce que THE POLICE possédait qui l'a rendu unique et pourquoi a-t-il sans doute incarné l'un des groupes les plus importants des quinze dernières années ?

Je dirais la combinaison de chansons, d'attitude... C'est un grand groupe, mais nous avons été terriblement veinards. Nous sommes arrivés à un moment précis où toute une génération était fatiguée de ce qu'elle entendait et recherchait quelque chose de nouveau sans savoir quoi précisément. Nous nous sommes pointés à cet instant : deux ans auparavant, c'était trop tôt ou les gens n'auraient pas accroché et deux ans après, trop tard... Même si j'ose penser que nous aurions eu du succès dans tous les cas, nous avons eu une sacrée chance.

As-tu retrouvé dans tes expériences ultérieures au groupe une magie identique ?

Non. Je n'ai pas joué avec un seul groupe qui soit aussi excitant que pouvait l'être THE POLICE. Non pas que Andy et Sting soient les meilleurs musiciens au monde, mais il s'est produit une chose rare et exceptionnelle issue de la combinaison de nos trois personnalités musicales. THE POLICE est de ces groupes dont le succès et l'existence reposent sur de mystérieux éléments. THE BEATLES en font partie : George Harrison n'est pas un guitariste fabuleux, ni Ringo Starr un batteur extraordinaire, aucun dans le groupe n'a proposé individuellement quelque chose d'aussi spectaculaire que l'effet produit lorsqu'ils étaient réunis tous les quatre. Ringo Starr peut jouer avec Eric Clapton à la guitare et Joe Cocker au chant, ce ne sera jamais les BEATLES.

Rétrospectivement, quel souvenir associé au groupe restera gravé longtemps dans ta mémoire ?

Le meilleur moment demeure le concert au Shea Stadium (Ndr : le 18 août 1983 - les BEATLES s'y étaient produits pour un légendaire concert en 1965) pour trois raisons : la première est symbolique pour un groupe anglais qui conquiert l'Amérique, le «Gros Marché». A cet instant, on est très fier. La seconde, c'est l'ampleur du concert devant quelques 80 000 personnes, l'un de nos premiers concerts en stades. Enfin, ce fut notre meilleur concert à mon avis : il s'est produit quelque chose ce soir-là. Nous n'avons jamais été pris de panique et de nervosité. C'est étonnant car, plus l'enjeu était important, meilleurs nous étions.

Existe-t-il des compositions du groupe dont tu regrettes qu'elles n'aient pas eu la reconnaissance espérée ?

Oui, «Message in the bottle» aux Etats-Unis.



Beaucoup pensent que c'est certainement notre meilleur morceau. Ce que la maison de disques américaine ne comprend pas, c'est que tout le monde l'adore, et après l'avoir sorti à trois reprises successives, il n'a jamais été un hit dans les charts.

Une question à présent qui doit revenir obsessionnellement : reconsidérerais-tu sérieusement le fait de jouer dans THE POLICE si l'opportunité se présentait ?

Oui, sans aucune hésitation.

T'a-t-on fait des propositions pour que le groupe redémarre ?

Oui, tout le temps.

Que réponds-tu à ceux qui te le proposent ?

Tu veux savoir ce que je leur dis ? Adressez-vous à Sting !

Ce n'est quand même pas le seul décideur du groupe !

Il ne peut y avoir de POLICE sans Sting, et s'il est occupé à d'autres choses, il n'y a pas de POLICE.

Il n'y a pourtant jamais eu de split officiel. C'est quand même laisser libre cours à tous les espoirs... et à toutes les spéculations.

Si, nous avons eu un split officiel. En fait, avant que nous fassions l'annonce, tout le monde disait déjà que nous étions séparés et que nous nous détestions... A chaque fois, nous démentions car ce n'était pas fondé. Lorsque le split officiel a bien eu lieu, les rumeurs de reformation ont instantanément surgi ! Je précise que ce split a été amical et concerté : nous sommes arrivés au constat que nous avions eu une carrière parfaite en tant que groupe et plutôt que de la gâcher par manque de motivation ou par érosion dans nos relations personnelles, il valait mieux arrêter. Nous ne voulions pas que la musique en souffre ou que nous commencions à nous haïr. Nous avons réellement fait une déclaration formelle de notre séparation.

Il n'empêche que vous entretenez l'ambiguïté d'une porte laissée entrouverte.

La porte est toujours ouverte à mon niveau. C'est à Andy et Sting de se prononcer maintenant. Malheureusement, nous n'avons jamais été en phase sur cette idée pour différentes raisons.

Les relations avec les autres musiciens du groupe ont-elles évolué depuis votre séparation ?

Oui. Sting a été très distant pendant des années parce qu'il ne voulait plus être en rapport avec THE POLICE. Maintenant qu'il est un musicien comblé, baignant dans le succès, récompensé par des Grammy Awards, qu'il vend des millions et des millions d'albums, qu'on ne l'appelle plus l'ex-chanteur de THE POLICE mais Sting, qu'il a la reconnaissance de tous et qu'il semble avoir accompli comme artiste solo ce qu'il s'était fixé, nos relations se sont améliorées. De plus, je ne l'ai jamais harcelé dans l'optique de reformer le groupe, donc il est plutôt détendu et nous nous entendons bien. Sting vit un peu partout dans le monde et pas mal en Angleterre, donc nous nous voyons rarement, mais Andy réside comme moi à Los Angeles.

As-tu joué avec l'un deux depuis dix ans ?

J'ai brièvement fait une tournée en Amérique du Sud avec Stanley Clarke et il m'a demandé si je connaissais un guitariste. J'ai mis Andy sur le coup. Nous avions également une chanteuse, Debbie Holland.

Vous jouiez alors déjà sous l'appellation ANIMAL LOGIC ?

Non, pas encore. En fait, nous avons pris ce nom plus tard, après qu'Andy se soit retiré du projet. Nous avons ensuite fait deux albums sous cette formule.

Revenons un instant à THE POLICE. Lorsque le groupe a arrêté enregistrements et tournées, cela a-t-il été un choc pour toi ?

Non, parce que c'était une décision mûrie et j'avais d'autres projets en préparation. J'étais enthousiaste face aux nouvelles perspectives qui s'offraient à moi, notamment l'écriture de bandes originales de films. Depuis peu, je travaillais dans ce domaine : j'avais collaboré au film «Rumblefish» de Coppola qui s'intitule «Rusty James» en Europe, je crois. J'ai adoré cette expérience, car elle m'a offert une toute nouvelle perception de la musique. J'ai su que c'était ce qui me plaisait, que c'était fait pour moi : je pouvais rester à la maison, je n'avais pas à promouvoir le produit ni me contraindre de porter des fringues marrantes de circonstance, de faire des interviews ou des séances photos. Je pouvais aussi travailler en compagnie de gens extrêmement talentueux. Ce fut une gratification de faire de la musique tout en menant une vie «civilisée».

Ayant porté toutes les casquettes dans le cheminement de la création musicale, es-tu parvenu à demeurer enthousiaste ?

En tant que musicien, c'est toujours un plaisir. Même si tu joues, comme ce fut le cas pendant huit ans dans THE POLICE, les mêmes morceaux sur une si longue période : je pense notamment à «Can't stand losing you» et «Roxanne» qui étaient dans notre répertoire aussi agréables à jouer que les titres les plus récents. Je parle ici pour moi, car c'est une notion qui varie selon les musiciens : certains peuvent se lasser par l'aspect répétitif, mais comme batteur, il y a une notion physique dans le jeu qui préserve l'enthousiasme. Le batteur est poussé par la vitesse, la dynamique et le rythme qui produisent une excitation naturelle et une satisfaction.

Pour conclure, si tu pouvais revenir en 1977 et choisir entre une vie «normale» et la vie que tu mènes, que déciderais-tu ?

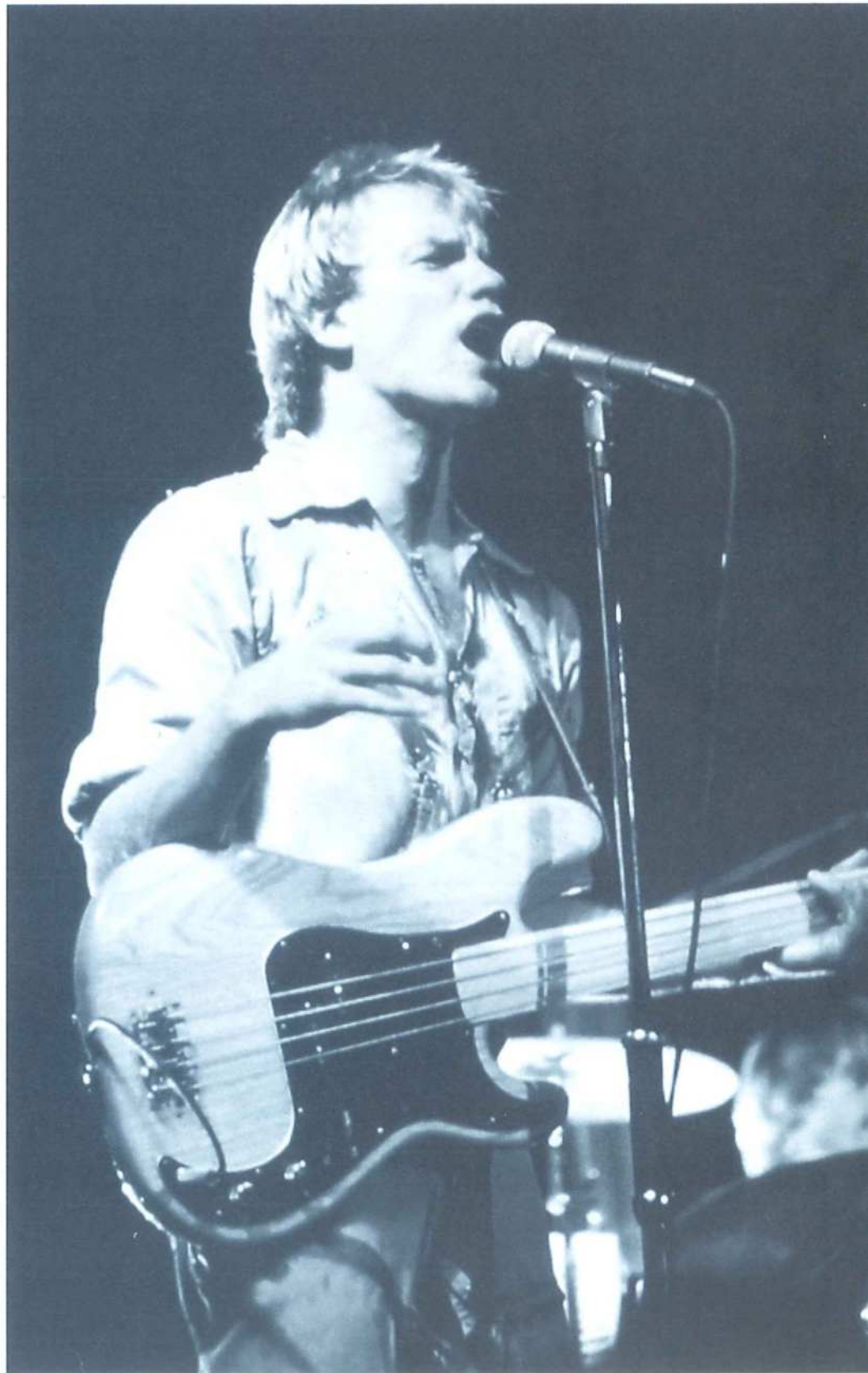
Je garderai définitivement la vie que j'ai eue. J'aimerais finir par une note très personnelle

: l'un de mes rêves les plus forts - et j'y pense souvent sans que cela n'ait d'effet alors que mes rêves me servent la plupart du temps -, c'est de me réveiller dans ma classe en Angleterre, à l'âge de 16 ans, mais en sachant tout ce que je sais aujourd'hui. J'adore penser à tout ce que je pourrais alors dire à mes profs, à l'idée d'avoir en tête les paroles de «Every breath you take»...

Tu penses avoir commis des erreurs durant toutes ces années ?

C'est certain... Il y en a eu sur le parcours... Je regrette de ne pas avoir dit à l'époque à Sting que j'aimais ce qu'il composait, plutôt que de lui avouer aujourd'hui. C'est bizarre,

dans un groupe, on se fait rarement des compliments, et tellement plus souvent des critiques. On travaille sur un titre et on ne réalise pas sa valeur sur l'instant. Il suffit de reprendre «King of pain» par exemple, c'est un sacré foutu bon morceau, et nous n'y voyions que les défauts. Je crois comprendre que Sting s'est sérieusement demandé ce qui clochait avec nous, pensant qu'Andy et moi n'avions aucun respect pour lui. Nous n'avons jamais montré notre respect, nous en avions, mais nous ne le montrions jamais. Mais je ne pense pas que ça changera grand chose dans tous les cas... C'est une question entre ma conscience et moi !



«Je regrette de ne pas avoir dit à l'époque à Sting que j'aimais ce qu'il composait, plutôt que de lui avouer aujourd'hui».



ADN/MERCURY

Ange

Rideau !

Le rideau s'est abaissé... La pièce aura été jouée plus de 25 ans, avec ses soirées de grande affluence, ses passages à vide où le public désertait la salle pour aller au théâtre d'en face, le théâtre des variétés. 25 années sur les planches pour les acteurs de cette fantastique épopée dont les noms resteront gravés en lettres d'or en haut de l'affiche : Christian et Francis Décamps, Jean-Michel Brézovar, Daniel Haas et Gérard Jelsch, la troupe au pseudonyme angélique. Rideau... La dernière tournée nous est offerte aujourd'hui, les spectacles de Lille et Mulhouse, salles à l'acoustique parfaite, immortalisent quelques unes des plus belles répliques de leurs créateurs : «Au-delà du délire», «Le soir du diable», «Le cimetière des arlequins», «Réveille-toi», «Aujourd'hui c'est la fête chez l'apprenti sorcier», «Ode à Emile», «Ces gens-là». Côté cour, Brézovar aligne quelques tirades d'anthologie, au phrasé subtil et puissant. Côté jardin, Francis Décamps maltraite ses accessoires avec une frénésie jubilatoire. Haas et Jelsch méritent chacun un «Molière» du meilleur second rôle. Et, sur le devant de la scène, Christian Décamps versifie, déclame, hurle, chuchote en grand maître de cérémonie, jouant son rôle comme un Orson Welles possédé. Rideau... La scène résonne encore des coups de tonnerre de cet ange magnifique. La comédie est finie, elle s'achève sur la plus belle représentation de la troupe, 25 années d'émotion et de rêve résumées en 13 actes cornéliens. Rideau !



par Thierry Busson



3 disques chouchous pour le prix d'un :

ANGE

NEIL YOUNG * JETHRO TULL

CD Reviews, Espresso, Flashback
Le tour de l'actualité discographique
12 pages de chroniques de disques !



Morne plaine !
 Taupinière
 Petite colline
 Belle montagne
 Mont Blanc !
 Himalayesque !



Neil Young

Mirror Ball

REPRISE/WEA



par Frédéric Delage

Neil Young est un miracle. Il fait du rock depuis 30 ans, va atteindre les 50 printemps (âge où beaucoup ont atteint la ménopause musicale depuis déjà longtemps), ses cinq derniers albums ont alterné le meilleur (électrique) et le meilleur (acoustique) et voilà qu'il se permet de nous pondre un nouveau chef d'oeuvre, peut-être le plus puissant tellement tout semble ici couler de source. Cette fois, le ton est dur et l'électricité reine. Les p'tits jeunes de PEARL JAM secondent le céleste papy en lieu et place de l'habituel CRAZY HORSE mais la nouveauté est finalement anecdotique : Neil Young serait foutu de nous subjuguier même accompagné par une harmonie municipale! En fait, "Mirror Ball" pose avec plus d'insistance encore que les albums précédents cette obsession question : comment fait-il? A l'exception des deux premiers morceaux, tout le disque a été écrit et enregistré en quatre jours. Et tout y respire le génie. Parce qu'en deux accords et trois riffs, c'est d'emblée le septième ciel. Oui, dès la première écoute. Et jusqu'à la billionième. "Song X", "Act of love" and so on : les onze morceaux s'enchaînent comme dans un rêve éveillé, guitares crasses jusqu'aux os mais inspirées en permanence, mélodies simplissimes mais toujours touchantes, directes au coeur. "Les gens de mon âge ne font pas les mêmes choses que moi : ils vont quelque part tandis que moi, je m'échappe avec vous" chante le loner sur "I'm the Ocean". Tout est dit dans ce raccourci allusif. "Mirror Ball" est un classique. Neil Young est un miracle.

ADVANCED TAPE

CHRYSLIS/EMI



par Thierry Busson

Jethro Tull

Roots & Branches

JETHRO TULL est vraiment un groupe à part. Ce 21ème album (!) de la bande à Ian Anderson est un petit miracle, une bouffée d'air frais dans un paysage musical brumeux. Et dire que certains groupes sont à cours d'inspiration au bout de deux albums ! La force de JETHRO TULL réside dans cette volonté de snober les tendances sacralisées du moment. Dès «Roots & branches», le premier morceau, on se retrouve pourtant en terrain connu : riff typique, flûte virevoltante et mélodie imparable. Somptueuse entrée en matière... Mais arrive «Rare & precious chain», et le classicisme rassurant laisse la place à un étonnement teinté d'admiration : JETHRO TULL s'aventure avec une maestria déconcertante dans des terrains que l'on ne lui connaissait pas, ou si peu. A l'instar de Page & Plant avec «No Quarter», Ian Anderson, le chef d'orchestre polyvalent, introduit des sonorités orientales dans sa musique. Et même du jazz ! (le formidable break de «Dangerous veils»). Les 11 morceaux (dont les deux merveilles que sont les diaphanes «Stuck in the august rain» et «Another Harry's bar») ne souffrent aucune comparaison avec leurs glorieux aînés issus de «Aqualung» ou «Minstrel In The Gallery». En retrouvant sa folie créative, ses mélodies aux relents médiévaux, sa flûte omniprésente, ses riffs lourds savamment distillés, JETHRO TULL plonge dans un bain de jouvence salvateur. «Roots & Branches» prend place illico parmi les plus grandes oeuvres d'un groupe unique et intemporel. Définitivement indispensable.



Björk

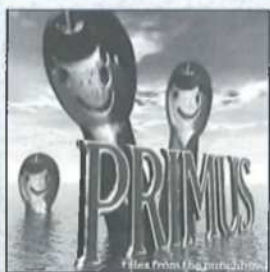
Post

Björk, lutine islandaise qui aime les pulls poilus et les titres imaginatifs, avait l'an dernier prédit : "Tout le monde me porte aux nues aujourd'hui, mais je m'attends au retour de bâton. Je sais qu'au prochain album, ils me cracheront dessus autant qu'ils m'ont encensée". Ce sur quoi, pour une fois, Björk avait tout faux. Et comment abdiquer notre amour quand elle nous livre un Post ultra-créatif, bourré d'idées, de grâce, de diversité, d'audace - en un mot, d'intelligence ? Comment faire pour la détester ? Le cerveau musical de Björk doit fonctionner à trois mille à l'heure - j'entends d'ici la dynamo, je vois d'ici les écrous et les étincelles. Violence conquérante - single - bip - demi-tour : douceur - collaboration de Tricky et de Nellee Hopper - son spacieux - clic - contraste : reprise cuivres Hollywood - chanson de cabaret - vrrrr bang - technologie pas dance - violons tout doux - tccchhh - tension industrielle - demi-tour - ballade intime au synthé - clac - romantisme épique : "Isobel", belle - ne jamais se répéter - tant pis pour la radio - bzzzz - orgue frémissant - craquements Portishead - chœurs et tourbillon - pling - clavecin - silence - échos et son Massive - émotion et gravité - bip - silence et fin. Ça s'appelle un chef-d'œuvre. Onze chansons, onze émotions, onze atmosphères, douze millions d'idées. L'intelligence dans sa nudité. O Björk, fée mutine de l'ère atomique ! Pour le retour de bâton, c'est raté. Nous, on veut bien te taper dessus ; encore faudrait-il que tu nous montre tes fesses - au lieu de ta cervelle, Björk.

ISLAND/BARCLAY



par Ombeline



Primus

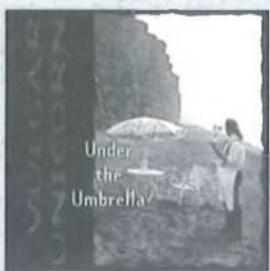
Tales From A Punchbowl

Imaginez un éléphant rouge saccageant des plans de carottes. C'est à ça que ressemble la musique de Primus : massive, ronde, généreuse, énergique, folle et farfelue, bizarre, rigolote et anecdotique, grotesque et rocambolesque. Le chanteur a une voix de dessin animé. La basse, balourde, vagabonde comme le Baloo du Livre de la Jungle. La guitare, sauvage, assaille comme une meute de singes grimaçants. Et tout ce beau monde se moque du monde des humains. Chaque chanson raconte l'histoire d'un personnage, caricature - Del Davis, Wynona, Professor Nutbutter - de l'absurde. Primus, pour l'esprit, se situe exactement entre Beckett et Hellzapoppin. Ou entre Tex Avery et Monty Python. Quelque chose de drôle, de délire et d'étourdi. Quant à la musique... Primus fait penser à Primus. Et s'il faut absolument citer des frères d'inspiration, on piochera dans les Zeppelin, Peppers et autres Mr Bungle. Mais Primus c'est d'abord le cirque, le cirque avec ses acrobates habiles, ses animaux pittoresques, ses clowns burlesques, un monde coloré, bariolé, bigarré, qui bondit dans tous les sens et balance tout dans tous les sens. «Tales From A Punchbowl» est un spectacle, un extrait de la tournée. On s'y amuse, on frémit parfois, on entend la fanfare et les rires des gamins, et surtout, à la fin, on a envie de jeter des cacahouètes aux musiciens.

ATLANTIC/EAST WEST



par Ombeline



Vulgar Unicorn

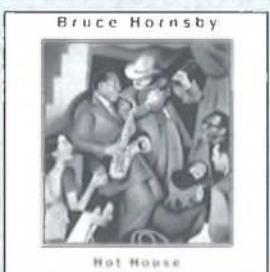
Under The Umbrella

Jeune groupe à la musique ambitieuse, VULGAR UNICORN préfigure à lui seul le renouveau d'un certain rock neo-progressif britannique souffrant bien souvent encore d'un manque de technicité et d'originalité flagrant. S'appuyant sur seulement un morceau, l'éponyme «Under The Umbrella» et d'une peccadille de dix minutes «Thief of clubs», ces Anglais inspirés distillent des mélodies savamment aérées, entrecoupées de glacia climatiques surfant en apesanteur avec l'élégance d'un Vangelis moins solennel... Rien d'original là-dedans, penserez-vous ? Vous auriez tort car là où d'autres se contentent de repomper sans imagination les glorieux travaux de leurs aînés inspirés, VULGAR UNICORN lui, s'est curieusement entouré d'un trompettiste et d'un saxophoniste présents à tous les étages de ce vaisseau stratosphérique. La couleur obtenue démarque subtilement ce trio au rock de chambre léger comme une bulle de savon des autres formations de même obédience. De plus, un violoniste se fond de manière épisodique dans des atmosphères nostalgiques habilement entretenues. Sensible et délicat, le néo-progressif de VULGAR UNICORN possède cette légère touche pastel de romantisme aérien qui le distingue de la masse laborieuse. A la douceur d'un Camel bucolique, ils ajoutent le charme délicat d'un Pendragon plus raffiné. En cette chaude fin d'été, il n'y a que sous l'ombrelle que vous trouverez cette fraîcheur si agréable...

CYCLOPS/MSI



par Bruno V'ersmisse



Bruce Hornsby

Hot House

Bruce Hornsby est à l'image de sa musique : propre sur lui, élégant, discret et perfectionniste. Combien de pères aimeraient que leur fille se marie avec ce genre d'homme ? Ils sont nombreux à souhaiter voir rentrer dans la famille un type aussi bien élevé que ce Bruce-là. Car, une fois de plus, l'Américain a de nombreux atouts pour séduire les amoureux de la tradition, du bon ordre et de la stabilité. Avec «Hot House», son nouvel album, le père Hornsby perpétue une nouvelle fois un style que certains jugeront aseptisé et que d'autres qualifieront de rassurant. C'est de la musique d'hall d'hôtel, pas de bar interlope. Un peu comme un Phil Collins d'outre-Atlantique, Bruce Hornsby distille des mélodies imparables avec un son d'une propreté irréprochable et des arrangements à foison. Pianiste talentueux et recherché, il n'hésite pas à faire appel à quelques potes notoires pour enrichir sa livraison : Pat Metheny vient faire quelques parties de guitare sur plusieurs morceaux, Jerry Garcia effectue ici une de ses dernières apparitions en délivrant un solo très jazzy sur «Cruise control», Chaka Khan assure les backing vocals sur «Country doctor». Du beau linge ! Mais qui ne suffit pas vraiment à rendre l'objet indispensable. Seulement agréable...

RCA/BMG



par Christian André



Fredericks Goldman Jones

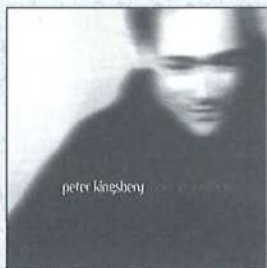
Du New Morning Au Zénith

J'attends les lettres de protestation (voire d'insultes) de pied ferme. Pourquoi, en effet, un magazine rock ne pourrait-il pas dire du bien d'un artiste qui, c'est vrai, se rapproche plus de la variété que du rock'n'roll ? Certains confrères se mettent bien à genoux devant Jo Dassin ou Jean-Louis Murat... Où est la différence ? La musique n'a pas besoin d'être étiquetée pour être bonne. La preuve en est ce double live du trio Fredericks Goldman Jones. Avec une première partie enregistrée dans la petite salle du New Morning, c'est une ambiance bon enfant qui prévaut. Quelques titres réellement superbes («Ne lui dis pas», «Pas toi»), des reprises soul réjouissantes («T'ink», «Knock on wood», «Tobacco road»), beaucoup d'humour et de joie sur scène, et des musiciens de premier ordre. Le deuxième CD est déjà moins convivial puisqu'il a été enregistré au Zénith. Ici, c'est plutôt l'artillerie lourde ! Et même si que parfois, c'est un peu indigeste, le talent est présent du début à la fin : écoutez le magnifique «Je commence demain», il y a du ZZ TOP dans l'air ! Enfin, le côté spectaculaire est assuré par les Chœurs de l'Armée Rouge qui officiait déjà sur le précédent album studio du trio. «Du New Morning Au Zénith» est un bon album live, à découvrir en laissant de côtés ses préjugés.

COLUMBIA/SONY



par Thierry Busson



pete kingsbery

ISLAND/BARCLAY



par Thierry Busson

Peter Kingsbery

Once In A Million

Depuis qu'il a enterré COCK ROBIN, Peter Kingsbery n'a pas chômé : un premier album solo de belle facture, une participation à la version anglo-saxonne de «Starmania» («Tycoon») et, aujourd'hui, un deuxième effort en solitaire. Ce «Once In A Million» devrait le propulser au rang de star, lui qui n'est pour l'instant qu'un artiste doué. Car il y a de tout dans ce très bel album : des mélodies imparables, des arrangements soignés, une production à vous coller au plafond, des invités de luxe (Robbie Macintosh, guitariste de Paul Mc Cartney, Pat Mastelotto - batteur de KING CRIMSON -, Gary Wallis, le percussionniste de PINK FLOYD et l'omniprésente vocaliste Tessa Niles) et la voix si particulière, émouvante et puissante, de Peter Kingsbery. «Once In A Million» aligne quelques unes des plus belles chansons écrites par ce surdoué de la pop grand public ; «Better you know» et son sax diabolique, «Sorry for myself» et son final qui s'envole, «There's no magic to it», le tube digne des meilleurs moments de COCK ROBIN ou l'oppressant «Wedding day», une merveille aux accents symphoniques. Peter Kingsbery, le plus européen des artistes américains, possède en lui ce petit quelque chose qui fait la différence: la classe, tout simplement.



LUCKY PETERSON



GITANES JAZZ/POLYGRAM



par Laurent Janvier

Lucky Peterson

Lifetime

C'est au cours de sa tournée 94 dans le sud de la France que Lucky Peterson, ce Mozart du blues, a décidé de lancer l'enregistrement d'un disque qui lui tient tout particulièrement à cœur. Pourquoi Mozart me direz-vous ? Eh bien sachez que notre ami Lucky connu sa première expérience discographique dès l'âge de 5 ans avec comme producteur le légendaire Willie Dixon. CQFD ! "Lifetime" est un projet qu'il a en tête depuis fort longtemps. Les différentes périodes de son existence sont ainsi illustrées par autant de couleurs musicales. Le blues bien sûr ("Next in line", "Wash my back",...) ainsi que le funk (le "Shining star" d'EARTH, WIND & FIRE), le rock ("I ain't buyin'"), le gospel ("A change is gonna come") ou la soul music (le splendide "Bad condition"). Comme à son habitude, Lucky Peterson sait nous faire profiter d'une parfaite alchimie entre cuivres, guitare et orgue hammond dont l'excellent instrumental "Ham-burger" est symptomatique. Et pour couronner le tout, il nous concocte deux reprises de haute volée, avec une très belle adaptation du "We'll be together" de Sting ainsi qu'une étourdissante version du "Hide away" de Freddy King au final quasi-hendrixien. Qu'on se le dise, Lucky Peterson a une fois de plus frappé très fort. En vous débrouillant bien, vous aurez en prime pour l'achat de ce superbe album le mini CD "I'm walking" où Lowel Fusion s'illustre à ses côtés. Indispensable!



ADVANCED TAPE

SI MUSIC/ROADRUNNER



par Laurent Janvier

Aragon

Mouse

ARAGON...Ce nom doit vous dire quelque chose, vous, fans de rock que l'on qualifie de progressif. Ce groupe australien s'était en effet brillamment illustré en 1990 avec l'album "Don't Bring The Rain" qui avait d'ores et déjà placé ARAGON parmi les espoirs les plus sérieux pour le devenir du rock progressif dans les années 90. Mais depuis lors, ARAGON était resté inscrit aux abonnés absents si l'on excepte un album d'inédits ("The Rocking Horse") et le mini Lp "The Meeting" datant de 1992. Ce dernier fait d'ailleurs partie intégrante du concept "Mouse", sa sortie étant destinée à faire patienter des fans assoiffés de nouveautés. Il aura donc fallu attendre cette année 1995 pour voir l'aboutissement de ce travail de longue haleine. Ce concept album composé de 8 actes présente toutes les caractéristiques d'un très grand album. Sophistication du concept, originalité des compositions et de l'interprétation, production haut de gamme, tout concourt à faire de "Mouse" une complète réussite. Haut en couleur, cet album vous fera passer de la plus pure félicité ("Cold in a warm place", "Waiting for the big one") à une quasi hystérie musicale ("The gate", "In deepest sympathy"). Oeuvre complète et complexe d'un groupe créatif et original, «Mouse» possède tous les atouts pour constituer un album clé des 90's. Peut-être l'album que le rock progressif attendait pour prendre un élan salvateur.



CAPITOL/EMI

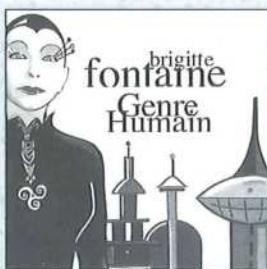


par Thierry Busson

Blind Melon

Soup

«Soup» ou la revanche du Melon Aveugle... Cela pourrait être le titre d'une bonne BD dans le style du Concombre Masqué. Seulement, il s'agit ici du deuxième album des Américains de BLIND MELON, groupe inclassable qui s'était taillé un joli petit succès il y a deux ans avec leur premier album. Aujourd'hui, c'est l'heure de la «Soup». Etrange mixture en vérité que ce potage de melon : les influences fusent de toute part, les idées défilent à 100 à l'heure au sein d'un même morceau, laissant l'auditeur perplexe à la première écoute. En fait, on pourrait reprocher à cet album une trop grande diversité, un melting-pot musical qui échappe quelquefois au contrôle de ses géniteurs. En revanche, ceux qui aiment être surpris toutes les deux secondes seront ravis. «Galaxie» est un single parfait, une évidente mélodie aux riffs puissants et au refrain acoustique du plus bel effet. «2x4», «Vernie» et «Lemonade» lorgnent vers LED ZEPPELIN, et tout cela sans jamais dépasser les quatre minutes. «Skinned», morceau gag, séduira ou énervera selon l'humeur du moment, «Toes across the floor» est outrancieusement hérité des seventies sous acide et «Mouthful of cavities» à un je-ne-sais-quoi de FLEETWOOD MAC survitaminé. «Soup» n'est pas un album évident : certains vont l'adorer, d'autres en revanche auront des poussées d'urticaire. Voilà un disque qui, au moins, ne laissera personne indifférent.



brigitte fontaine
Genre Humain

VIRGIN



par Nathalie Joly

Brigitte Fontaine

Genre Humain

- Attend un peu, Brigitte Fontaine, c'est pas la nana qui chantait avec Higelin quand il commença à faire des disques ?
- Gagné, banane ! Mais elle a aussi fait plein de trucs en solo et avec Areski, théâtre, chanson, improvisation. Elle était une des figures de proue du mouvement avant-gardiste du début des années 70. Bien sûr, elle n'est pas super connue, on ne la voit pas tous les quatre matins à Taratouille, on ne l'entend pas quinze fois par jour à la radio mais n'empêche qu'elle vient de sortir un nouveau disque (le onzième) qui s'appelle «Genre Humain».
- Ah bon ! Et tu l'a écouté ?
- Un peu mon neveu ! C'est le genre de truc qui a des tripes. Brigitte Fontaine y chante d'une voix profonde et franche des textes délirants, surréalistes et provocateurs écrits de sa plume en utilisant des mots qui sonnent bon la folie et la dérision. Côté musique, les rythmes sont soutenus, un tantinet underground ou lancinants. Et puis, comme plus on est de fous, plus il y a de riz, la production est partagée entre Areski Belkacem / Ian Cortella, Etienne Daho / Arnold Turboust et le duo des Valentins; et Higelin y signe une musique. Bref, le tout fait un album complètement à part qui peut déstabiliser ceux qui aiment les choses rationnelles et bien cadrées mais dans son genre (humain ?), il est plutôt réussi.



Dokken

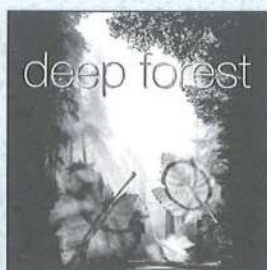
Disfunctional

C'est bien connu, Don Dokken souffre d'une horrible phobie envers les lapins. Cela remonte à une rencontre qu'il fit avec un certain Bugs Bunny dans les studios de la Warner Bros. Celui-ci, mâchouillant son éternelle carotte, lui demanda innocemment : "Quoi d neuf DOKKEN?". Cet adepte du hard rock mélodique le prit comme une attaque directe contre la créativité limitée proposée dans ses différents albums. La première conséquence fût que le célèbre rongeur finit en civet. La seconde fut que Don Dokken rappela son vieux compère George Lynch afin de tenter de ne plus avoir de remarque désobligeante inhérente à la qualité de sa musique. Et c'est ainsi que naquit "Disfunctional", petit dernier de chez DOKKEN. Pas de grande révolution à en attendre mais une évolution bien venue. C'est bien composé, bien interprété et superbement produit. La verve de "Inside looking out", "Hole in my head", "Too high to fly" alliée à la beauté «Queensrôchienne» de "The maze", "Nothing left to say" et "Sweet chains" vous conforteront dans l'idée que la phobie de DOKKEN est en voie de guérison.

COLUMBIA/SONY



par Laurent Janvier



Deep Forest

Bohême

Pour une fois qu'un groupe français cartonne outre-atlantique, on devrait se réjouir et célébrer l'événement comme un petit miracle. Seulement voilà, l'enthousiasme manque singulièrement à l'instant de dresser d'éventuels lauriers à Eric Mouquet et Michel Sanchez, les deux responsables de cette très populaire "forêt profonde". Profonde? A voir... Au-delà du succès commercial qui l'entoure (pub TV et tout le tintouin), la démarche du duo se veut certes moderne, humaniste, exploratrice : mélanger la musique électronique qui fait danser (donc la modernité) aux folklores du monde qui font rêver (donc la tradition, vous suivez?). Pour son premier disque, DEEP FOREST s'était tourné vers l'Afrique et les chants pygmées : cette fois, après avoir un moment pensé à l'Inde, il a choisi de faire "souffler un vent d'Est" en samplant choeurs géorgiens et autres chants tziganes (au fait, et le folklore du Bas-Limousin inférieur, il sent le gaz?). Le résultat fait parfois penser au "Passion" de Peter Gabriel, l'inspiration en moins, les boîtes à rythme en plus. C'est qu'à la différence du Gab, d'un Mike Oldfield, d'un Gabriel Yacoub ou d'un Alan Stivell, DEEP FOREST n'a pas d'identité propre. Dès lors, sa démarche ne semble qu'artificielle, ses collages restent de vaines juxtapositions et finalement sa musique, si elle peut séduire quelques danseurs de night-club ou adeptes du new-age en cravate, manque juste cruellement de cette minuscule chose qui changerait pourtant tout : une âme, simplement...

COLUMBIA/SONY



par Frédéric Delage

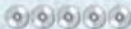


Paradise Lost

Draconian Times

Pas de doute qu'avec cet album, les Anglais de PARADISE LOST vont acquérir un nouveau statut. Quand on réussit une oeuvre aussi dense, on se retrouve propulsé en première division, parmi les leaders du heavy pur et dur. «Draconian Times» est une perle à la beauté sombre, à l'éclat envoûtant et au charme machiavélique. On nage dans des eaux troubles. On survole des terres brûlées. On se saouïe avec un élixir démoniaque. Le piano se veut rassurant mais distille finalement une ambiance encore plus oppressante, les guitares pénètrent la chair comme des lames en acier et le chant ténébreux de Nick Holmes engendre le frisson. «Draconian Times» est un album au climat délicieusement malsain. C'est «L'Exorciste», «Shining», «Twin Peaks». Ou «L'Affaire Charles Dexter Ward» de Lovecraft... En inventant un heavy metal riche en arrangements somptueux mais cauchemardesques, en privilégiant les mid-tempos aux cavalcades speedées pour renforcer une atmosphère saturée en sulfure, PARADISE LOST signe une véritable pièce maîtresse. Impossible d'extraire un morceau parmi les 12 brûlots de cet album, l'ensemble ressemble à une cathédrale métallique inquiétante dont chaque étage révèle son lot de surprises et de frayeurs jouissives. Grâce à PARADISE LOST, les ténèbres n'ont jamais été aussi fascinantes.

MFN/MEDIA 7



par Thierry Busson



Craig Erickson

Two Sides Of The Blues

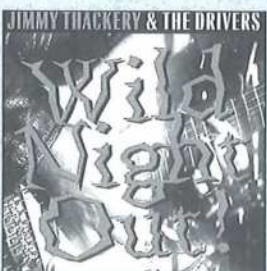
"C'est quoi, le blues, d'après vous ? Pour moi, c'est ... qui coupe les frontières de l'âge, la race, le sexe, le salaire, la ville, la religion... C'est le reflet passionné d'une vie qui peut inclure la peine, la joie, la solitude, l'espoir, le manque, l'amour... Une expression venue des coins le plus secrets de l'esprit... Le blues peut avoir plusieurs visages et différentes humeurs. Ses racines traditionnelles continuent à grandir et à s'étendre dans de nouvelles directions... Le cultiver est une des clés de sa survie." Tout est dit, dans ce message de Craig Erickson imprimé au dos de son nouveau CD. Ce blues qui ne cesse de renaître, ces temps ci, c'est vrai. Dans la bouille de rappeur de Poppa Chubby qui a commis en réalité un véritable brûlot fortement teinté de rock ; dans les dread locks de Chris Thomas qui, lui, en a injecté, du rap, et à la pelle. Craig Erickson se situe quelque part entre ces défricheurs et les gardiens du Temple que sont Lucky Petterson ou Bernard Allison, qui préférèrent marcher dans les traces de leurs aînés. Nous livrant régulièrement un nouveau disque une fois l'an, il fait sa révolution à son rythme, entre deux collaborations avec Glenn Hughes ou Darrel Mansfield cette fois, c'est le son d'une harpe qui vient se greffer sur une nouvelle merveille d'authenticité qui inclut tempo blues classiques, morceaux plus énergiques ou balades qui savent ne pas être mièvres. Du grand art.

Two Sides Of The Blues

ROADRUNNER



par Jean-Philippe Vennin



Jimmy Thackery & The Drivers

Wild Night Out

Jimmy Thackery, en tant qu'ex-NIGHTHAWKS, a gardé un goût certain pour la nuit. Celle-ci constitue son élément de prédilection, là où son expression musicale se fait la plus naturelle. C'est ainsi au coeur d'un petit club dont l'ambiance est parfaitement retranscrite que ce live a été enregistré. Entre autre attrait, celui-ci présente l'originalité d'être composé pour moitié d'inédits orientés, ce n'est pas une surprise, vers un blues basique et musclé. On retrouve par ailleurs un certain nombre de reprises de grande qualité comme "Red house" et "I don't live today" de Jimi Hendrix ou "The strumble" de Freddie King. La formule du trio guitare/basse/batterie, bien que largement usitée, fait toujours merveille, notamment pour les versions live de quelques extraits de "Trouble man", dernier album en date du sieur Thackery. "Wild night out" et "Trouble man" font ainsi partie des meilleurs extraits d'un album que l'on peut honnêtement qualifier de réussite.

DIXIEFROG/MSI



par Laurent Janvier



Foo Fighters

Oui, d'accord, il eût été de bon ton de parler des Foo Fighters sans les comparer à Nirvana. Faire semblant d'ignorer que ceux-ci sont le groupe de Dave Grohl, ex-batteur de qui vous savez, ça fait très chic, très moi-je-suis-indépendant, moi-je-ne-fais-pas-de-rapprochement-facile, moi-je-ne-donne-pas-dans-le-culte-des-idoles-défuntées. Oui, mais non. Parce que quand on traîne derrière soi la carcasse de Kurt, difficile d'échapper au regard impitoyable des fans encore endeuillés. Et puis, les Foo Fighters le cherchent. Mettre un pistolet en couverture de leur album... chanter dans la première chanson «This is a call to arms»... entre allusion sinistre et mauvais goût blasphématoire, mon cœur balance... Donc, les Foo par rapport à Nirvana ? Même puissance, même évidence des mélodies, même guitare saturée, même inspiration punk/Bob Mould avec un soupçon de pop au creux du brut. Mais facile, direct, sans torture mentale. Du bien cuit, bien emballé, bien vendu - facile à consommer, se garde longtemps au réfrigérateur. Fond sous la dent. Plus "About A Girl" que "Scentless Apprentice", mais tout de même un peu "Drain You". Donc c'est bien ? Oui c'est bien. Mais... il manque... quoi ? Ben, la voix... Rien, dans la voix de Dave Grohl... Cette fêlure dans celle de Kurt... Oh, d'accord, j'arrête de comparer, promis. Oui, mais Kurt, quand même... OK, cette fois j'arrête pour de vrai ! N'empêche que Ku... euh...

ROSSELL/EMI



par Ombeline



Levellers

Zeitgeist

Il y a un peu plus d'un an, les LEVELLERS déclaraient dans *Rockstyle* : «*En quelque sorte, on peut dire que nous jouons du World Rock*». Avec «Zeitgeist», quatrième album du quintette de Brighton, cette expression prend tout son sens. Les LEVELLERS proposent une nouvelle fois une substance unique, une vision du rock toute personnelle. «Zeitgeist» est un incroyable télescopage de tradition et de fureur, de folklore et de modernisme. Entre héritage celte et conviction noisy, la musique des LEVELLERS n'a pas d'équivalent ailleurs. Elle sait se faire agressive («4 AM», «Leave this town»), langoureuse (la ballade «Maid of the river», reprise de Rev. Hammer), ou terriblement accrocheuse (le single parfait qu'est «Hope st.» ou le lancinant «PC Keen»). Le plus étonnant est cette facilité à vous transporter dans des univers différents : tantôt ils vous invitent à jouer aux fléchettes dans un pub du cœur de Londres, tantôt ils vous incitent à taper le carton dans un bar enfumé new-yorkais. Un choc musical quelque part entre les WATERBOYS, les POGUES, TANSADS, VAN MORRISON et les CLASH, LED ZEPPELIN... Un brassage improbable de culture anglaise et de rock énérvé. Un peu comme si John Cleese jouait dans «Die Hard IV» ou Sir Laurence Olivier dans «Judge Dredd». Grâce à cet album riche en sensations, les LEVELLERS devient définitivement l'un des tous meilleurs groupes anglais du moment

WEA



par Christian André



Ne Zhdali

Whatever Happens, Twist !

Le groupe estonien - eh oui, ça existe - Ne Zhdali n'a pas l'ombre d'une chance d'accéder à la gloire; à moins qu'il se reconvertisse en groupe folklorique. Je n'ai toujours pas compris par quel hasard leur galette m'est tombée entre les mains; mais c'est connu, le hasard fait bien les choses. "Whatever Happens, Twist !" est un album totalement dépourvu d'ambition, qui devrait disparaître rapidement sous la colossale production discographique internationale; peut-être est-ce déjà fait. D'ailleurs, je soupçonne les membres de Ne Zhdali de s'en foutre royalement. Car il semblerait que les morceaux de "Whatever Happens, Twist !" n'aient d'autre utilité que de leur permettre de se défouler. Résultat, un étonnant mélange de musique slave, de rock, de jazz et de bossa nova. Aux chaos électriques succèdent de gentilles mélodies, etc. Puis, on se surprend à tendre l'oreille et à s'introduire dans leur univers loufoque. Il faut bien avouer que certains passages touchent au but. C'est le cas de "Ma vie" : une conversation hilarante entre deux paumés ne maîtrisant guère le français, sur une musique qui pourrait être celle d'un film de Jarmush. Drôle, dérisoire et touchant à la fois. Ne Zhdali s'offre une tranche de douce folie, avec l'enthousiasme de ceux pour qui la dérision est vitale. Et il en faut parce qu'on ne voit pas ce qui pourrait empêcher cet album de se retrouver dans les rayons "invendables"...

RECDEC/ORKHÉSTRA



par Marc Belpois



King Crimson

B Boom - Official Bootleg, Live In Argentina

Robert Fripp en avait marre. Marre de voir tous ces indécents pirater les concerts de Crismo pour de sombres histoires de fric qui jamais, ô grand jamais, ne riment avec musique. Le dernier pirate du roi pourpre a été enregistré fin 94 à Buenos-Aires : doté d'un son exécration, il est aujourd'hui en vente en Angleterre pour le modeste prix de 28£ (environ 230 francs). Le problème, c'est qu'il risque de ne plus trouver beaucoup d'amateurs. Car ce "B'Boom" n'est ni plus ni moins que le pirate officiel du même concert, un pirate agréé par maître Fripp et surtout mixé par ses soins et ceux de David Singleton. Bref, le son est quasi-parfait et les pirates, les vrais, ont désormais bonne mine ! Car comment rivaliser avec ce double CD qui reprend en 1 heure 3/4 presque tout le répertoire live du Crismo 94/95? Comment rivaliser avec l'intro de "Vrooom", ses riffs obsédants et son énergie survitaminée? Avec la résurrection de "Red", celle d'"Elephant Talk" (où Belew devient fou) ou d'"Indiscipline" (ce que fait Bruford sur l'intro tient quasiment du prodige)? Comment rivaliser avec les deux versions de "B'boom/Thrak" et cette violence poussée à son paroxysme, sale, inquiétante, jouissive parce qu'excessive? Avec les réincarnations de "The talking drum" et de "Lark's tongues in aspic part 2", privées du violon ancestral mais régénérées par l'électricité pratiquée comme une subtile overdose? "B'Boom" est une nouvelle claque, très forte. Les pirates peuvent s'auto-saborder: KING CRIMSON en personne a encore frappé...

DISCIPLINE



par Frédéric Delage



Kyuss

...And The Circus Leaves Town

Dans sa démarche, KYUSS mérite l'intérêt : éloigné de toute mode au goût du jour, on tient là un des rares groupes à tenter le diable en creusant son trou hors des sentiers battus par PEARL JAM, METALLICA, GREEN DAY, OASIS... Au delà de cette volonté misanthropique de ne pas faire comme tout le monde, présentée depuis «Sky Valley» et de sombres prédécesseurs, qu'est-ce qu'ils font ? Justement, problème : on ne peut pas qu'auto-éjecter comme ça d'un univers contemporain avec ses vagues de musique déferlant sur tout le monde. Donc KYUSS n'est pas si original que ça, même si on pense plus à GODMACHINE ou un TYPE O NEGATIVE propre qu'à n'importe quel groupe de pelos de Seattle, Grunge Dept. S'efforçant de cacher derrière un son gros au possible (merci MOTORHEAD) des lacunes évidentes (faiblesse du guitariste, linéarité de la rythmique et chant quasi insupportable), le groupe s'enfoncé dans un noir que de rares étincelles viennent perturber. Et le principe de la répétition à l'extrême d'un plan quelconque saoule irrémédiablement toute tentative pour grandir «...And The Circus...». Indéniablement plein de bonne volonté et probablement capable d'autre chose que ça, KYUSS gagnerait beaucoup à ne plus se prendre la tête. Parce qu'en attendant, c'est la notre qu'ils prennent. Et arrêtez les stupides «ghost-tracks» !

ELEKTRA/WEA



par Michel Morvan



COLUMBIA/SONY

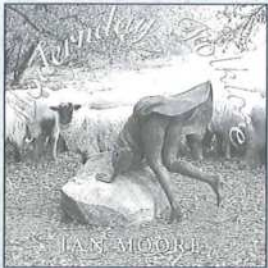


par *Ombeline*

The Blue Up ?

Il existe au moins 10 bonnes raisons d'aimer The Blue Up? 1. Ce sont des filles MAIS elles jouent une pop bizarre et très intelligente. 2. Elles ont eu le culot de piquer son point d'interrogation à Therapy? 3. Une dénommée Rachael s'occupe de presque tout : compos, paroles, chant, guitare, claviers. 4. Elle revendique comme influences : Peter Gabriel, Björk, XTC, Fred Astaire, Roxy Music et Madonna. 5. La neuvième chanson de l'album dure 2 secondes; elle est constituée d'un seul mot. 6. La seizième chanson dure 34 minutes et 10 secondes, elle est constituée du passage à l'envers de tous les morceaux de l'album. 7. Rachael aime les allitérations et le prouve sur la parfaite "Spoons for seven" : "Cats, ants, hats, wax bats laugh in heaven"... 8. On dirait "The Battle of Evermore" de Led Zeppelin revu par P.J. Harvey, chanté par Nina Hagen, produit par Kate Bush et mixé par Frank Black. 9. Il faut environ 40 minutes pour déchiffrer le message caché en polychromie dans le texte des paroles. On abandonne avant. 10. Sur le livret, Rachael demande : "Quelqu'un pourrait-il dire à Adam Ant de m'appeler ? C'est très important"... The Blue Up? est acoustique, farfelu, psychédélique ; Rachael sait écrire des chansons, des vraies, des savantes, à la Bowie-Ziggy ou à la Pixies-Doolittle. Avec ce zeste de folie qui donne du piquant aux mélodies. A coup sûr, Rachael est frappée. Nous aussi. Par son talent. Tout compte fait, cet album mériterait bien quatre étoiles !

Spool Forka Dish



CAPRICORN/EPIC/SONY



par *Marc Belpois*

Ian Moore

Ian Moore est un brin ambitieux. La tête bien plantée sur les épaules, il avance en terrain découvert, avec le pas assuré de ceux qui savent parfaitement où ils vont. Et pas question de perdre du temps en cours de route. A vingt-six ans, ce brillant guitariste sort "Modernday Folklore", le troisième album d'une lignée qu'il a prévue longue et évolutive, dans le but d'accéder au panthéon des gratteux de la six cordes... On ne voit pas bien ce qui pourrait lui barrer la route : le maniement de la guitare ne semble plus avoir aucun secret pour lui, sa voix n'a pas grand chose à envier aux leaders du genre, il mène parfaitement son groupe, ses concerts sont magiques, et, détail qui a son importance, il est originaire d'Austin, ville texane où ont sévit une tripotée de virtuoses parmi lesquels Albert Collins, Johnny Winter et Stevie Ray Vaughan. Il y a tout de même une couille qui rend le happy end de cette destinée nettement moins inéluctable. Si "Modernday Folklore" est à n'en point douter un excellent et cohérent album, il laisse un arrière-goût douteux. Serait-ce ce soupçon d'Hendrix, cette pincée de S.R. Vaughan, de Cream, de Ry Cooder et j'en passe... A en croire Ian Moore, il est indispensable d'étudier de très près ses prédécesseurs afin, par la suite, de créer un style personnel et original. Il est maintenant largement temps qu'il se démarque de ses aînés et qu'il libère son potentiel créatif pour mériter pleinement sa réputation de valeur montante.

Modernday Folklore



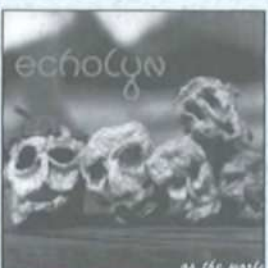
EMI



ALT

Devinette : un Australien et deux Irlandais sont en studio, qu'est-ce que ça fait ? Un kangourou qui sent la bière ou une chopine qui fait des bonds ? Et bien ni l'un ni l'autre. Cela donne "Altitude", un album tout en finesse réalisé par Andy White, Liam O'Maonlai et Tim Finn qui ont associé leurs talents et leurs prénoms pour former le groupe ALT. Tim Finn (c'est l'Australien) est un ancien de CROWDED HOUSE dont on retrouve d'ailleurs un peu l'ambiance sur certains titres. Les trois compères se sont rencontrés à Dublin mais c'est à Melbourne que l'enregistrement a eu lieu. "Altitude" est un album haut en couleurs mêlant pop et folk avec des côtés très BEATLES. On y trouve des guitares acoustiques et des mélodies qui ne sont pas sans évoquer les TALKING HEADS, Neil Young ou encore Lou Reed et Bowie dans la façon de prononcer certains textes. Avec de telles références, il est aisé de comprendre qu' "Altitude" est plutôt bon. Cette histoire d'amitié a produit un disque qui respire la spontanéité (ce qui n'est pas si courant) et on se dit que ce serait bien qu'ALT continue.

Altitude



SONY/CYCLOPS/MSI



par *Bruno Versmisse*

Echolyn

On peut être étonné d'apprendre qu'ECHOLYN, groupe américain de rock progressif ait été signé par une major, Sony en l'occurrence. Il faut dire que ce sextette à l'inspiration et à la créativité effervescentes ne semble à priori dégager aucun atout commercial capable d'intéresser un label de cette envergure, du moins dans le sens où ceux-ci l'entendent. Pourtant, le miracle a eu lieu, alors savourons-le sans arrière-pensée. Pratiquant un progressif «authentique» comme on n'en fait plus, ECHOLYN s'impose comme un seigneur du genre avec son troisième album «As The World». Breaks ingénieux et rythmes à contretemps asphyxiants s'imbriquent à profusion pour bâtir une somptueuse cathédrale sonore. Rien à voir avec les petits fabricants de climats tarabiscotés à dix sous qui encombreront le marché. ECHOLYN a su retrouver l'atmosphère à la fois brumeuse et exaltante des chef-d'oeuvres ambitieux des seventies. Mais ici pas de passéisme nostalgique, ECHOLYN pratique simplement avec une classe insolente une musique sans âge, ample, belle et profonde où les harmonies vocales n'ont d'égalé que la maestria de guitares trépidantes et les passementeries élégantes d'un piano survolté ou nostalgique. Sony ne s'y est pas trompé et tient en ECHOLYN un nouveau maître du rock élaboré qui devrait s'épanouir comme un champion incontestable dans ce style, si la patience d'une major s'avère être une qualité nouvelle...

As The World



SOHASQUARE/SONY

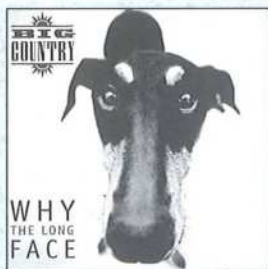


par *Michel Morvan*

Ned's Atomic Dustbin

Une fois passés les rires provoqués par une pochette immonde, on s'apprête à faire valser jusqu'à Mururoa ceux qui furent le temps d'un premier album dantesque («God Fodder») la grande révélation noisy pop des 90's. Avant qu'il ne s'amuse à calquer les pires défauts des prétendants au titre de «groupes pop le plus niais de la décennie». En bref, pas question de se coltiner «Are you normal II», le retour de la pop unilatéralement chiantissime. En attendant de les envoyer cueillir des champignons nucléaires, et par nostalgie (haaa... «God Fodder» !), on écoute le résultat de vingt mois de travail. Et là on est violemment saisi par la nuque : sans doute honteux de leur précédente ineptie, les NED'S ont réussi à agencer un album puissant d'intelligence, irradiant d'humour et incroyablement frais. Toutes leurs tares éliminées, on se trouve plongé dans une solution metal/soul, double basse (enfin !) au paroxysme, des vapeurs de hard-core délirant allégées par une rythmique pulsante, oxygénées par le chant (enfin !!) unique de Jinn et quelques samplings parfaitement disséminés. On avait quitté un groupe quasi grabataire, on retrouve un des plus beaux bébés de l'année : les vertus de l'énergie atomique.

Brainblood Volume



CASTLE/WMD

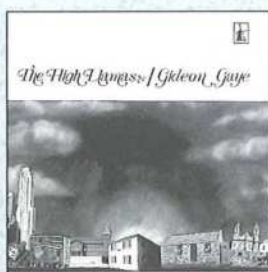


par Thierry Busson

Big Country

Why The Long Face

BIG COUNTRY a toujours été le mal-aimé de la scène rock britannique. Chacun de ses albums a, la plupart du temps, été démolli par la presse brahée et bien pensante. Le son de guitares aux allures de cornemuses (racines écossaises obligent !), les compositions un rien pompeuses, le côté héroïque de leur musique ont longtemps été mis en avant au détriment des qualités du combo. Rendons justice aujourd'hui à ce groupe attachant : en premier lieu, BIG COUNTRY sait construire de bonnes chansons. Il suffit de s'en rendre compte en réécoutant ses deux premiers albums («The Crossing» en 83 et surtout «Steeltown» en 84). D'autre part, Stuart Adamson et Bruce Watson sont d'efficaces guitaristes, Tony Butler n'hésite jamais à faire vrombir sa basse et Mark Brzezicki (qui est revenu à la maison après avoir accompagné Fish) frappe ses peaux avec une réelle puissance. Alors, qu'est-ce qui cloche ? Car «Why The Long Face» est un album plutôt bien équilibré. Peut-être est-il aujourd'hui trop tard pour cette musique... Les années 80 sont passées et BIG COUNTRY n'a pas vraiment réussi à franchir le cap. Il continue cependant son bonhomme de chemin, ravissant ses fans (moins nombreux qu'il y a dix ans, hélas...) avec des albums intègres et de qualité constante. Souhaitons que BIG COUNTRY garde intacte cette foi en lui et qu'il continue à livrer des albums comme celui-ci encore longtemps.



SQUATT/SONY



par Thierry Busson

The High Llamas

Gideon Gaye

Atypique... Voilà bien l'adjectif qui correspond le mieux à «Gideon Gaye», album décalé dans le temps et contrastant furieusement avec ce qu'on a l'habitude d'entendre de nos jours. Dès les premières secondes, on se retrouve propulsé en 1967, quelque part entre «Sgt Peppers..», «Days Of Future Passed» ou «Pet Sounds». THE HIGH LLAMAS réussit en effet l'album parfait de pop acidulée, sans guitares agressives ni rythmes à la mode à la BLUR ou de provocation gratuite et stérile à la OASIS. Car ce groupe formidable, né de la fin prématurée de MICRODISNEY, réinvente à lui-seul les arrangements subtils des BEATLES période hallucinatoire et le génie mélodique d'un Brian Wilson pas encore enterré dans son bac à sable. «Gideon Gaye» s'écoute comme on boit de la sangria : c'est sucré, ça passe comme une lettre à la boîte, mais très vite les premiers effets se font ressentir. THE HIGH LLAMAS nous enivre de mélodies splendides, d'orchestrations héritées des glorieuses sixties, on a la tête qui tourne. Mais comme avec la sangria, on y retourne sans arrêt. Avec ce «Gideon Gaye», c'est la porte ouverte sur la Quatrième Dimension. Le temps n'existe plus. L'expérience est étrange. Mais le plaisir est total.



RCA/BMG

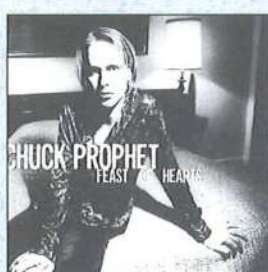


par Laurent Janvier

The Fabulous Thunderbirds

Roll Of The Dice

Formé en 1975 autour des personnalités de Kim Wilson et Jimmie Vaughan, le groupe des FABULOUS THUNDERBIRDS a eu, au cours des années 80, s'imposer comme un groupe incontournable du blues et du Rhythm & Blues. Dans un premier temps, le départ de Jimmie Vaughan sous d'autres cieux (avec son regretté frangin puis en solo) déstabilisa le groupe. Le présent album permet de recentrer la formation autour de Kim Wilson. Cet ancien protégé du maître Muddy Waters s'était d'abord illustré par ses performances en tant qu'harmoniciste, dans la parfaite lignée de Little Watter et Sonny Boy Williamson, sans pour autant que cette facette de son talent soit parfaitement exploitée au sein des T-BIRDS. C'est désormais chose faite puisqu'en plus de son rôle de chanteur, Kim Wilson voit son jeu d'harmonica mis très en avant, pour notre plus grand bonheur. Avec cet album, les T-BIRDS partent sur des nouvelles bases et s'émancipent de l'ombre pas trop pesante de Jimmie Vaughan. Dominé par un blues rock de haute volée, "Roll Of The Dice" propose une brochette de titres menés sur un train d'enfer ("Roll of the dice", "How do I get you back", "Mean love", "Looking Forward") parmi lesquels parviennent à se mêler quelques petites perles de douceur ("Here comes the night" emprunté au répertoire de Van Morrison, "Memory from hell"). Un ensemble qui permet en tout cas aux T-BIRDS de repartir sur de nouvelles bases somme toute prometteuses.



CHINA REC/WEA



par Michel Morvan

Chuck Prophet

Feast Of Hearts

- Alors Chuck, que me vaut l'honneur ?
- Je ne sais plus où j'en suis docteur. Je supporte mal la fin de GREEN ON RED. J'avais emmené ce putain de groupe vers le respect. C'était si facile d'entrer dans le trip dirty rock US... et tous ces coups de pied au cul qu'on distribuait ! Avec le temps j'ai voulu anesthésier cette séparation en faisant quelque chose de folk, véritablement country même. Résultat ; aujourd'hui je sors un album que je ne comprends pas. En fait je me sens dépassé, incapable d'assurer autant que ces nouveaux qui débarquent de nulle part, Buckley fils ou Beck... C'est comme si il m'était impossible de faire un truc aussi excitant, avec des idées. Et ça m'obsède : jour et nuit, je me vois en train de planquer des accords sur des instruments vides, calant ma voix que je n'arrive plus à extirper de mon ventre. Même au fin fond du Texas on va se foutre de moi. Et dire qu'il faut tourner pour présenter une production si fade ! J'ai peur docteur.



SI Music/ROADRUNNER



par Bruno Versmisse

Summer Indoors

Infernal Love

SUMMER INDOORS dont c'est le second album à voir le jour après l'insipide "There's Orange", s'affirme dans le créneau encombré de ces groupes brassant leur rock mélodique au croisement du progressif simpliste, du rock FM pauvre en vitamines et du hard sans poivre... Cool Raoul, c'est pas si mal, seulement on a la monotone impression d'entendre le même air revenir toutes les cinq minutes sans l'ombre d'un seul oeuf frais au kilo ! Un comble pour un groupe se voulant inventif et plaçant du break à tous les coins de rue. A part ça, si le plat proposé est bien fade, quelques piments viennent corser au hasard deux ou trois pépites aux formes plus charnues, l'emporté «Universal state of mind», rushien en diable, «Supersonic Hero» entre Police et les... Who, la poignante ballade «Shine away» vague à l'âme (de fond...). De toute façon, pas de quoi se rouler par terre en criant : «Keçébo Keçébo». La diversité est absente et si on gratte la coquille, la justesse de l'inspiration devient criarde. SUMMER INDOORS veut bien faire feu de tout bois mais sans craquer toutes ses allumettes. A l'avenir, employer la boîte familiale serait plus judicieux pour faire crépiter le phosphore d'un rock qui ne demande qu'à s'enflammer. Un seul brûlot trouve grâce dans cet étalage fastidieux, le tonique «Chinese whispers» qui swingue et balance comme un hippopotame sur une étagère, puissance et subtilité de concert. Ah ! Si tout le CD avait pu sonner comme ça...



CHRYSLIS/EMI

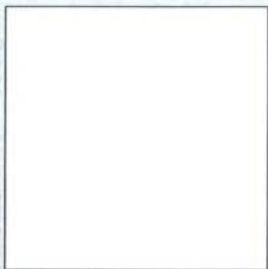


par Thierry Busson

Black Sabbath

Forbidden

Et si BLACK SABBATH assurait avec ce «Forbidden» l'une des plus belles surprises de l'année ? Oui, une surprise, car depuis un sacré bon bout de temps, on ne donnait pas cher de la peau de ce dinosaure du heavy metal. Alignant albums insipides et changements de line-up risibles, le groupe de l'éternel Tony Iommi semblait s'embourber dans sa gloire passée. «Forbidden» vient à point nommé pour remettre les pendules à l'heure : BLACK SABBATH a encore des choses à dire, des riffs brûlants à éjaculer et une poignée de morceaux méchamment burnés à injecter dans notre cerveau. Produit de main de maître par Ernie C. (BODY COUNT), «Forbidden» est un steak saignant sans une once de graisse : «Get a grip», «Can't get close enough», «Guilty as hell», «Forbidden» (presque du RAINBOW !), «Shaking off the chains» et son riff tournant diabolique, la somptueuse ballade «I won't cry for you» ou l'extraordinaire (et je pèse mes mots) «Kiss of death» nous renvoient à l'époque bénie où BLACK SABBATH régnait sur le métal en fusion. Et même si le line-up n'a plus grand chose à voir avec celui des grandes heures, «Forbidden» s'avère être le meilleur album du groupe depuis «Heaven & Hell». Quinze ans de purgatoire, ça commençait à faire long !



PLAY IT AGAIN SAM



par Ombeline

Young Gods

Only Heaven

Facile de se repérer en forêt quand on a une boussole. Facile de se repérer en musique quand on a un point de mire, un point de référence, un pôle de comparaison - on juge par rapport au soleil, c'est-à-dire selon la planète autour de laquelle, comme en orbite, le disque tourne. Et l'on dit - pour du hard - c'est moins machin, plus bidule que Metallica. Et pour de la fusion : c'est plus bidule, moins machin que les Peppers. La tâche du critique s'en trouve facilitée. Mais voici qu'un beau jour tombe sur sa table stable un album qui ne ressemble à rien, d'un groupe qui ne ressemble à rien sinon à lui-même. Panique et plaisir ! Mais qu'en penser ? Au bout de dix-douze écoutes la réponse arrive, éclatante : «beaucoup de bien». Les Young Gods ne font pas vraiment de la musique industrielle. Leur son est trop net pour ça. Il font du rock technologique, avec force planches informatiques, force galaxies futuristes. Lunaire et flippant, «Only Heaven» ressemble à un couloir de lasers qui vous baladerait à travers l'espace comme dans une fusée grand V. Vous regardez les trous noirs et les étoiles ; c'est très beau ; mais faites un pas de travers et vous voilà flottant pour l'éternité dans le vide. Le travail des Young Gods effraie et fascine comme l'avenir : froid mais tellement perfectionné. Métal et machine dressent la facette impeccable de ces chansons en forme de lames de rasoir. Comme il est séduisant de se repasser encore et encore l'acier coupant sur la peau,



REPRISE/WEA

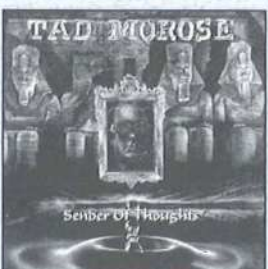


par Laurent Janvier

Alanis Morissette

Jagged Little Pill

Faire partie du cercle très fermé des amies de Madonna a de quoi inspirer la méfiance de notre part. La Madone a beau exploiter parfaitement son image provocante, le côté artistique de sa carrière est au rock ce que la collection Harlequin est à la littérature contemporaine. Ensuite parce que les copines de Madonna ont la fâcheuse réputation de ne pas pouvoir être mise à mal par nous, les mâles. Alanis Morissette possède pourtant un si joli minois... Si ce deuxième point ne peut être confirmé ou infirmé à l'heure actuelle, la performance artistique a quant à elle largement de quoi surprendre. En effet, là où Madonna a l'habitude de faire feu de tous ses artifices afin d'arriver à ses fins, Alanis propose un album très direct et authentique. Véritable auteur / compositeur / interprète, ce petit bout de femme impose son style propre, sachant nous émouvoir («Perfect», «Mary Jane», «Wake up» et son splendide final) et pousser de temps à autre quelques coups de gueule («You oughta know», «Right through you»). Influencé par divers genres musicaux, cet album n'en reste pas moins emprunt d'une très forte connotation rock que même certains rythmes en boîte ne parviennent à altérer. Simplicité, agressivité d'une guitare au son volontairement «sale» et chant caractéristique composent la recette d'une réussite incontestable. Pas de doute, elle se laisse boire comme du sirop, Alanis.



BLACKMARK/MÉDIA 7

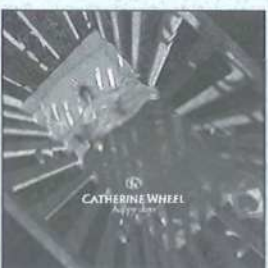


par Thierry Busson

Tad Morose

Sender Of Thoughts

TAD MOROSE est un groupe suédois. TAD MOROSE pratique un style qui, aujourd'hui, a le vent en poupe : le heavy progressif, dont les meilleurs représentants se nomment SHADOW GALLERY, SAVATAGE, DREAM THEATER, MAGELLAN, STRATOVARIUS, ANGRA et, dans un style nettement plus personnel, QUEENSRYCHE. A l'écoute de ce «Sender Of Thoughts», c'est un sérieux client qui vient jouer les trublions dans cette équipe au palmarès prestigieux. TAD MOROSE, respectant les recettes éprouvées, martèle des rythmes souvent speed, des breaks sévèrement burnés, des harmonies vocales puissantes. Emmené par Christer Andersson, guitariste brillant, et par Kristan Andréa, chanteur à la voix chaleureuse, TAD MOROSE aligne une série de brûlots à la structure pyramidale dont les meilleurs exemples sont sûrement les superbes «Morning sun» et «Lost in time» (dont le thème au piano fait étrangement penser à la musique de «Creepshow» ou «Halloween»). Le groupe s'essaie même au difficile exercice de la reprise en torchant une bien belle version du «Gates of Babylon» de RAINBOW, un des groupes précurseurs dans l'alliage du métal et du progressif. Ce qui prouve que TAD MOROSE a du goût et sait le démontrer. Les amateurs sauront apprécier...



FONTANA/POLYGRAM



par Michel Morvan

Catherine Wheel

Happy Days

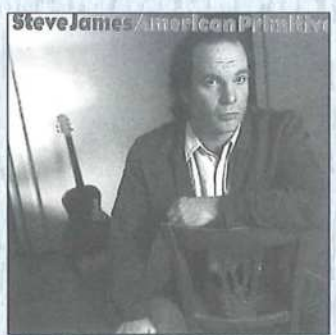
Ca y est Rob, tu t'es décidé à rendre un album digne de tes possibilités ? C'est parce que ton cousin a largué IRON MAIDEN pour vocaliser en solitaire que tu as voulu reprendre le flambeau familial ? Toi qu'on croyait fainéant comme un pape, tu as enfin cessé de jouer à saute-mouton avec tes idées ? Et tu as bien fait les choses en plus : aliénant pop excitée et punk vertueux, on tient entre nos oreilles la preuve que tu es capable d'orner ton rock de fin de siècle (option revival 70's) d'idées enthousiasmantes. Tant mieux, j'aurais eu du mal à supporter un nouvel opus aux subtilités laissées en jachère la moitié du temps, comme sur le si décevant «Ferment», où même ta voix aurait fait fuir les plus téméraires fans des pires groupes pop hirsutes. Quand comme toi on n'a rien inventé, il vaut mieux tirer un maximum de sa personnalité pour aller labourer les champs du rock, non ? Il y a tant d'ersatz punk-popeux ces temps-ci. Et même si ta galette ne tatouera pas «FOREVER» sur les bras virils et déjà bien décorés de papy'n'roll, il est de ceux qui font jubiloirement gouter les tympans et perler les fronts.



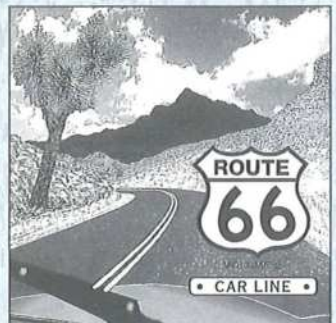
EXPRESSO

DES SINGLES ET DES ALBUMS EN QUELQUES MOTS...

Dwight Yoakam "Dwight Live" (Reprise/WEA) Loin du rap et du hardcore, il existe un style musical dont l'Amérique profonde est friande. Vous avez bien sûr deviné que c'est de Country music dont il est ici question. Dwight Yoakam montre tout au long de ce live qu'il représente ce qui s'y fait de mieux. Encore faut-il être réceptif à ce genre musical. (LJ)



Steve James "American Primitive" (Antone's/Musidisc) Bien qu'enregistré à Austin Texas, cet album de Steve James est profondément marqué par le Memphis blues, un blues rustique, 100% acoustique, simple et authentique qui ravira ceux que l'électricité du blues urbain agace. (LJ) / **ROUTE 66** «Car Line (vol.2)» (EMI) / Lorsqu'une belle brochette de musiciens de studio est réunie pour produire une dizaine d'excellents instrumentaux évoluant entre Blues et Rock, le tout faisant l'objet d'une campagne de promotion conséquente, il n'y a pas lieu



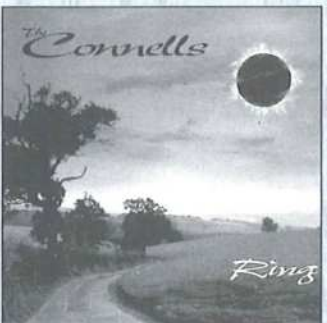
de s'étonner si quelques bouchons se forment chez les disquaires. Et ce n'est que justice. (LJ) / Nouveau venu sur la scène noisy, le quatuor bordelais **THE SLEEPERS** sort son premier album intitulé "Illogical Moody Mind" (Grosse Rose Records). Sans être à la hauteur des inaccessibles SONIC YOUTH, ils peuvent toutefois espérer rivaliser avec les spécialistes français du genre, BURNING HEADS, MUSH et consorts. (MB) / Dans un registre nettement plus expérimental, le guitariste metal-noise **Luigi Archetti** pond son deuxième album, "Adrenalin", qui lui permet de s'exprimer dans d'étranges improvisa-

tions. Disons que c'est très... expérimental. (MB) / Le rapper Guru a sorti **Jazzmatazz Volume II** (Chrysalis/EMI), un album fusion de hip hop et de jazz qui réunit une palette d'artistes encore plus impressionnante que dans le cadre de l'album précédent. Mais les collaborations sont quasiment nulles. Ça pue l'arnaque commerciale. (MB) / Blues-rock musclé aux accents latino, telle est la devise des **BLAZERS** qui nous le prouvent avec «East Side Soul» (Rounder/Metisse Music), album puriste qui l'emporte à l'énergie. (NJ) / Côté bluegrass, voici deux rééditions sur lesquelles apparaît **Bela Fleck**, petit virtuose du banjo : Bela Fleck With The New Grass Revival avec «Deviation» (Rounder) de 1983 et The Dreadful Snakes avec «Snakes Alive» (Rounder) enregistré en 1984; les amateurs apprécieront. (NJ) / **Little John Chrisley** manie l'harmonica comme le dieu du vent et chante le blues comme une vieille âme; à 24 ans, après avoir joué avec les plus grands, il s'entoure de peintures pour son premier album solo «Little John Chrisley» (Roadrunner/Musidisc). (NJ) / Ça cogne dur chez **Haji's Kitchen**, des Texans qui s'éclatent sur les



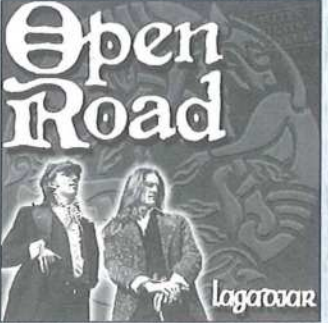
rythmes agressifs avec inspiration. Leur album s'appelle simplement «Haji's Kitchen» (Roadrunner/Musidisc) et les guitares y sont impressionnantes. (NJ) / Au royaume du rock progressif, signalons «In Flux» (Kinesis) de **FONYA** totalement composé et joué par Chris Fournier; entièrement instrumental et planant à souhait, on peut cependant y regretter l'absence d'un vrai groupe. (NJ) / On ne s'affolera pas autour de **MOONPOOLS & CATERPILLARS**, leur «Lucky Dumpling» (Eastwest/WEA) n'offrant qu'une pop anglaise made in America agréable mais commune. (MM) / «Pretty Lies» d'**ECHOPARK** (Rising Sun/CNR) avec KP Matziol, bassiste d'ELOY, expérimente l'électronique dans le progressif et peut intéresser les curieux, l'excellente production aidant à pardonner les longueurs de l'album. (MM) / Dans la catégorie «allons voir ce que font

les jeunes d'aujourd'hui et faisons le aussi», **REEF** sort «Replenish» (Sohosquare/Sony). (MM) / Si le «Trailer» (Squatt/Sony) de **ASH** tombe à pic pour déflorer les arrières-trains avec son punk déchaîné, larguant OFFSPRING pour de bon chez les tocards, **MOTHER MAY I** n'est pas en reste. Son «Splitsville» (Columbia/Sony) agressif à souhait vaut le détour malgré un léger manque de personnalité. (MM) / Sortie chez MSI de «Guitares En Trio», un album rafraîchissant signé par trois éminents guitaristes : Alain Chiarazzo (du groupe ECLAT), Michel Isnard et Philippe Troisi. Ceux qui apprécient immodérément les charmes éternels de la guitare sèche (remember "Horizon's" ou "Mood for a day"...) aimeront ce disque sans prétention mais joliment ficelé. Les autres ne s'attarderont pas trop longtemps... (FD) / Kinesis est un label ricain spécialisé dans le progressif mais qui entend quand même se faire connaître et sort une compilation ("Kinesis Progressive Rock Sampler") pour faire découvrir ses meilleurs poulains. Les inconditionnels (qui a dit intégristes?) du prog y trouveront peut-être leur compte mais les plus objectifs auront du mal à s'intéresser à des morceaux souvent peu inspirés et très mal produits. Seuls CASTARNAC, ILLUVATAR, EARTHSTONE et surtout **HOWEVER** (très GENTLE GIANT) relèvent un peu le niveau. Pas très haut quand même. Encore une compil prog qui fait penser que si Steve Hackett touchait des sous dès qu'un groupe lui pique son son de guitares, notre ex-GENESIS serait encore plus riche que Phil Collins... (FD) / **THE CONNELLS** vous a sûrement séduit tout l'été avec l'excellent tube «74-75». Eh bien, l'album «Ring» (TVT/EMI) est à peu près du même tonneau : mélodies agréables, musiciens



impeccables. Que demander de plus ? (TB) / Bon, maintenant, il faudrait un peu arrêter de dire que **BON JOVI**, c'est encore du rock. Y'en a marre ! Depuis qu'il a embrassé le succès avec des ballades d'une pauvreté désarmante, Jon Bon Jovi ressemble plus à Jack

Lantier qu'à METALLICA. Bientôt chez Pascal Sevrans... Surtout avec «These Days» (Mercury), nouvel album d'une mièvrerie affligeante. On oublie vite. (TB) / **OPEN ROAD** est français. OPEN ROAD, avec le CD 4 titres «Lagadjar» (Goto) propo-



se un folk d'inspiration bretonne extrêmement bien torché. A suivre de près... (CA) / **FANCYFLUID** est un groupe progressif italien dont la musique doit autant à GENESIS qu'à MARILLION. Musicalement, c'est vraiment très bien. Mais le chanteur est carrément insupportable et son accent anglais approximatif. Dommage. Album «The Sheltering Sea» chez Muséa. (TB) / Quelques singles : «Hunting humans» (RCA/BMG) est le nouveau single de **RAINBOW**, le groupe de Richie Blackmore. Pas mal, mais on attend l'album pour vraiment se rendre compte. Castle Communication va prochainement rééditer des albums de **PROCOL HARUM**. En attendant, voici un CD single 3 titres intéressant puisqu'il contient le mythique «A whiter shade of pale» ainsi que deux versions live datant de 92 : «A salty dog» et «Repent Walpurgis». Enfin, en complément de la double compilation «Yin» et «Yang», **FISH** propose deux CD single de «Just good friends» (Dick Bros/PIAS), réenregistré avec Sam Brown (la choriste blonde de PINK FLOYD). Sur le CD 1, sont ajoutés «Somebody special» et «State of mind». Le CD 2 est nettement plus attrayant puisqu'il comporte deux morceaux live : «Roadhouse blues» (des DOORS) et «Raw meat». Du très bon Poisson... (TB)



FLASH BACK

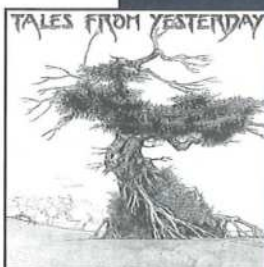
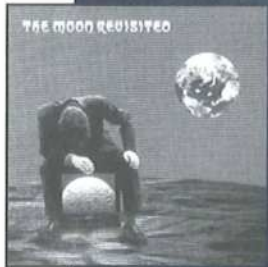
THE MOON REVISITED «Tribute To Pink Floyd»

TALES FROM YESTERDAY «Tribute To Yes»

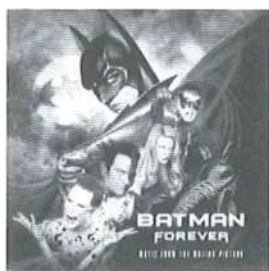
(Magna Carta/Roadrunner) 3/5

On le sait depuis des mois et des mois, la mode est aux albums-hommage. Celui-ci, commandité par le label américain Magna Carta, est dédié à PINK FLOYD. Guère original... Mais là où ça le devient, c'est de la façon dont c'est fait : alors que la plupart des «tribute» est un conglomérat de morceaux sans guère de rapport les uns avec les autres, interprétés par des groupes n'ayant aucun lien musical avec celui qui les a soit-disant influencés, ce «Moon Revisited» a l'audace de reprendre «Dark Side Of The Moon» dans son intégralité. Evidemment, plusieurs combos se sont attelés à la tâche, délivrant à tour de rôle une reprise issue du chef-d'oeuvre floydien. La démarche est courageuse et nouvelle. Si CAIRO et Rob La Vaque s'en tirent assez bien avec leurs versions de «Speak to me/Breathe» et «On the run», SHADOW GALLERY signe une version titanique de «Time». Fidèle mais hyper-puissante, elle confirme toutes les espérances que l'on a su placer dans ce groupe. MAGELLAN nous offre une version étonnante de «Money», ENCHANT délivre un «Us & them» plus qu'honnête, et «Eclipse» interprété par la totalité des chanteurs présent sur ce tribute s'inscrit également parmi les réussites. Seul véritable point noir : la version de «Brain damage» que Robert Berry - on ne comprend toujours pas pourquoi - a amputé d'une bonne moitié. Les fans seront quand même ravis.

On reprend quasiment les mêmes et on recommence. Cette fois-ci, c'est YES qui se fait tirer le portrait. En 13 morceaux, les meilleurs représentants de la scène progressive américaine rendent hommage au groupe de Jon Anderson. MAGELLAN réalise la meilleure opération avec une cover superbe et très personnelle de «Don't kill the whale», ENCHANT s'en sort avec les honneurs sur un «Changes» fidèle à l'original et WORLD TRADE passe l'examen avec mention en s'appropriant «Wonderous stories». Le plus pour les fans de YES, c'est la présence de Steve Howe qui s'amuse à reprendre joliment le magique «Turn of the century» avec Annie Haslam (de RENAISSANCE), Peter Banks s'éclate sur «Astral Traveller» et Patrick Moraz se rappelle à notre bon souvenir avec une version un rien pompeuse de «Soon». Même le fils de Rick Wakeman (Adam, pour les intimes) à accepté l'invitation, reprenant avec quelques potes le mythique «Starship trooper». Dommage cependant que le choix des morceaux pour certains laisse à désirer. On aurait préféré entendre SHADOW GALLERY reprendre «Owner of a lonely heart» dans une version boostée plutôt que l'insignifiant «Release release». A part ce détail, ça l'fait ! (Thierry Busson)



BATMAN FOREVER B.O.F. (East West/WEA)



Il est un procédé très à la mode depuis dix ans dans le cinéma : Wim Wenders en avait, me semble-t-il, eu l'idée le premier, et il l'a fait par amour du rock. Les autres, depuis, le font

par amour du fric. Il s'agit de réunir les chansons inédites du plus grand nombre possible de stars de la musique (que les titres aient un rapport quelconque avec le film est totalement accessoire), histoire de faire de la publicité et d'attirer dans les salles la jeunesse mélomane. Tim Burton et les technocrates d'Hollywood ont adopté ce raisonnement pour «Batman Forever» : «On va se faire un max de flot - ça va coûter cher de payer toutes ses vedettes, mais ça va rapporter trois fois plus ! Hé hé ! Les chansons ne passent pas dans le film mais on va faire semblant, comme ça tous les gamins vont venir et pour qui c'est les pépettes ?» Batman, la B.O.F., réunit donc quelques fleurons de la crème de la crème du gratin de la musique moderne, entre nombre de cacahouètes secondaires de la pop (Brandy, Eddi Reader, Devlins). Au menu ce soir : entrée : U2, qui nous fait part de sa grande santé après deux ans d'absence ; plat principal : P.J. Harvey, ici un rien faiblarde si l'on s'en réfère à son

excelllentissime album ; fromage : Massive Attack, captivant comme d'hab ; dessert : Nick Cave, très noisy Lou Reed sur une chanson écrite par Tim Frieze-Greene (Talk Talk). Ils ont bien essayé de nous faire dégurgiter tout ça en collant Offspring sur l'album, mais ça ne suffit pas... C'est très étonnant, les bandes originales de film, parce que ça vous oblige à déboursier 140 balles pour deux-trois inédits indispensables. Bien sûr - c'est fait exprès. Cinématographiques, bande de charognards, je vous hais !

(Ombeline)

HOWEVER «SUDDEN DUSK» (Kinesis)



Quand on rentre de vacances, les oreilles littéralement anéanties par les tubes grotesques de l'été, on cherche n'importe quoi, un truc qui remettrait nos tympanes dans le bon chemin, un truc qui ne s'appellerait pas seulement musique mais qui en serait. Un truc, que l'on écouterait à la tombée de la nuit, comme «Sudden Dusk» de HOWEVER sur lequel CA JOUE ! Cet album enregistré en 1981, agrémenté d'un bonus track, nous plaque au sol en surfant allégrement sur les vagues harmoniques provoquées par la rencontre du jazz-rock et du rock

progressif et c'est toujours ça de pris. Entre King Crimson et Weather Report, sur les traces d'Asia ou de Uriah Heep, HOWEVER nous rappelle tout plein de bons souvenirs. «Sudden Dusk» est en grande partie instrumental mais quand les voix s'en mêlent, arrivant doucement comme sorties d'un nuage, on est emporté vers une autre planète et on se surprend à sourire, bêtement. Alors on se dit que bon, OK, les vacances sont finies mais quoi qu'il en soit, on a HOWEVER.

(Nathalie Joly)

DEEP PURPLE «IN ROCK - ANNIVERSARY EDITION» (EMI)



Un des plus grands albums de l'histoire du hard rock vient de ressortir dans une version re-liftée. 25 années plus tard, «In Rock» n'a pas pris une ride. Mieux : cette version remastérisée par Roger Glover, bassiste de DEEP PURPLE et garant de l'héritage pourpre, a supervisé la réalisation de cette édition anniversaire. Ainsi, il nous offre 6 inédits : des versions «alternative» de «Speed king», «Flight of the rat», des instrumentaux et surtout, une version au son dépoussiéré de «Black night», la vraie perle de ce «In Rock» 95. Avec un livret soigné (photos abondantes, notes biographiques, renseignements divers), un boîtier dédié au plus bel effet, un picture-disc superbe (oh ! les tronches !), cette nouvelle édition de ce chef-d'oeuvre va envoyer la précédente caler le pied bancal de votre armoire

normande. (TB)

MAGMA «BOBINO 1981» (AKT/Seventh Records)

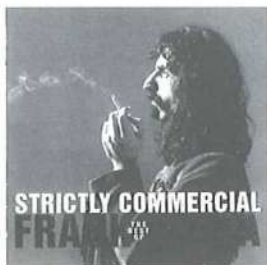


Ils sont nombreux, en ce mois de mai 1981 d'ordinaire consacré au culte du muguet, à se pâmer devant la fleuraison d'une rose sur le perron de l'Élysée. Pourtant,

d'autres voient éclore un événement musical aux senteurs bien plus enivrantes. En effet, pendant trois semaines, MAGMA prend possession de Bobino et délivre des shows d'une rare intensité «kobaïenne». Klaus Blasquiz étant parti vers d'autres horizons, le groupe poursuit son évolution. Les spectateurs, littéralement tétanisés par la vigueur débridée d'une musique extravertie, succombent au charme d'un MAGMA complètement revigoré. Il faudra quand même attendre quatorze ans pour que sorte enfin le témoignage de ces concerts magiques. AKT, label de Christian et Stella Vander, consacré aux documents d'archives, publie un condensé de ces concerts magiques. Et, ô événement, parallèlement à l'album, sort la vidéo. Certes, la qualité technique laisse un peu à désirer, mais, aussi étrange que cela puisse paraître, c'est

L'UNIQUE vidéo du groupe. Alors pour une fois qu'on a le son et l'image, il serait futile de bouder ce véritable collector. (Xavier Chatagnon)

FRANK ZAPPA
«STRICTLY COMMERCIAL»
(Rykodisc/Night & Day)



Pour la première fois, voici le père Zappa compilé. Mais attention, pas n'importe comment ! Les spécialistes et autres exégètes du génial guitariste reconnaitront sans peine que ce «Strictly

Commercial» est un bel hommage au regretté Frank. Quelques unes de ses meilleures compositions sont ici représentées, quelques unes des plus folles aussi : «Peaches en regalia», «Don't eat the yellow snow» dans une version single (idem pour «Joe's garage» et «Montana»). Bref, de «Freak Out !» (1966) à «Guitar» (1988), ce sont vingt

années de création débridée, hors-norme et totalement unique qui sont ici résumées dans une compilation judicieuse. Le travail effectué par Rykodisc, en plus des rééditions magnifiques (cf Rockstyle n°11), est une fois de plus admirable. Sans problème, la compil' du mois... (TB)

THE BUZZCOCKS
BUZZCOCKS "PRODUCT"
(EMI)

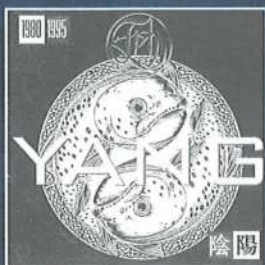


Welcome to a brand new lesson of "anatomie transplantatoire". Nous causerons aujourd'hui (enfin surtout moi) de la fonction sociale occasionnée par un volume sonore surdimensionné voguant au travers des cages à miel jusqu'à l'embouchure du zoli bulbe rachidien dont est normalement constitué le palmipède moyen. Premier point à retenir : rien ne se crée, tout riff plongé dans un liquide à forte teneur en alcool est égal à la racine carré de son quotient rythmique. Un exemple parmi tant d'autres : sans les Sonics, pas de MC5, sans le MC5 pas de RADIO BIRDMAN, sans RADIO BIRDMAN pas de DIED PRETTY, sans DIED PRETTY pas de RODA-GIL et donc de JULIEN CLERC... Ouais, bon, j'ai dû m'égarer quelque part, mais vous avez pigé le système, pas vrai ? Tout ceci pour en arriver - ne me demandez pas pourquoi ni comment, ce sont les aléas du tirage au sort effec-

tué sous contrôle d'un huissier par Madame Soleil - aux SEX PISTOLS qui, contrairement aux rumeurs déployées par les cravatés spécialistes en masturbation journalistibeurk, n'étaient nullement de fiers chevaliers de l'explosion sonore et de l'abrutissement ambiant mais de simples farfadets destinés à amuser la Reine et sa cour sur pattes. Oubliez donc ces guignols de synthèse (et vice-versa) tout juste bons à se balader la morve au nez (Steve Jones n'a toujours pas appris à jouer de la guitare, il serait temps qu'il s'y mette) et qui finalement n'auront servis qu'à camoufler de temps à autre le manque d'inspiration de MEGADETH, et passons aux vrais héros du punk-rock à la sauce british : THE CLASH (évidemment), les DAMNED et surtout, ô combien surtout, les BUZZCOCKS... Finalement, Madame Soleil avait vu pile poil puisqu'une dépêche tombée à la seconde même de mon téléscripteur intergalactique m'annonce la sortie toute fraîche d'un triple CD reprenant la grande époque des BUZZCOCKS, celle des "Real world", "What do I get ?", "Sixteen again", "Whatever happened to ?" et autres poteaux de chambrée. Soit les trois premiers albums, la compil de raretés "Singles going steady", le mini-album "Parts one, two, three" et huit titres enregistrés au Lyceum en 1979. Revendez donc vos trois barils de "Anarchy in the UK" et échangez-les contre ce "Product" indispensable si vous voulez tout maîtriser de l'anatomie transplantatoire et de sa non-influence sur le sourire imbécile des remueurs et remueuses de derrière à géométrie variable en caisse nocturne... (C.G.)

FISH
«YIN» - «YANG»
(Dick Bros/Play It Again Sam)

Miine de rien, FISH continue son chemin, se souciant peu des modes et du désintérêt quasi global des média à son égard. Après avoir quitté MARILLION en 88, il entame une carrière solo qualitativement respectable mais commercialement aléatoire. Malgré quelques revers (changements de labels, de musiciens), il continue à signer des compositions admirables et à délivrer des shows où son charisme de bûcheron écossais fait encore merveille. Avec «Yin» et «Yang», FISH propose aujourd'hui un raccourci saisissant d'une carrière déjà bien remplie. Cette double compilation (divisée en 2 CD de 13 titres chacun) arrive à point nommé pour faire le point. Et le résultat de cette psychanalyse musicale laisse espérer de beaux jours à venir. Car FISH n'a pas joué la carte de la facilité. Au contraire, ce sont quasiment deux nouveaux albums qu'il offre à ses fans étant donné que seulement 8 morceaux sont présentés dans leurs versions d'origine. Pour le reste, FISH a quasiment tout ré-enregistré, avec de nouveaux arrangements et un son sorti tout droit de son studio personnel. La plupart des chansons gagnent ici une nouvelle fraîcheur (le meilleur exemple étant «Just good friends en duo avec Sam Brown, la choriste de PINK FLOYD. Une superbe version.) Sur «Boston tea party» (déjà présent sur son album de covers «Songs From The Mirror» en 93), le géant écossais a même invité le SENSATIONAL ALEX HARVEY BAND, auteur de la version originale, à l'accompagner. FISH s'amuse également à ré-enregistrer plusieurs morceaux de MARILLION (6 en tout) et en délivre des interprétations poignantes. A cet égard, la fantastique version de «Incubus» (la partie centrale au piano vous fera dresser les poils) s'avère être le point d'orgue des ces 2 disques essentiels. Et puis, il y a 2 vrais inédits : «Time & a word» (de YES) sur lequel Steve Howe assure les parties guitares et le morceau mythique de MARILLION, «Institution waltz», datant de 1981 et jamais enregistré par le groupe. Les possesseurs de ce morceau ultra-rare (bootlegs de 1981-82) vont en tomber raide de bonheur. Vraiment, tout cela prouve que FISH ne se moque pas de son public. C'est assez rare dans le cadre de compilations qu'il faut le saluer avec respect. Décidemment, ce mec est un grand bonhomme. (Thierry Busson)



Le Rock Progressif par correspondance

• Pour le choix

- néo-progressif années 80 & 90
- symphonique 70's à nos jours
- hard-progressif/progressif métal
- et les CDs chroniqués dans ROCKSTYLE !

Et aussi pour le conseil, pour les prix, pour la sécurité (envois en recommandé)...

Renseignez-vous à

PROG PULSION

- BP 48 - 38420 DOMENE (TEL/FAX : 76 77 05 32) -
et recevez gratuitement le catalogue
et l'additif des dernières nouveautés progressives !!!

NOS PARTENAIRES RADIOS



RADIO TSF 98 - 98 Mhz
(Hérouville)
Emission : «Musical Box» (progressif, jazz-fusion, expérimental music)
Le lundi de 21h à 22h



RADIO PLASTIC VALLEE - 97,3 Mhz - (Oyonnax)
Emission : "Solid rock" (rock, hard et progressif)
Le lundi de 20h30 à 22h



RADIO BIP - 96,9 Mhz - (Besançon)
Emission : "Rêve de Fer" (Hard, Prog, Blues)
Le mercredi de 20h30 à 22h



RADIO CANUT - 102,2 Mhz (Lyon)
Emission : "Bienvenue à bord" (rock généraliste)
Le mardi de 17h à 18h



RADIO L'EPINE - 88,6 Mhz (Châlons s/Marne) / 91,6 Mhz (Epernay) / 99,2 Mhz (Sézanne) / 88,8 Mhz (Vitry/St Dizier) / 91,2 Mhz (Ste Mènehould)
Emission : "A fond le rock" (hard et progressif, groupes de la région)
Le mercredi de 19h à 19h30



RADIO ENGHEN - 98 Mhz (Enghien)
Emission : "Cacophonie" (rock, new wave) le mardi de 22h à Minuit
Emission : "Tequila" (rock, punk) le mercredi de 22h à Minuit
Emission : "Kaliélescope", le dimanche de 23h à Minuit



RADIO JM - 90,5 Mhz (Marseille)
Emission : "Elogia" (hard, heavy metal, rock indé, hardcore)
Le jeudi de 21h à 22h30



EUROPE 2 / RADIO VAL D'ISERE - 96,1 Mhz - (Val d'Isère)
Emission : "Afficionados" (rock et nouveautés indépendantes)
Le jeudi de 19h30 à 20h



TFM-EUROPE 2 - 89,7 Mhz - (Aube)
Emission : "La ballade musicale" (rock, pop/folk, country, français, news)
Tous les soirs de 19h30 à 22h
Emission : "Country road"
Le samedi de 20h à 21h30



RADIO CONTACT - 95 Mhz - (Isère)
Emission : "Rock FM"
Le mercredi de 21h à 22h
Emission : "Rock porter"
Le jeudi de 21h à 00h



RFM (RADIO FOREZ MONTBRISON) - 90 Mhz (Montbrison/Roanne/St Etienne/ Annonay/Tarare)
Emissions : "Backstage" (Tous styles) Le vendredi de 19h à 21h
"Billboard" (Hard rock) le vendredi de 21h à 23h



RADIO QUI CHIFEL - BELGIQUE
107,9 Mhz (Mouscron)
Emission : "Micro Climat" (Rock)
Le vendredi de 18h30 à 20h30h



RADIO 100 - 100,1 Mhz (Colmar)
Emission : "Et Maintenant l'Intégrale" (Progressif)
Le premier dimanche du mois de 20h à 22h



Télé Radio des Graves (TRG) - 92,6 Mhz - (Castres)
Emission : "La Bordelaise du Rock"
le mercredi de 20h à 22h
Emission : "Bazarock"
le vendredi de 13h à 15h



RADIO CAMPUS - 106,6 Mhz - (Lille et sa région)
Emission : "Charisma" (rock progressif et mélodique) - 1 mercredi sur 2 à partir de 23h



RADIO DIO - 89,5 Mhz - (St Etienne)
Emission : "Divineo" (rock progressif)
Le samedi de 19h30 à 20h30



COULEURS FM - 101,3 Mhz - (L'Isle d'Abau et le nord de l'Isère)
Emission : "Hot Time" (blues, country, rock)
Le mardi à 21h
Le vendredi à 17h



RADIO FRAMBOISE - 106,5 Mhz - Suisse (Vaud, Nyon, Lausanne, Montreux, Vevey, Neuchâtel, Fribourg, Genève)
Emission : "Rockshow" (album de la semaine, infos, live, interviews. Que du bon rock !)
Le vendredi de 20h à Minuit - Le samedi de 20h à 22h - Le dimanche de 18h à 20h



VALLEE FM - 94,5 Mhz (Vizille)
- "Eclipse" (rock progressif) le mercredi de 19h à 20h30
- "Racine" (Blues) le vendredi de 19h à 20h
- "Diapason" 1 samedi sur 2 de 16h à 17h
- "Frequence Metal" le vendredi de 20h à 21h
- "Vent d'Ouest" (Country) le samedi de 9h à 10h



VALLEE FM - 96,6 Mhz (Marne la Vallée)
Emissions :
"Electric Ladyland" (guitare rock) le lundi de 20h à 21h30
"Highway to rock" (rock FM) le dimanche de 18h à 19h
"Castor Mania" (hard) le mardi de 20h à 21h30



RADIO PRIMITIVE - 92,4 Mhz (Reims)
Emission : "Musical Box" (Progressif et planant)
Le mardi de 9h à 11h



RADIO FLOTTEURS - 91 Mhz (Clamecy)
Emission : "Minimum Vital" (Progressif)
Le mardi de 21h à 23h
Emission diffusée également sur Radio Avallon - 105,2 Mhz



RADIO VALLEES VOSGES - 100,9 Mhz - (Epinal)
Emission : "Globe rock" (toute l'histoire des grands noms de la musique)
Du lundi au jeudi de 18h à 20h



RADIO BRUME FM - 90,7 Mhz - (Lyon, Villeurbanne)
Emission : "Bande à part" (rock progressif & mélodique)
Le 15 de chaque mois, le dimanche de 10h à 12h



RADIO METZ FM - 92,8 Mhz - (Lorraine)
Emission : "Le rock à fleur de crocs"
Lundi au vendredi à partir de 19h
Emission : "Rebel de nuit" (blues, rhythm'n'blues, country)
le jeudi de 20h à 22h



BULLETIN D'ABONNEMENT

BULLETIN D'ABONNEMENT, à découper, photocopier ou recopier et à envoyer à
Rockstyle Abonnements - 2, Allée des Glaïeuls - 25000 Besançon

Pour la France :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **125 Frs** (au lieu de 150 Frs) et je joins un chèque (attention, pas de mandat !) à l'ordre de «Eclipse Editions».
(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

Pour l'Etranger (C.E.E.) :

OUI, je m'abonne pour un an à Rockstyle (6 numéros) à partir du numéro..... contre la somme de **175 Frs** et je joins un chèque international à l'ordre de «Eclipse Editions».
(Important ! Je recevrai chaque numéro dans un délai de quelques jours après sa sortie en kiosques)

NOM & Prénom :
Adresse :
Code Postal : Ville :
Pays :



SUPERTRAMP
«CRISIS ? WHAT CRISIS ?»
(A&M/Polydor-1975)



A-t-on une chance d'assister un jour à la reformation de SUPERTRAMP ? Aux dernières nouvelles (par vraiment fraîches : 1991 !), Rick Davies assurait qu'il ne prolongerait pas l'aventure sans le retour de Roger Hodgson tandis que ce dernier, après l'échec cinglant de son second album solo, n'a depuis guère donné signe de vie (si ce n'est une collaboration fugitive avec Trevor Rabin de YES). Pendant ce temps, les marchands ne se privent pas de presser jusqu'à plus soif sur la belle éponge à fric léguée par les superclochards. Et les compils abondent, rappelant au moins que ce groupe-là aura marqué de son empreinte la pop des seventies. Mais il ne faudrait pas réduire SUPERTRAMP à une simple machine à tubes. Ou alors de luxe, plus sensible et intelligente que les autres. Peu de groupes auront eu la chance de compter sur une association aussi inventive et complémentaire (tant sur le plan des compositions qu'au niveau du chant) que celle entre Davies, le jazzy romantique et Hodgson, le mélodiste surdoué. La musique de SUPERTRAMP n'est pas aussi légère ou futile que certains ont voulu le faire croire : qui d'autres pouvait à ce point rapprocher les fans de PINK FLOYD et de McCartney, de GENESIS et d'Elton John ? La période rose du groupe est comprise entre 1974 et 1982, l'album le plus estimé est sans doute "Crime of the Century", le plus connu "Breakfast in America" mais "Crisis? What Crisis?" reste le plus constant en pure qualité. Avec tout ça, on se demande si une reformation est vraiment à souhaiter : tant de groupes (des noms, des noms!) ont tâché leurs légendes en jouant des prolongations inutiles, si ce n'est pour leurs comptes en banques. Or, il serait étonnant qu'à l'heure qu'il est, nos superclochards dorment sous les ponts... (Frédéric Delage)

BIG COUNTRY
«STEELTOWN»
(Phonogram-1984)



Alors qu'aujourd'hui BIG COUNTRY revient sous les feux de la rampe avec un nouvel album et qu'une compilation ne va pas tarder



à pointer le bout de son nez, revenons quelque peu en arrière et évoquons ce qui restera le meilleur album du combo écossais. Nous sommes en 1984. U2, CURE et DEPECHE MODE squattent les premières places des charts et l'Angleterre chavire au rythme des romances acidulées de ces nouveaux romantiques. En Ecosse, un groupe commence sérieusement à faire parler de lui. BIG COUNTRY, fort d'un premier album très réussi («The Crossing», l'année précédente), va devenir rapidement le fer de lance d'un style que les spécialistes qualifient déjà de «rock héroïque». Produite par Steve Lillywhite, LE producteur du moment, «Steeltown» va vite devenir un succès international. Dès les premières secondes de «Flame of the west», la puissance du groupe écrase tout sur son passage. Une basse énorme, deux guitares aux sonorités proches d'une cornemuse, une batterie qui cavalcade sur de fiers morceaux épiques et un chanteur charismatique, telle est la recette que BIG COUNTRY distille tout au long de ce «Steeltown» quasiment irréprochable. «East of Eden», tribal, «Steeltown» et son atmosphère brumeuse, le trépidant et singulier single «Where the rose is sown» ou la claque finale qu'est «Just a shadow» vont marquer toute une génération de rockers en culottes courtes. Plus de dix ans après, le plaisir est toujours intact. (TB)

J.J. CALE
«8»
(Phonogram-1983)



Ce huitième album de J.J. Cale n'est certainement pas le plus connu. Pourtant, il fait partie des meilleures réalisations du guitariste tranquille. Au même titre que «Grasshoper», «Naturally» ou «Shades». Le blues rock pépère de J.J. Cale fait une nouvelle fois merveille. On se laisse envahir par une agréable nonchalance comme on se laisse entraîner par les flots d'une rivière apaisée : de «Money talks» à «Livin' here too» en passant par «Hard times» ou «Losers», la musique de Cale coule lentement, sans accroc ni énervement. La force tranquille, en quelque sorte... L'auteur de «Cocaine» se prendrait même pour Neil Young sur un «Unemployment» aux entournares moins lisses. Avec «Trouble in the city», on se rend compte, par exemple, d'où vient une partie des influences de Chris Rea. «Teardrops in my tequilla» est un peu plus country mais irait comme un gant à Eric

Clapton, l'ami de longu date. Le top du top reste tout de même «Money talks», avec ses interventions de guitare ouatées et le jeu de batterie syncopé de Jim Keltner. Avec «8», J.J. Cale s'ouvre des perspectives dans les eighties naissantes avec le même flegme naturel, la même discrétion qui firent de lui un personnage incontournable des années 70.



**NE MANQUEZ PAS
LA SORTIE DE
ROCKSTYLE N° 13,
EN KIOSQUE
DÉBUT NOVEMBRE**

Jussieu Music

19 rue Linné 75005 PARIS métro Jussieu
Tél : (1) 43 31 14 18

**SPÉCIALISTE
DU COMPACT
D'OCCASION**

**ACHAT
VENTE**

**REGGAE
WORLD
MUSIC
FUNK**

**PUNK
ROCK
FOLK
RAP
SOUL**

**POP INDUSTRIEL
FRANÇAIS HARD**

ouvert du lundi au samedi - 11h - 19h30 dimanche 14h - 19h

SON & LUMIERE

THE POLICE

«LIVE»

(Polygram vidéo)

Complément indispensable au double album live sorti récemment, cette vidéo de POLICE retrace avec beaucoup d'intelligence le parcours du trio. Au menu : des interviews des trois compères (un Sting très détendu dans son fauteuil, un Stewart Copeland qui n'oublie jamais de teinter

ses interventions d'un zeste d'ironie et d'envoyer, en passant, quelques «piques» à l'encontre de Sting, et un Andy Summers toujours aussi flegmatique) et des extraits de concerts (souvent inédits). Des débuts punkisants («Fall out») dans des salles de petite taille au monstrueux concert au Shea Stadium (plus de 80.000 personnes selon THE POLICE et autant selon les organisateurs) en passant par des émissions de télé, les séquences live s'apprécient sans modération. Tous les tubes sont là, joués par un groupe qui n'a jamais oublié que le rock'n'roll, c'est avant tout le fun et l'échange avec



le public. Et Stewart Copeland est décidément un des meilleurs batteurs que la musique rock ait connus... (TB)

MARILLION

«1982-1986 THE SINGLES»

«FROM STOKÉ ROW TO IPANEMA»

(PMI)

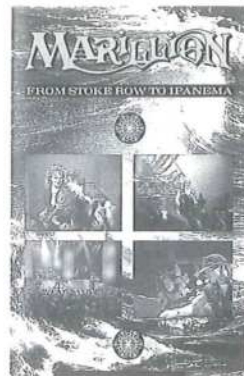
Puisque nous avons retracé le parcours discographique de MARILLION dans le numéro 11 et dans ce numéro de Rockstyle, voici en guise de digestif deux K7 vidéo qui résument assez bien le parcours du groupe britannique. La première, «1982-1986 The Singles» est,

comme son nom l'indique, une compilation des clips tournés à l'époque de Fish (ne manquent à l'appel que «Incommunicado» et «Sugar Mice», datant de 1987 et que l'on retrouvera sur la K7 vidéo deux titres du même nom). Si «Market square heroes» souffre d'une qualité visuelle hasardeuse, les autres clips se laissent regarder avec un certain plaisir : «He knows you know» met en scène un Fish sous l'emprise de substances illicites, «Garden party» se veut très jovial et un tantinet provocateur, «Assassing» dévoile les méfaits de la technologie, les images berlinoises de «Kayleigh» accompagnent fort bien le romantisme à fleur de peau de cette merveilleuse chanson, «Lavender» (dans une version longue) est l'occasion pour Fish d'enfiler son kilt géant, «Heart of Lothian» et «Lady Nina» sont quant à eux plus urbains mais réjouissants. Une belle vidéo.

«From Stoke Row To Ipanema» est à ce jour la meilleure illustration du MARILLION de la deuxième



me époque. Avec l'arrivée de Steve Hogarth, l'image du groupe change un peu et les clips sont déjà plus léchés. «Uninvited guest» et «Easter» sont des petits bijoux aux images soignées. Le reste de la K7 est composée d'une interview des membres du groupe, de répétitions en studio, et d'extraits de concerts dont le point culminant est un show donné au Brésil dans un stade. Où l'on se rend compte que ce pays éprouve envers le combo britannique une passion débordante... Et pour finir en beauté, MARILLION nous offre quelques passages d'un concert filmé à Leicester en Angleterre. Très complète, éclectique, «From Stoke Row To Ipanema» est un véritable témoignage de la vie d'un groupe hors du commun. (TB)



DEPECHE MODE

«101»

(Polygram vidéo)

Frazer Pennebacker est l'un des réalisateurs rock les plus respectés. On se souvient en effet que c'est lui qui a réalisé «Don't Look Back» avec Bob Dylan et le «Monterey Pop». Pour DEPECHE MODE, il signe avec «101» un véritable docu-



IRON MAIDEN

En vidéo(s)

(PMI)

Une pièce de plus à verser dans l'Affaire IRON MAIDEN : les cassettes vidéo du plus populaire des groupes de heavy-metal anglais de ces vingt dernières années. Le premier élément de l'enquête remonte à 1981, alors que le combo n'a derrière lui que son album éponyme à proposer. Adrian Smith, déjà contacté avant l'album, vient de remplacer Dennis Stratton à la guitare et Paul Di'Anno, bien sûr, est au chant. **LIVE AT THE RAINBOW**, avec comme seul décor une statue d'Eddie au fond de la scène (pas bien grande) propose tous les premiers classiques du groupe dans des versions bien pêchées, on s'en doute. Seule regret, la durée : une demi-heure, c'est court. Après **VIDEO PIECES**, parue deux ans plus tard, qui proposait les quatre clips extraits des albums «The Number Of The Beast» et «Piece Of Mind» (avec Bruce Dickinson, cette fois) mais n'est plus distribuée aujourd'hui, on se retrouve en 85 avec **BEHIND THE IRON CURTAIN** qui subit ensuite le même sort. Cette

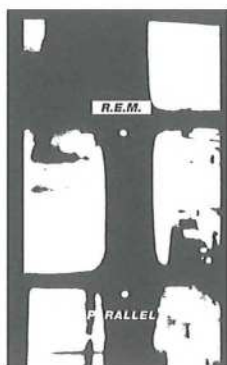
vidéo de trente minutes valait surtout par l'ambiance qu'elle dégageait, filmée - comme son nom l'indique - lors de la première visite du groupe dans les pays de l'Est (sur la tournée «Powerslave»), notamment en Pologne et dans ce qui s'appelait encore la Yougoslavie. Elle annonçait le premier monument vidéo que tout fan se doit de posséder, sorti à l'automne de la même année : **LIVE AFTER DEATH**, ou le témoignage incontournable de la folie des quatre concerts donnés à Long Beach, Californie, en mars 85. On en prend pour quatre-vingt-dix minutes, sans la moindre chance de pouvoir se relâcher. L'image et le son ont fait un énorme pas en avant. Octobre 87 : il est temps de faire le point. C'est chose faite avec **12 WASTED YEARS**, mélange d'extraits de concerts, de clips et d'interviews des membres de MAIDEN et de leur entourage, dont Derek Riggs qui passe en revue les illustrations qu'il a réalisées pour le groupe. A ne pas louper : le quintet filmé lors d'un play-back pour la TV allemande et qui choisit le parti d'en rire... On peut passer au deuxième haut fait : **MAIDEN ENGLAND**. Les meilleurs moments de deux concerts à Birmingham en novembre 88 lors du «Seventh Tour Of A Seventh Tour» sur lequel MAIDEN utilisait un décorum jamais connu avant, jamais égalé ensuite. L'occasion de déguster le son de basse incroyable, aigu et métallique (au sens premier du terme) de Steve Harris à cette époque, leader d'un groupe au sommet de son art. Après **THE FIRST TEN YEARS**, compilation de vidéos emmenant le fan de «Women in uniform» (1980) à «Holy smoke» (1989, qui permet de découvrir le nouveau guitariste Janick Gers), c'est le troisième point fort de la vidéothèque made by MAIDEN : **DONINGTON 92**. Le must. En tête d'affiche des «Monsters Of Rock», The Irons - rejoints sur «Running free», en rappel, par Adrian Smith parti trois ans plus tôt - livrent un show impeccable, immortalisé dans son intégralité sur la pellicule à grands coup de séquences brèves, en couleur ou noir et blanc, à vitesse normale ou au ralenti. Bruce Dickinson est dans une forme éclatante, et rien n'indique qu'il annoncera quelques mois plus tard son départ du groupe. Après quoi, ne reste plus qu'à monter LE concert d'adieu du chanteur, à Londres, devant six cents spectateurs, avec l'illusionniste gore Simon Drake en renfort. Retransmis en direct à la télé, le show est devenu **RAISING HELL** en vidéo.

(Jean-Philippe Vennin)

ment sur la vie d'un groupe en tournée. Baptisé «101» car le concert au «Rose Bowl» de Los Angeles devant plus de 70.000 personnes fut le cent unième et dernier donné par le groupe lors de la tournée 1987. Ce film n'est pourtant pas un concert filmé comme tous les autres. Les passages live sont moins importants que les tribulations du groupe et de ses fans. Ainsi, Pennebacker nous invite à suivre un car de fans traversant les Etats-Unis. Des fans d'environ 16-17 ans lancés sur la trace de leurs idoles. Etats d'âme, petits faits de la vie de tous les jours, joies et peines, c'est du reality show rock ! Les séquences «backstage» de DEPECHE MODE sont, elles aussi, réjouissantes. «101», que Polygram Vidéo ressort aujourd'hui, s'avère être un superbe témoignage sur un groupe et son public. (TB)

R.E.M.
«PARALLEL»
(Warner)

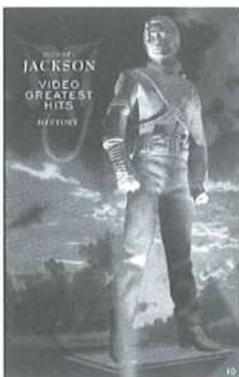
Les clips de R.E.M. sont à l'image du groupe : étranges, un peu frappés, mais jamais prétentieux. «Drive», formidable morceau extrait de «Automatic For The People», est le genre de clip qui ne laisse pas indifférent : on y voit en effet Michael Stipe se débattant dans une marée de bras



et de mains. Un cauchemar ! «Man on the moon» est une odyssée solitaire à travers les routes désertiques de l'Ouest américain. Son final dans le bar où les quidams présents - jeunes, vieux, femmes, enfants... - chantent chacun à leur tour un passage de la chanson est une pure merveille de sensibilité. Les tubes issus des deux derniers albums de R.E.M. se succèdent («The sidewinder sleeps tonite», le poignant «Everybody hurts» ou le récent «What's the frequency, Kenneth ?») et les images continuent à être un tantinet ésotériques. Très personnels dans leur conception, ces clips de R.E.M. trouvent leur point d'orgue avec l'aquatique «Nightswimming» dans lequel de jolies nymphes prennent un bain de minuit. Musicalement irréprochable, l'univers singulier du groupe d'Athens risque tout de même de dérouter les amateurs de clips «format MTV» (TB)

MICHAEL JACKSON
«HISTORY»
(Sony Vidéo)

C'est Son histoire... A travers une sélection de ses meilleurs clips, Michael Jackson nous rappelle quel formidable compositeur et homme de spectacle il demeure. Aussi adulé que détesté, aussi impressionnant qu'énervant, l'androgyné milliardaire n'en reste pas moins un personnage incontournable de la scène musicale de ce siècle. On en a une



nouvelle fois la preuve à travers les clips figurant sur cette K7. De la version intégrale du monumental «Thriller» (réalisé par John Landis) à «Black or white» et ses séquences de morphing ahurissantes, c'est un florilège de ce qui se fait de plus coûteux

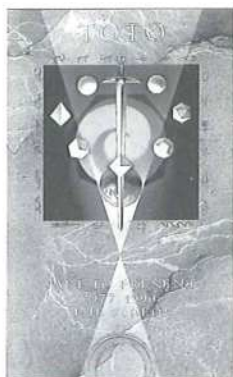
dans le domaine du clip. Certains crieront que cela reste de la poudre aux yeux ou un débordement stérile de dollars, d'autres reconnaîtront la qualité des réalisations et des chorégraphies. Personne en tout cas ne peut oublier les images de «Beat it» ou de «Billie Jean», symboles des années 80 et de l'avènement du clip MTV. Le bilan est forcément positif. Et l'Histoire continue...

(TB)

TOTO
«PAST TO PRESENT-1977-1990»
«LIVE»
(Sony Vidéo)

Deux vidéos importantes dans la carrière de TOTO : il s'agit ici de la compilation «Past To Present 1977-1990» sortie en CD chez Sony et du concert enregistré au Zénith en octobre 1990. Si la première de ces deux vidéos représente un raccourci inévitable de la carrière platinée du combo américain (avec une succession de tubes : «Africa», «Rosanna», «Stranger in town», «Can't stop loving you», «Till the end» ou «Hold the line»), la deuxième s'avère être aussi indispensable de par la pré-

sence de Jeff Porcaro sur scène. Quel batteur ! Le groove était totalement inscrit dans ses gènes, et sa frappe syncopée fut certainement l'une des marques de fabrique du groupe californien. Sur scène, TOTO déplie ses ailes : Steve Lukather prouve quel grand guitariste il est, et la mise en place s'avère confondante de professionnalisme. Seul regret : pourquoi un chanteur aussi merveilleux que Joseph Williams (présent sur les clips de «Till the end», «I'll be over you», «Waiting for your love», «Pamela» et «Stop loving you») a-t-il choisi de quitter le groupe ? Car malgré la qualité de la prestation de la bande à Lukather au Zénith, il est évident que ce genre de gosier en or manque cruellement aux chansons musclées dont



CHRIS ISAAK

gérard drouot
productions s.a.



FOREVER BLUE TOUR

JEUDI 21 SEPTEMBRE / MONTPELLIER • LE ZENITH
VENDREDI 22 SEPTEMBRE / MARSEILLE • ESPACE JULIEN
SAMEDI 23 SEPTEMBRE / NICE • THÉÂTRE DE VERDURE
LUNDI 25 SEPTEMBRE / LYON • LE TRANSBORDEUR
MARDI 26 SEPTEMBRE / STRASBOURG • LA LAITERIE
MERCREDI 27 SEPTEMBRE / PARIS • LE ZENITH



ForeverBlue NOUVEL ALBUM



Locations : FNAC, Virgin Megastore, Réseau France Billet, Carrefour, 3615 M6, 3615 NRJ, par tél. : (1) 42 31 31 31.

InfoMatin
Partenaire

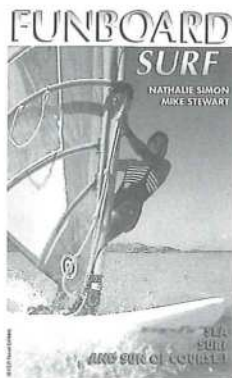


TOTO a le secret. Et ce n'est pas le malheureux Jean-Michael Byron, chanteur intèrime et rapidement éjecté, qui vient démentir cet état des lieux. Please, Joseph, come back! (TB)

FUNBOARD SKATE BOARD

(Master Films)

Vous avez encore envie d'être en vacances ? Vous regrettez déjà le bleu de la mer et la chaleur du sable sous vos pieds nus. No problemo... Les éditions «Master Films» vous ont concocté une K7 vidéo qui décoiffe : une heure de surf avec quelques uns des meilleurs spécialistes mondiaux de la discipline. Vagues impressionnantes, ciel bleu, figures de style à couper le souffle, ces 60 minutes aquatiques s'avèrent incontournables pour les amateurs de glisse. On se croirait presque dans «Ushuaia» ! Un conseil : coupez le son de votre téléviseur et mettez à fond le dernier SUICIDAL TENDENCIES ou le dernier INFECTIOUS GROOVES... Ca vous collera au fauteuil ! Dans le même genre, on vous propose une vidéo sympa sur les cinglés du skate board, du VTT ou du char à voile. Les lecteurs sportifs de Rockstyle avides d'exploits et de dépaysement (les paysages américains sont superbes) y trouveront leur compte. (TB)



WAYNE'S WORLD 2

(Paramount Vidéo)



Un an s'est écoulé depuis le premier épisode, mais Wayne et Garth sont toujours les deux personnages les plus débiles de l'histoire du cinéma. On prend donc les mêmes et on recommence : toujours sur fond de hard-rock de bon ton, notre duo infernal décide de monter son festival

(«Waynestock») avec comme têtes d'affiche ni plus ni moins qu'Aerosmith et Pearl Jam. S'ensuivent alors quelques péripéties, notamment une rencontre avec Aerosmith (calquée sur celle d'Alice Cooper dans le premier épisode), l'idylle courte de Garth avec une créature de rêve (Kim Basinger elle-même) et la présence en filigrane de Jim Morrison qui hante les rêves de Wayne avec son acolyte l'indien à moitié à poil. Tout ceci à grands renforts de gags d'une incroyable lourdeur («Police academy» à côté, c'est «Hamlet» !), avec en apothéose l'union finale de Garth avec une Garhette lui ressemblant jusqu'à la coupe de douilles hirsutes... (C.G.)

CARAVAN CITY

(Delta Vidéo)

Fou, fou, fou, voilà un film qui dépose jusque dans sa bande son ! Jugez plutôt : du Violent Femmes désabusé tous les quarts d'heure, les Cramps à fond les ballons, les Pixies en goguette et même les Young Gods. Question images, ça dégage avec la même frénésie, sur les traces d'un pauvre bougre marié de force (flingue sur la nuque pour le «oui» fatigué) et parti en vadrouille avec le magot garanti illégal de sa futur-ex-femme à priori tuée par inadvertance. Là-dessus, notre larron arrive dans une ville-champignon constituée de caravanes et de personnages plus flippés les uns que les autres, notamment une vieille chanteuse d'opéra et son abruti de fils spécialisés dans la brocante non-stop sur le pas de leur porte ; et surtout les deux sœurs qui l'hébergent. La première est nympho à bloc, tandis que la seconde est végétarienne et ne se sépare jamais de son énorme danois. Une œuvre féroce et originale, à ranger quelque part entre John Waters, Pedro Almodovar et Russ Meyer... (C.G.)



WYATT EARP

(Warner Home Vidéo)

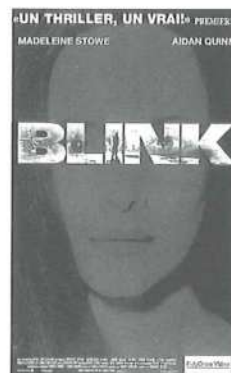
Ne vous méprenez pas, si «Wyatt Earp» n'a récolté qu'un succès critique (voire d'estime), ce n'est pas lié à un quelconque gâchis de pellicule, mais bel et bien au fait qu'il est sorti en même temps que «Tombstone» qui raconte exactement la même histoire, et par conséquent à l'ombre faite au film par la petite guerre entreprise par les deux grands studios en compétition. En effet, hormis quelques longueurs (le film dure plus de trois heures), rien que du tout bon : un scénario passionnant découlant sur le fameux règlement de compte à O.K. Corral, des décors et costumes pointilleux, une

mise en scène classique et une interprétation remarquable (Kevin Costner dans le rôle principal et surtout Dennis Quaid en Doc Holliday tuberculeux). Bref, un très bon western digne des meilleurs représentants de la nouvelle génération du genre («Silverado» du même Lawrence Kasdan ou la perle «Impitoyable»)... (C.G.)



BLINK

(Polygram)



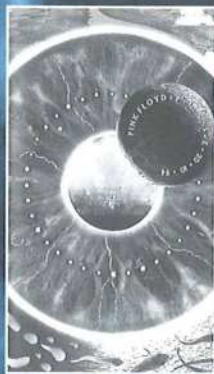
Le cinéophile moyen, qu'il soit français, américain, ougandais ou tibétain (moins de préférence) a déjà vu en moyenne et sous tous les angles possibles et inimaginables 237 fois l'arrière-train de Madeleine Stowe. Cela n'empêche pas la belle d'être une sacrée actrice, au point qu'on lui a confié la lourde

charge de rendre crédible à elle seule un thriller de la complexité de «Blink». Elle y joue de façon habile et très nuancé une aveugle ayant la chance de subir une opération pouvant lui permettre de retrouver la vue. Seul hic, et il est de taille, la première image que ses yeux verront sera celle d'un meurtre enregistré par son cerveau des années auparavant. Pour davantage de suspense (et il y en a ici plus que vous ne pouvez en imaginer), cette image ne parviendra à son cerveau que plusieurs heures après l'opération. Le scénario est tire-bouchonné juste ce qu'il faut et la réalisation de Michael Apted, déjà remarqué avec «Cœur de tonnerre», est impeccable. Une grande réussite... (C.G.)

PINK FLOYD

«PULSE» ○○○○

(PMI)



Si l'album est sublime, la vidéo, elle, est carrément céleste ! Si l'on considère dès le début qu'il est humainement impossible de retranscrire à 100 % les sensations que PINK FLOYD peut procurer à son public lorsqu'il est sur scène, alors on se doit bien de constater que cette vidéo fait tout ce qui est matériellement possible pour faire passer un maximum de saveur. Intitulée «P.U.L.S.E.», cette vidéo s'avère être l'indispensable complément du double live sorti il y a peu. Les fans auront l'occasion de se réjouir car des titres ne figurant pas sur le disque s'y trouvent (un phénoménal «One Of These Days» et un single récent «Take It Back») et ils compensent l'absence par exemple de «Astronomy Domine» et «Hey You» sans problème. Enregistrée à l'Earl's Court de Londres, cette cassette présente sous toutes ses coutures, le show grandiose de la dernière tournée, avec bien entendu, la version intégrale (et en image) de «Dark Side Of The Moon». Spectaculaire et captivant. Les effets de lumières qui font planer à 100 000 mètres du sol, les cochons gonflables aux yeux lumineux de «One Of These Days», l'avion qui s'écrase à côté de la scène au final de «On The Run» la fleur mécanique qui se déploie lors de «Comfortably Numb», les flashes et explosions qui ponctuent «Run Like Hell», les gros plans sur les doigts magiques de Gilmour lorsqu'il plante des soli proprement monstrueux de feeling et de grâce : il faut vraiment l'avoir vu pour le croire. Alors oui, la retransmission est superbe, la caméra n'a presque rien manqué. Il suffit de monter le son à fond, de faire le noir dans la pièce, d'inviter quelques initiés connaisseurs, et vous vivrez l'expérience sensorielle totale... en attendant de pouvoir les revoir «pour de vrai» ! (Henry Dumatray)

1995
 Vous pouvez retrouver
BLACKFIELDS aux conventions suivantes :

CIDISC
 (23-24/9/95)
LUXEMBOURG
 (01/10/95)
MAASTRICHT
 (04/11/95)



BLACK FIELDS s.a.r.l.
 B.P. 47
 57143 WOIPPY Cedex
 Tél/Fax : 87.32.16.00

Catalogue POP/ROCK/NEW WAVE/HEAVY
 contre 4 timbres à 2.80 Frs. Pour la liste d'un groupe, envoyer 1 timbre.
 5000 références en stock disponibles au moment de l'envoi du catalogue

Le spécialiste de la vente par correspondance

- A-HA
Hunting high & low (LP) pic disc - UK 150
- Hunting high & low (LP) insert - ISRAEL 180
- On tour on Brazil (LP) insert PROMO - BRESIL 160
- AC/DC**
Deja haya que rock (LP) - ARGENTINE 150
- Highway to hell live (12") pic disc - UK 65
- Money talks (12") pic disc - UK 75
- Shake your fondle (12") - ALLEMAGNE 70
- AEROSMITH**
Big ones (CD) PROMO - USA 160
- Box of fire (13xCD) - USA 800
- Eat the rich (CDs) PROMO - UK 60
- Shut up & dance +3 (CDs) - UK 40
- ALICE COOPER**
Flash the fashion (CD) - JAPAN 110
- Lost in America (12") pic disc - UK 55
- Lost in America +3 (CDs) pic disc - UK 40
- ALMIGHTY**
Janestown mind (7") pic disc - UK 30
- Janestown mind (12") scilicet poster - UK 50
- BASHUNG**
La peur des mots (CDs) PROMO - FRANCE 45
- Osez Joséphine +2 (CDs) PROMO - FRANCE 45
- BEATLES**
1962-1966 (2xLP) vinyl rouge - UK 170
- 1967-1970 (2xLP) vinyl bleu - UK 170
- 30th anniversary (4xCD) boîte bois+prints Vol 1 1500
- 30th anniversary (4xCD) boîte bois+prints Vol 2 1500
- Hey jude (7") vinyl bleu PROMO - USA 40
- Let it be (7") - UK 70
- BILLY IDOL**
Don't need a gun (7") - JAPON 80
- Eyes without a face EP (12") - UK 30
- Heroin (2x12") vinyl blanc - USA 140
- Shock to the system (CDs) part1/2 - UK 30
- Shock to the system (CDs) part2/2 - UK 30
- DAVID BOWIE**
Black tie white noise (CDs) - UK 80
- Buddha of suburbia (CDs) PROMO - UK 40
- Fashion (10x7") pic disc - UK 450
- Santa Monica 1972 (CD+7") ednum - USA 150
- BRIAN MAY**
Back to the light (TOUR BOOK) - UK 35
- Driven by you (CDs) PROMO - USA 60
- Too much will kill you (CDs) PROMO - USA 80
- BRUCE SPRINGSTEEN**
Ao vivo (LP) - BRESIL 120
- Better days (12") pic disc - UK 45
- Fire (7") - JAP 120
- Lucky town (LP) pic disc - UK 100
- The electric (CD) +Live + poster... BOX - UK 290
- The river (2xLP) - ISRAEL 250
- CRAMPS**
... off the bone (LP) pic disc - UK 200
- Smell of female (LP) pic disc - UK 75
- CRANBERRIES**
Dreams (CDs) - CANADA 45
- I can't be with you +2 (CDs) part2/2 BOX - UK 45
- I can't be with you +3 (CDs) part2/2 - UK 45
- CULT**
Coming down (CDs) - UK 50
- Sonic temple (LP) red vinyl - UK 150
- Sur +2 (CDs) - HOLLANDE 25
- The electric mixes (CD) pic disc - UK 60
- CURE**
A letter to Elise (12") - UK 55
- Boys don't cry (12") PROMO - USA 140
- Caipissair (7") pic disc - UK 240
- Friday I'm in love (12") vinyl marbré - UK 55
- High (12") PROMO - UK 70
- High (CDs) BOX + lyric card - UK 80
- Just like heaven (7") mispressed - FRANCE 80
- Let's go to bed (12") - ALLEMAGNE 70
- Lovesong (12") PROMO TEST PRESSING - USA 200
- Mixed up (2xLP) PROMO - ARGENTINE 250
- Peel sessions (12") pic disc (3000 copies) - UK 120
- Show (2xCD) 17 titres PROMO - UK 250
- DEF LEPPARD**
Have you ever... (12") ednum pic disc - UK 65
- Let's get rocked (7") pochette poster - FRANCE 30
- Let's get rocked (CDs) 1/4) BOX - UK 120
- Stand up (CDs) DJPAK PROMO - FRANCE 120
- Tonight (12") pic disc - UK 65
- Tonight +2 (CDs) part2/2 - RGMO - UK 65
- DEPECHE MODE**
101 (2xLP) - BRESIL 240
- Blasphemous rumours (12") - UK 60
- Condemnation (paris mix) (CDs) DJPAK - UK 60
- Enjoy the silence (CDs) PROMO - JAPON 300
- In your room +5 (12") - UK 40
- Personal jesus (7") - AUSTRALIE 190
- Some great reward (LP) PROMO - ARGENTINE 200
- Violator (LP) pic disc - MEXIQUE 290
- DIRE STRAITS**
Calling Elvis +2 (CDs) - ALLEMAGNE 40
- Until september (CDs) PROMO (4 titres) - UK 85
- Your latest trick live (CDs) PROMO - FRANCE 45
- DURAN DURAN**
Perfect day (CDs) DJPAK part2 - UK 55
- Perfect day (7") scraich'n'iff EDLIM - UK 40
- Thank you (CD 16 titres) PROMO acetate - UK 450
- Union of the snake (12") - PORTUGAL 100
- White lines (7") PROMO JUKEBOX - USA 40
- White lines +3 (CDs) DJPAK - UK 50
- EXTREME**
Hip today +3 (CDs) DJPAK part2 - UK 45
- Hip today +3 (CDs) part2/2 - UK 45
- Unconditionally (CDs) cd1 - UK 50
- Unconditionally (CDs) cd2 différent - UK 50

- FAITH NO MORE**
Midlife crisis (12") pic disc EDNUM - UK
- Ricochet +3 (CDs) patch EDLIM - HOLLANDE
- Woodpecker live +1 (CDs) PROMO - FRANCE
- FRANKIE GOES TO HOLLYWOOD**
The power of love (7") pic disc - UK
- Welcome to the... (2x12") gold PROMO - UK
- FIELDS OF THE NEPHILIM**
For her light (12") + insert - UK
- Sumerland (CDs) booter carton - UK
- FISH**
A gentleman's excuse me (7") UNCLUT - UK
- Big wedge (7") poch. Pratefeuille EDNUM - UK
- Fortunes of war (4xCDs) gfold (15 titres) - UK
- Internal exile (12") pic disc EDNUM - UK
- Suits (LP) pic disc - UK
- Sushi (2xCD) 20 titres live - AUTRICHE
- FRANK BLACK**
Headache +3 (10") EDLIM - UK
- Teenager of the year (CD) 22 tit. PROMO - USA
- FREDDIE MERCURY**
Made in heaven (7") PROMO - BRESIL
- The great pretender (7") - EUROPE
- GUNS N' ROSES**
Appetite for destruction (7") PROMO FLEXI - USA
- Nightrain (7") shape - UK
- Since i don't have you (CDs) boîte métal - UK
- The spaghetti incident (LP) vinyl orange - USA
- INXS**
Baby don't cry (CDs) DJPAK PROMO - UK
- Baby don't cry (12") part 2 PIC DISC - U-
- Heaven sent (CDs) + paroles PROMO - FRA
- Suicide blonde (12") demola. mix PROMO - FRA
- IRON MAIDEN**
Acesino (killers) (LP) - ARGENTINE
- Be quick or be dead (12") pic disc - UK
- From here to eternity (7") shape - UK
- Hallowed be thy name (12") pic disc - UK
- Heavy metal army, japan live (12") +obi - JAPON
- The clairvoyant (7") shape - UK
- JAMES**
4 from seven (CDs) 4 titres PROMO - UK
- Live & acoustic (CDs) 4 titres PROMO - UK
- KATE BUSH**
Hounds of love (LP) insert - ISRAEL
- Rubberband girl (12") pic disc - UK
- The red shoes (CD) + shoes BOX 288/500 - UK
- The red shoes (CDs) part2/2 PIC DISC - UK
- This woman's work (7") pic disc - UK
- KILLING JOKE**
Jana live e.p. (12") PROMO - UK
- Millennium (CDs) 5 versions PIC DISC - UK
- Pandemonium (CD) dédicacé - USA
- Pandemonium (12") (1000 copies) PROMO - UK
- KIM WILDE**
Can't get enough (CDs) PROMO - FRANCE
- In my life (CDs) 4 mixes part2/2 - UK
- Love in a natural way (12") PROMO - UK
- The second time (7") - JAPON
- LENNY KRAVITZ**
Believe (CDs) PROMO - UK
- Believe (10") + poster PIC DISC - UK
- MADONNA**
Bedtime stories (2xLP) pink vinyl PROMO - USA
- Bedtime stories (12") pochette hologramme - UK
- Bye bye girl (7") - ALLEMAGNE
- Como una plegaria (LP) PROMO - ARGENTINE
- Interview (talking in the usa) (7") pic disc - UK
- Keep it together (CD) 7 mixes - JAPON
- Material girl (12") + insert - JAPON
- Rain (12") pic disc - UK
- Secret (7") pic disc - UK
- Take a bow (7") pic disc - UK
- Take a bow (CDs) 3 vers. +3 prints EDLIM - UK
- Take a bow (CDs) 6 mixes PROMO - USA
- MARILLION**
Beautiful +3 (CDs) part2/2 + prints - UK
- Beautiful +2 (CDs) part2/2 - UK
- Dry land (12") pic disc - UK
- Dry land (10") vinyl transparent - UK
- Fugazi (LP) pic disc - UK
- Garden party (7") shape - UK
- Heart of lothian (12") pic disc - UK
- Incommunicado (CDs) gfold - UK
- Lady nina (12") PROMO - USA
- Misplaced childhood (LP) pic disc - UK
- No one can (12") pic disc - UK
- Punch & july (12") pic disc - UK
- Real to reel (LP) pic disc - UK
- Sympathy (12") pic disc - UK
- MEGADETH**
Globe gonflable "a tout le monde" PROMO - UK
- Train of consequences +3 (CDs) pic disc - UK
- Train of consequences (7") + sticker (transp.) - UK
- MICHAEL JACKSON**
Another part of me (7") - USA
- Motown (CDs) 4 titres PROMO - FRANCE
- MIKE OLDFIELD**
Let there be light (CDs) part1 - UK
- Let there be light (CDs) part2 - UK
- MISSION**
An introduction to carved... (CD) PROMO - UK
- Like a child again (CDs) + sticker PIC DISC - UK
- Never again (CDs) pic disc BOX EDNUM - UK
- Shades of green (CDs) PROMO - UK
- MORRISSEY**
Boxers +2 (CDs) PROMO - UK
- Hold on to... (12") gfold EDNUM - UK
- Ouija board (12") - UK

- MYLENE FARMER**
Beyond my control (7") poch rouge - ALLEMAGNE
- Désenchantée (CDs) - FRANCE
- Pourvu qu'elles soient douces (7") - FRANCE
- NEW MODEL ARMY**
Get me out (10") EDNUM - UK
- Here comes the war +3 (CDs) DJPAK - UK
- Here comes the war (12") + poster - UK
- NIRVANA**
Bleach/Incest (2xCD) +T-shirt BOX - ITALIE
- Smells like teen spirit +2 (CDs) DJPAK - USA
- PATRICIA KAAS**
A qui d'autre que vous (CDs) PROMO - FRA
- Je le dis vous (CDs) PROMO - FRA
- Mademoiselle chante le blues (7") - FRA
- Sampler 6 titres (CD) PROMO - FRA
- PAUL Mc CARTNEY**
A leaf (CDs) 7 versions - UK
- East meet west (2xCD) BOX BOIS 99/500 - UK
- PETER GABRIEL**
Big time (7") 2 versions PROMO - USA
- Blood of eden (CDs) 2 versions PROMO - UK
- Don't give up (7") PROMO - USA
- Lovetown +2 (CDs) - AUTRICHE
- Red rain (7") PROMO - USA
- Sledgehammer live (CDs) PROMO - HOLL
- Sw live e.p. (CDs) DJPAK EDNUM - UK
- PINK FLOYD**
High hopes (CDs) + 7film cards BOX - UK
- High hopes (7") clear vinyl + poster - UK
- Shine on (CD) 9 titres PROMO - UK
- Take it back (7") vinyl rouge - UK
- The final cut (LP) gold - ARGENTINE
- POLICE**
Can't stand losing you live +3 (CDs) - UK
- Can't stand losing you live (7") shape - UK
- Don't stand so close to me (7") poch. poster - UK
- Message in a bottle (7") vinyl vert - UK
- PRINCE**
7(12") pic disc - UK
- Interview (2xCD) + photos, T-shirt... BOX - UK
- Let it go (7") pic disc EDNUM - UK
- Peach +3 (CDs) DJPAK part2/2 - UK
- The arms of orion (12") pic disc - UK
- The black album (LP) peach vinyl PROMO - USA
- QUEEN**
At the bbc (LP) pic disc + sticker PROMO - USA
- Bohemian rhapsody (7") PROMO - UK
- Flash (LP) titres en espagnol - ARGENTINE
- Radio gaga (7") PROMO - ESPAGNE
- Thank god... (12") remixes EDNUM - ISRAEL
- Una noche en la opera (LP) gfold - ARGENTINE
- QUEENSRÛCHE**
Bridge (7") pic disc + poster - UK
- Bridge +3 (CDs) part2/2 + 5 photos - UK
- I am i (CDs) +5 cards et 3d tri-ryche EDLIM - UK
- I am i (12") gold disc + 2 prints EDLIM - UK
- REM**
Crush with... (7") orange + calend. EDNUM - UK
- King of comedy (CDs) - UK
- Nightswimming (12") pic disc - UK
- Sidewinder sleeps tonite (CDs) cd1 EDLIM - UK
- Sidewinder sleeps tonite (CDs) cd2 EDLIM - UK
- Strange currencies (7") juune+badge EDNUM - UK
- ROGER TAYLOR**
Foreign sand (7") vinyl bleu EDNUM - UK
- Happiness +3 (CDs) pic disc - UK
- Happiness (7") vinyl vert EDNUM - UK
- Happiness (12") pic disc EDNUM - UK
- Nazis 1994 (7") vinyl rouge EDNUM - UK
- ROLLING STONES**
I go wild (CDs) - spotcards EDLIM - UK
- Love is strong +3 (CDs) collector edit - UK
- Saxdrive (CDs) 3mixes PROMO - USA
- Some girls (LP) vinyl rouge - FRA
- SILENCERS**
Gold (CDs) 4 titres PROMO - FRA
- I can feel it +2 (CDs) - UK
- SIMPLE MINDS**
Hypnotised (7") 7000 copies EDNUM - UK
- Hypnotised +3 (CDs) part2/2 BOX - UK
- Hypnotised (CDs) part2/2 - UK
- Once upon a time (LP) gfold PIC DISC - UK
- She's a river (CDs) 3 versions PROMO - USA
- She's a river +2 (CDs) poch. Carton EDLIM - UK
- She's a river (CDs) edit/instr. DJPAK - UK
- She's a river (7") 7000 copies EDNUM - UK
- Speed your love to me (7") pic disc - UK
- SIOUXSIE & THE BANSEES**
O baby/swimming horses +1 (CDs) - UK
- Peel sessions (12") pic disc marbré - UK
- The rapture (CDs) 4 tracks PROMO - UK
- SMITHS**
Ask (12") - UK
- How soon is now? (CDs) part1 EDNUM - UK
- Shakespeare's sister (7") - UK
- This charming man (12") PROMO - BRESIL
- SOUNDGARDEN**
Black hole sun (7") pic disc - UK
- Fell on black days (7") pic disc - UK
- Spoonman (12") clear vinyl - UK
- Ultramega ok (CD) 12 titres - USA
- STING**
Demolition man (12") 6 mixes PROMO - USA
- Englishman in new york (12") EDLIM - UK
- Nada como el sol (12") PROMO - ARGENTINE
- The soul cages (12") + poster EDLIM - UK
- When we dance +3 (CDs) DJPAK - UK
- Why should i cry for you (CDs) -

- SUEDE**
He's dead +1 (CDs) PROMO - FRA
- Stay together +3 (CDs) - AUTRICHE
- TEARS FOR FEARS**
Cold (CDs) PROMO - UK
- Elemental (vidéo) réal. Album PROMO - FRA
- God's mistake (CDs) + live part1 - UK
- God's mistake (CDs) + live part 2 - UK
- I Believe (10") EDLIM - UK
- Laid so low (12") pic disc EDNUM - UK
- Laid so low +2 (CDs) DJPAK - UK
- Woman in chains (CDs) 2 versions PROMO - UK
- TEXAS**
Alone with you (7") - FRA
- Everyday now (12") - ALLEMAGNE
- Fade away +1 (CDs) - ALLEMAGNE
- Thrill has gone (7") - ALLEMAGNE
- You've got to leave a little (CDs) - ALLEMAGNE
- You owe it all to me (CDs) PROMO - UK
- THE THE**
Hanky panky (CD) 3 tracks PROMO - UK
- I saw the light (10") EDLIM - UK
- Vs. Hank (CD) 22 titres PROMO - USA
- TORI AMOS**
God (7") pic disc - UK
- Just the mission (CDs) part2/2 DJPAK - UK
- Under the pink (LP) pink vinyl - USA
- Under the pink (2xCD) EDLIM - AUSTRALIE
- U2**
2 date (LP) PROMO - UK
- Bajo un cielo bajo saugre (LP) - ARGENTINE
- Bono + Friday: in the name (CDs) 4 mixes - UK
- Hold me, thrill me... (7") vinyl rouge - UK
- Hold me, thrill me... +2 (CDs) - ALLEMAGNE
- Interview + book (CD) poch holog. EDLIM - UK
- Joshua tree singles (4x7") EDLIM - UK
- Lemon (12") vinyl juune (5 versions) - USA
- Lemon (10") vinyl juune PROMO - USA
- Melon (CD) + propaganda mag. PROMO - UK
- Mysterious ways (12") 5 mixes - UK
- Numb (7") PROMO - UK
- Rattle and hum (2xLP) gfold - ISRAEL
- Stay (2xCDs) 8 titres DJPAK - UK
- Stay (CDs) PROMO - UK
- The unforgettable fire (2x7") gfold - UK
- VAN HALEN**
Don't tell me (7") purple vinyl EDLIM - UK
- Don't tell me +3 (CDs) part2/2 boîte métal - UK
- VANESSA PARADIS**
Just as long as you are there (CDs) PROMO - UK
- Ophélie (CDs) PROMO - CANADA
- WATERBOYS**
A girl called johnny (12") - UK
- Glabsonbury song (CDs) PROMO - UK
- This is the sea (LP disque d'or) - UK

Comme tous les mois, à partir de 350 Frs d'achat, 1 cadeau au choix. Ce mois-ci :
U2 Hold me... 7" UK red vinyl
 OU
PULP Common people cds FRANCE

(offre valable du 01/09/95 au 30/09/95)

VENTE DE Pochettes de PROTECTION (POLYETHYLENE)
 100 grands formats (1p ou 12") : 100 Frs
 100 petits formats (7") : 50 Frs
 100 pochettes de protection pour cd : 40 Frs
 Ces prix incluent les frais de port

Commande / Paiement / Frais de port
 Commande minimum : 150 Frs (hors port)
 Frais de port : forfait 40 Frs (recommandé)
 ajouter 10 Frs pour un envoi en Colissimo.
 Port gratuit à partir de 750 Frs d'achat.
ENVOI DE LA COMMANDE LE JOUR MÊME
 Mode de règlement : chèque, mandat ou cartebancaire

Il y a bien longtemps qu'un album d'AC/DC n'avait défrayé la chronique à ce point avant même sa sortie. Pour ainsi dire, depuis "Back In Black", en 1980. Ces dernières semaines, il était difficile d'y échapper, avec moult pubs dans les magazines, notamment, dévoilant - sans rien montrer - ce qu'on pensait être un élément de la pochette. Image qui confirmait qu'AC/DC aime jouer sur le sens des mots ou des expressions, mais aussi que l'aspect électrique ou massif de sa musique l'emporte toujours sur l'allusion sexuelle : si le terme "AC/DC", on le sait, signifie courant alternatif/courant continu, il fait plutôt référence à la bisexualité dans les lointaines contrées de la bande à Angus Young. Et si "Ballbreaker" pourrait être traduit littéralement par "casse-couilles", ce titre semble vouloir plutôt désigner une autre grosse boule, celle suspendue à une grue qu'on utilisait généralement pour détruire des bâtiments sur les chantiers avant de se mettre à tout faire péter façon Mururoa. Par exemple, de vieilles baraques. Il faut dire que pour ce qui est de casser la baraque, AC/DC en connaît un rayon. C'est que depuis "Back In Black", l'homme a été sombre et violent à Bon Scott paru en 1980 - à peine quelques mois après la mort du chanteur,

de l'eau à coulé sous les ponts. Il y a eu, ces dernières années, la réhabilitation de ce qu'on appela un jour "hard-rock" et de tous ses dérivés plus ou moins supportables. Mais il y eut aussi, pour AC/DC, une sorte de traversée du désert entamée avec "For Those About To Rock" en 81. Oh, le quintette ne perdit jamais vraiment son public ; simplement, il devint au fil du temps un groupe de métal parmi d'autres, ses influences bluesy, voire boogies, étant progressivement rejetées aux oubliettes. Un groupe avec à ses basques des aficionados en nombre mais se sentant davantage concernés par l'ensemble d'un mouvement. Un groupe sans véritable reconnaissance populaire, donc. Un groupe à l'image de plus en plus passéiste, et cela durant une grande partie des années 80.

Il y eut l'anecdotique "Flick Of The Switch", le pitoyable "Fly On The Wall", l'esseulé thème "Who Made Who"... Et puis, en 1988, "Blow Up Your Video" suivi d'une première tête d'affiche aux "Monsters Of Rock" (avec un passage à Paris), l'amorce d'un redressement confirmé quatre ans plus tard par "The Razor's Edge", avant que le fameux "Live" se charge d'enfoncer le clou. AC/DC devint alors le groupe chouchou des kids, se vit demander de composer une B.O. pour Schwarzenegger ("Big Gun") et reprit la place qui était sienne à la fin des années 70 : celle de lea-

der quasi-incontesté du rock, disons... bruyant. Incroyable retournement de situation.

Mais que va-t-elle penser, cette deuxième génération de fans d'Angus, fans de la première ou la deuxième heure, eux, s'ils ne sont pas passés définitivement chez Céline Dion, vont se frotter les mains une fois l'effet de surprise passé, la chaise remise sur ses pieds, un peu d'eau jetée sur la figure et une bonne bibine dans le gosier (ou un whiskey On The Rocks" ?) pour reprendre leurs esprits. AC/DC nous livre là l'album qu'on n'attendait plus, couvé par Rick Rubin, l'homme qui est parvenu à faire enregistrer Tom Petty, Red Hot Chili Peppers et Eycidici en moins d'un an sans faire perdre à aucune de ces figures l'essence même de sa personnalité. Trois chefs d'œuvre, soit dit en passant. Mettant un terme (on l'espère) à la valse des batteurs, ce bon vieux Phil Rudd est revenu marteler de sa frappe reconnaissable entre mille, sourde et lourde,

dépourvue d'imagination mais surtout pas d'inspiration, onze titres qui retrouvent la flamme roots qui avait fait ASSE DESSE, comme ils disent. Celle qui mettait le feu à "Let There Be Rock" et "Powerage". Angus Young en place moins dans tous les coins (de notes), venant plus souvent qu'à son tour donner un coup de main à une rythmique terriblement efficace, mais chacun de ses soli fait mouche.

AC/DC

"BALLBREAKER"

(Atlantic/Eastwest)



Quant à Brian Johnson, il semble enfin utiliser à plein ses possibilités vocales, sans se contenter de hurler comme un damné dans le micro. Son travail sur les basses est impressionnant et quand on l'entend chanter sur "Boogie Man" (presque un blues, un vrai !), c'est un peu Bon Scott qui revit...

L'auteur de la biographie accompagnant le pré-CD envoyé à la maison de disques à certaines rédactions (mais à certaines seulement), s'interroge au cours de celle-ci : "... Où AC/DC pouvait-il encore aller après ça ? Viret techno (...) ? Donner dans le unplugged comme tout le monde (...) ? Engager le grand orchestre de Herbert Von Karajan avec Luciano Pavarotti dans les chœurs (...) ?" Avec tout le respect qu'on lui doit, aller chercher si loin ne peut servir à rien. C'est en nous pendant un "Thunderstruck bis", qu'AC/DC aurait fait comme tout le monde, aurait rentabilisé, sans se brusquer autrement que se ressourcer loin, très loin dans son histoire et de celle du rock, de ce blues par quoi tout a commencé et qui colle aux semelles.

Rien ne manque, sur "Ballbreaker". Il y a même un hit en puissance, "The Furor" (le deuxième single ?), c'est dire... Même les requins vont être contents. Note maximale, bien sûr.

(Jean-Philippe Vennin)

SOLUTIONS DE L'ENCART JEUX

ROCKSTYLE N°11

- LA POCLETTE MAGIQUE :

De gauche à droite et de haut en bas : «Cheap Thrills» (Big Brother & The Holdin Company) / «Andy Warhol» (Velvet Underground & Nico) / «Tubular Bells» (Mike Oldfield) / «The New Power generation» (Prince) / «Get Your Wings» (Aerosmith) / «Ghost In The Machine» (The Police) / «Shades» (JJ Cale) / «Automatic For The People» (REM) / «Duke» (Genesis) / «Sticky Fingers» (The Rolling Stones) / «Night & Day» (Joe Jackson) / «Woodstock» / «Crime Of The Century» (Supertramp) / «Mekanik Destrüktiw Kommandöh» (Magma). En fond : «The Wall» (Pink Floyd)

- TEST «ETES-VOUS UN VRAI FAN DE ROCK ?» :

Réponses à 4 points : 1a / 2c / 3c / 4a / 5d / 6a / 7a : 8a / 9a / 10a / 11d / 12d / 13d / 14a / 15b - Réponses à 2 points : 1d / 2b / 3b / 4d / 5a / 6b / 7d / 8c / 9c / 10c / 12b / 14c / 15a . Si vous avez entre 40 et 60 points : bravo vous êtes l'archétype du rocker. Vous aimez danser sur du Prince et hurler sur du Slayer, rire sur du Oasis et pleurer sur du Elton John. Vous pouvez donc continuer à lire Rockstyle tous les deux mois. Si vous avez de 15 à 40 points : pas mal, mais peut mieux faire. Etes-vous sûr, par exemple, qu'acheter le dernier single de Wet Wet Wet soit le geste ultime du rocker de base ? Allez, un petit effort, et vous pourrez réaliser votre rêve : devenir roadie d'Iron Maiden. Vous avez entre 0 et 15 points : désolé, vous vous êtes trompés de magazine. «Maisons et Jardins», c'est dans le rayon du dessus chez votre buraliste.

- BLIND TEST :

1-«With a little help from my friends» (The Beatles) / 2- «I know what I like» (Genesis) / 3- «Dancing in the dark» (Bruce Springsteen) / 4- «The trooper» (Iron Maiden) / 5- «Like a hurricane» (Neil Young) / 6- «Time» (Pink Floyd) / 7- «Telegraph road» (Dire Straits) / 8- «The last straw» (Marillion) / 9- «Solsbury hill» (Peter Gabriel) / 10- «Long distance runaround» (Yes) / 11- «Bohemian rhapsody» (Queen) / 12- «Enjoy the silence» (Depeche Mode)

- ROCK'N'ROLL ATTITUDE : A3 / B1 / C9 / D4 / E7 / F10 / G5 / H8 / I6 / J2

- REBUS : 1- Aerosmith (Aère-Os-Smith) / 2- No One Is Innocent (Noix-Nid-Zine-Os-Hante) / 3- AC/DC (As-Et-Décès)

- MEGA QUIZZ ROCK : 1c / 2b / 3c / 4d / 5a / 6d / 7d / 8c / 9b / 10a / 11d / 12c / 13b / 14b / 15c / 16d / 17e / 18d / 19a / 20c / 21d / 22b / 23b / 24a / 25c / 26c / 27a / 28a / 29d / 30e / 31a / 32b / 33c / 34c / 35d / 36a / 37c / 38e / 39b / 40e

- QUIZZ PINK FLOYD : 1b / 2b / 3c / 4a / 5a (ou «faisons l'amour») / 6c / 7a / 8b / 9c / 10a

- MOTS EN VRAC : L'artiste à trouver était Peter Gabriel

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	G		Y	E	S			D		A
B	E	N	O				T	O	R	S
C	N		U	N	I	R				I
D	E	G	N	A			U	R	I	A
E	S		G		A	S		F		I
F	I	Q		A	N	T	S			R
G	S	U	N		G		O	V	E	R
H		O		B	R	E	L		M	I
I			A	J	A		A	N		D
J	F	I	S	H			B	R	U	C

LE PARTENAIRE DE L'INDUSTRIE MUSICALE

LE GUIDE DE LA MUSIQUE

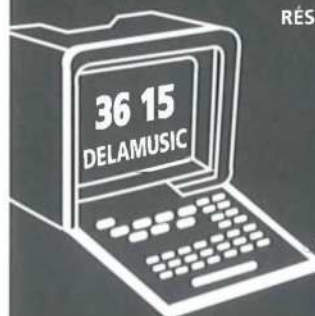


LES 10 000 NOMS
DE LA MUSIQUE
DU SHOW BIZ
DU SPECTACLE

FRANCE EUROPE

880 PAGES

LE GUIDE DE LA MUSIQUE
c'est aussi



RÉSERVATION CONCERTS

VENTE DE CD

DATES DE CONCERTS

VENTE DE T.SHIRT

OFFRES D'EMPLOIS

VENTE DE MATÉRIELS

INFOS, CADEAUX

EN VENTE DANS LES FNAC, VIRGIN MÉGASTORE,
LIBRAIRIES MUSICALES ET PAR CORRESPONDANCE AUX
ÉDITIONS JIGAL • 102 CHAMPS ÉLYSÉES 75008 PARIS •
JOINDRE UN CHÈQUE DE 350 FR\$ PORT COMPRIS

Du côté de la scène

BACK STAGE

BOB DYLAN

Vienne (Théâtre Antique)

28 juillet 95

Le lendemain de son apparition sur scène à Montpellier entre les BLACK STONES et les ROLLING CROWES, Bob Dylan a repris le cours de sa discrète tournée française. Car il y a bien longtemps qu'une tournée de Dylan n'attire plus les foules. Et ce ne sont pas deux brillants derniers albums tendance folkeux solitaire, ni même un MTV unplugged (presque) du même accabit qui y changeront quelque chose. Pourtant, le charme opère toujours. Le millier et demi de personnes réunies ce soir là dans le magnifique cadre du Théâtre Antique l'ont ressenti. Jeunesse branchée du coin, soixante-huitards sur le retour (et en famille) ou aficionados de tout poil, aucun sans doute n'est resté insensible. C'est clair, tant qu'il pourra rester sur la route avec sa bande de (brillants) compagnons de voyage, le Zim y restera. Et tant pis si son mauvais caractère (et encore, à Vienne, on n'était pas tombé sur un trop mauvais soir...) l'empêche de regarder droit dans les yeux le public plus de trois fois et demi dans toute la soirée. Et tant pis s'il est attiré n'importe comment sur scène (chemise de soie bleue, fuseau noir et ceinture à clou... d'un goût !). Et tant pis si de jeu de scène, finalement, il n'a point. S'il quitte de temps en temps sa guitare pour empoigner son harmonica et jouer... pour lui, avant de se décider à avancer vers le micro ! Si ses accords, notamment à l'acoustique, sont toujours aussi approximatifs (après tout, il fait ce qu'il veut, c'est ses morceaux... Pas vrai, Nick ?). Quoi, les titres ? Pas de gros tubes, mais pas de raretés non plus. Mais quoi, les titres ?? Quelle importance ? C'était Dylan, c'est tout. Et si j'ai envie de penser qu'en le voyant, là, à quelques mètres, je suis rentré un peu dans la légende, hein ? Et si j'ai envie ? (JPHV)

TOTO

Clermont Ferrand

28 juillet 95

TOTO avait choisi le site des volcans d'Auvergne pour étreindre quelques nouveaux morceaux figurant sur le nouvel album et par la même occasion, se roder sur scène avant une tournée complète à l'automne. La première partie fut tenue ce soir là par un jeune groupe français dénommé SHAOLIN, délivrant un rock survitaminé dont l'atout majeur est le mariage réussi de la guitare électrique et du saxo. Cela constitua somme toute une bonne introduction à ce que l'on peut qualifier d'adaptation contemporaine du concept de Dr Jeckyll et Mr Hyde appliqué à TOTO. Ce fut en effet un affrontement entre un TOTO désireux de satisfaire un public friant de hits dont la longue carrière du groupe californien est jalonnée et

un TOTO soucieux de rassurer un public plus exigeant en terme de performance musicale. C'est donc sans surprise aucune que nous eûmes droit à une enfilade de titres ayant fait le succès grand public de TOTO, certains d'entre eux se trouvant valorisés par leur version scénique ("Hold the line", "Rosanna", "Can't stop loving you", "I won't hold you back"), d'autres se révélant plus décevants ("Africa"). Steve Lukather en profita pour offrir à sa fiancée (soit dit en passant une charmante personne) le très beau "I'll be over you" en guise de cadeau d'anniversaire (libre à vous de conclure quant à la signification de cette attention). Le second visage de TOTO fut quant à lui illustré principalement par 2 titres, tout d'abord "Home of the brave" (un tantinet esquinaté par les choristes... rendez nous Joseph Williams !!!) puis "Jake to the bone" sur lequel planait l'ombre du regretté Jeff Porcaro. Ce concert fut de plus l'occasion de découvrir 3 titres du nouvel album, titres de bonne qualité même s'ils n'offrirent pas les caractéristiques nécessaires pour transformer le Puy de Dôme en Vésuve vomissant ses langues de lave en fusion. Seul "Dave gone skiing", instrumental tout à fait dans la lignée jazz-rock de "Jake to the bone" fut apte à révéler la capacité de ces requins de studio à se métamorphoser en bêtes de scène. "Gift of faith" et "I will remember" proposèrent quant à eux de belles ambiances sans pour autant se montrer révolutionnaires. Ainsi, même s'il est trop tôt pour faire les totaux, TOTO délivra ce soir là une performance sans réelle surprise permettant néanmoins de tirer plusieurs enseignements intéressants. Tout d'abord, et pour ceux qui en doutaient encore, Steve Lukather est désormais le seul maître à bord face à un David Paich qui, à défaut d'avoir gardé la ligne a conservé son humour intact, mais qui se montre désormais assez discret. L'intégration de Simon Philips au sein du groupe qui semble ensuite ne pas avoir posé de problème (impression renforcée par sa position très en avant sur scène aux côtés de ses partenaires) même si son énorme potentiel est quelque peu sous-utilisé. Il fallut en effet patienter jusqu'à la dernière minute du show pour le voir laisser libre cours à son talent et utiliser tous les fûts de sa batterie. Cette soirée devrait néanmoins laisser de bons souvenirs à l'excellent public clermontois qui doit immanquablement se demander : Dr FM ou Mr Rock? (LJ)

CALVIN RUSSELL

Lyon

8 juillet 95

Lyon avait profité de ce 9 juin pour se mettre à l'heure américaine. Avec tout d'abord, dans la série 1ère partie rimant avec 1er choix, un vrai groupe français interprétant du «real american blues», le DIXIE BLUES BAND. Le public eut droit à un enchaînement de titres survitaminés offert par ce band dont l'harmoniciste déjanté au look approchant Steve Harris (IRON MAIDEN) souffle dans son instrument comme ce dernier tricote de la 4 cordes. Inutile de vous préciser que la salle était chaude au bout d'une heure d'un pareil traitement, au moment d'accueillir Calvin Russell et ses 3 desperados. Alors que les titres du dernier opus de notre Texan s'enfilait comme des perles sur un collier ("All we got is rock & roll", "Valley far below", "Don't turn your head", "Trouble"...), notre bonhomme n'hésitait pas de temps à autre à faire appel à la vieille artillerie avec certains titres faisant aujourd'hui figure de classiques ("Characters", "Soldier", "My way"). Sans omettre de signaler les 2 pointes d'émotion que constituent tout d'abord la ver-

sion acoustique de "One meatball" ainsi que la fantastique interprétation mi-acoustique, mi-dobro du titre "Crossroad". De la furie des instants où le quatuor officie (en particulier grâce à la performance de l'excellent guitariste Jon Dee "clope au bec" Graham) aux instants intimistes de Calvin en solo (où le public est en si parfaite communion avec lui qu'il a l'illusion de pouvoir renifler son légendaire galurin... à moins que celui-ci ne sente effectivement très fort), cette soirée fut une parfaite réussite même si une durée d'1 heure et demi (rappels compris) peut paraître quelque peu étreinte pour un artiste de cette envergure. Bah, ne leur en voulons pas, leurs canassons étaient sans doute garés en double file. (LJ)

R.E.M.

Paris (Bercy)

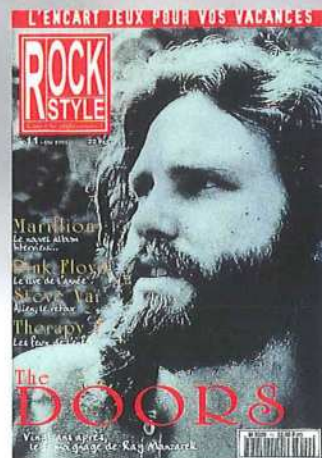
3 juillet 95

On les attendait avec impatience : cinq ans qu'ils n'avaient pas tourné, préférant à l'orgie des foules l'ascèse des studios. Entre temps, le succès planétaire était arrivé avec "Losing my religion", et la Terre entière souhaitait découvrir sur scène ces intellos arrogants. En interview, Peter Buck clamait à tous vents son désir de remonter sur les planches, de frapper sa guitare en secouant les cheveux, tout ça. Il disait que Stipe rêvait de faire le marionnette en sautant partout sur la scène. On s'attendait à un show capital et délirant. Fausse alerte lorsqu'est interrompue, en mars, la tournée européenne, suite au sérieux accident de santé du batteur. Impatience accrue du public. Et puis, juillet, nous y sommes enfin, le grand jour, l'instant suprême, l'année zéro... Entrée dans Bercy, première déception : des sièges se dressent sagement au milieu de la fosse, érigés pour le public solennel ; seule une étroite bande d'espace recueillie devant la scène les vrais fans, les vrais mordus, les hystériques. Alors on se tasse en attendant les REM. Ils arrivent et balancent coup sur coup trois titres de «Monster», titres électriques et gras, gonflés d'énergie. Michael Stipe, le chauve aux paupières de charbon, évoque Peter Gabriel et Peter Garrett de Midnight Oil. Il se trémousse par soubresauts. Sur scène, un pupitre ; sur le pupitre, quelques feuilles, prétexte aux blagues de Stipe : "Une seconde, je mémorise les paroles de la prochaine chanson". Oui, REM a de l'humour ! Plus tard, Stipe toujours - il sera le seul à parler - se mouche et explique en substance : "Tout le monde sait que les chanteurs ont les sinus niqués, j'en apporte la preuve". Rigolo, le Stipe. Charismatique, aussi. On ne peut s'empêcher de fixer sous son crâne luisant son regard d'aliéné, son visage d'oeuf sorti d'un T-Shirt "Losers are winners". Et les chansons s'enchaînent, toutes issues des cinq derniers albums, dommage pour les vieux morceaux attachants du style "Driver 8". Non, là c'est le rock à tout crin, tous riffs dehors. "It's the end of the world as we know it" clôture un spectacle qui n'aura connu qu'un moment de folie : celui de l'incontournable et toujours exquise "Losing my religion", où la foule entre dans la transe. Et puis voilà, c'est fini. Cinq ans d'attente pour ça. Pour un spectacle de rock, oui, de bon rock, un bon spectacle. C'est tout ? Je pense au REM des petits clubs paumés de Géorgie, il y a dix ans, et regrette de ne pas être au milieu des rednecks, à mater ce groupe de jeunes excités qui jouaient pour de la bière... It's the end of the show, as we know it. Do I feel fine ? (Ombeline)

Vous n'avez pas les
ANCIENS NUMEROS ?

QUELLE HORREUR!!!

Le référendum 94 + le calendrier 95



C·A·L·V·I·N R·U·S·S·E·L·L



DREAM of the DOG NOUVEL ALBUM

En tournée

Octobre		Trebeurden	20
Montluçon	10	Grenoble	28
Dijon	11	Novembre	
Paris (Bataclan)	12	Le Havre	7
Troyes	13	Clermont-Ferrand	21
Longlaville	14	Reims	23
Lille	16	Romorantin	24
Massy Palaiseau	18	Annecy	25

BON DE COMMANDE D'ANCIENS NUMEROS

A retourner à :

ROCKSTYLE - 2, Allée des Glaïeuls - 25000 Besançon

Je commande le ou les numéros suivants :

(cochez le ou les cases correspondantes)

2 4 5

6 7

8 9 10 11

Numéros 2 / 4 / 5 / 6 = 19 Frs le numéro

Numéro 7 = 20 Frs

Numéros 8 / 9 / 10 / 11 = 22 Frs le numéro

Frais de port : 1 n° = 5 Frs / 2 n° = 10 Frs / 3 n° et plus = 15 Frs

(Pour l'étranger, rajoutez 15 Frs de port en sus)

Total de ma commande : _____ Frs

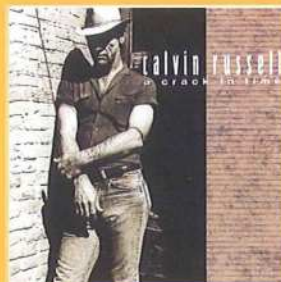
Payable par chèque à l'ordre de «ECLIPSE EDITIONS»

NOM & Prénom :

Adresse :

Code Postal et Ville :

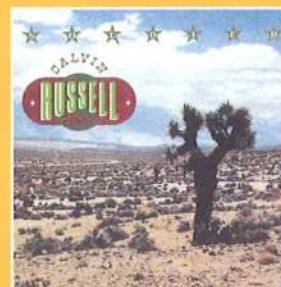
Pays : (Délai d'envoi : entre 4 et 6 semaines)



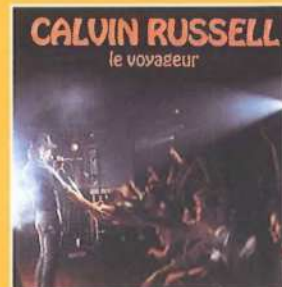
A Crack In Time (*)



Sounds From
The Fourth World (*)



Soldier (*)



Le Voyageur

FKCB



COLUMBIA

(*) contient un inédit

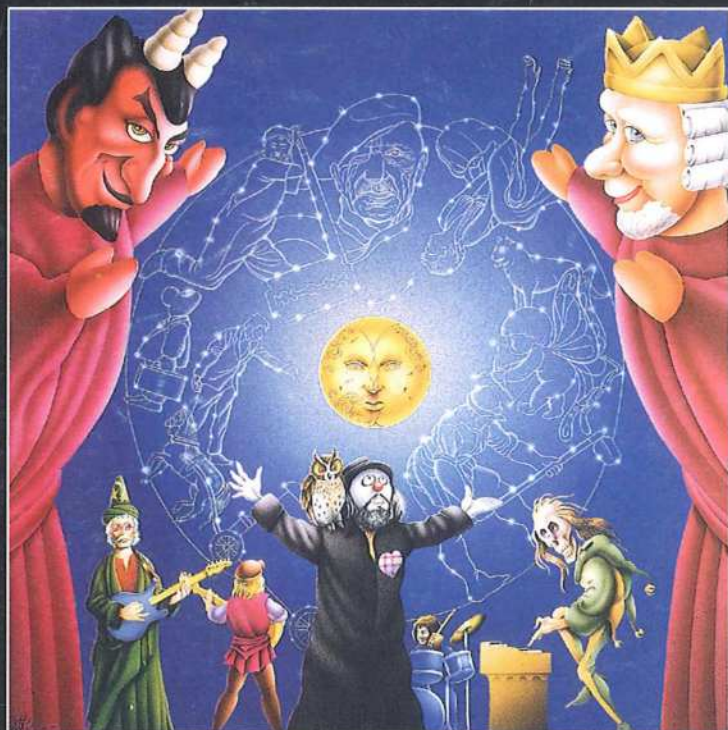
Thierry Busson (Rockstyle), Xavier Chatagnon (Rock'n'Folk) & Bruno Versmisse (Rockstyle)
présentent :

ENFIN ! L'ANTHOLOGIE DÉFINITIVE SUR LE GROUPE MYTHIQUE DU ROCK FRANÇAIS

Thierry Busson - Xavier Chatagnon - Bruno Versmisse

Angé

LE LIVRE DES LEGENDES



L'anthologie définitive
sur le groupe mythique du rock français

- ECLIPSE Editions -

**Des interviews inédites
des musiciens**

**Des photos exclusives
ou rares**

**La discographie intégrale,
les livres,
les vidéos commentés...**

Des anecdotes jamais publiées

Un reportage sur les fans

**Illustration originale
de Phil Umbdendstnck**

**Publiée pour la première fois,
l'intégralité des
pochettes de disques !**

**Le complément indispensable
au nouvel album live d'Angé**

**288 pages
pour enfin tout savoir
sur Angé !**

**Faites partie des premiers à commander
et recevez votre livre dédié par Christian Décamps !!!
(bon de commande à l'intérieur, page 7)**